



HAL
open science

Les relations personnelles entre généraux français et britanniques entre 1904 et septembre 1914

Léandre Ozouf

► **To cite this version:**

Léandre Ozouf. Les relations personnelles entre généraux français et britanniques entre 1904 et septembre 1914. Sciences de l'Homme et Société. 2020. dumas-02895773

HAL Id: dumas-02895773

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02895773>

Submitted on 10 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ
CAEN
NORMANDIE

2018 - 2020

**LES RELATIONS PERSONNELLES ENTRE GÉNÉRAUX
FRANÇAIS ET BRITANNIQUES ENTRE 1904 ET
SEPTEMBRE 1914**

Présenté par **OZOUF LÉANDRE**

Numéro d'étudiant : 21509256

Sous la direction de Dr C. GILLISSEN, Université de Caen Normandie

&

Dr T. WANDEL, Truman State University

Mémoire présenté au printemps 2020, devant un jury composé de :

- Dr C. GILLISSEN
- Dr A. SLABY

*À mon grand-père Guy,
qui après avoir lu tant de livres sur l'Histoire va lire le mien.*

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION	6
Contexte géopolitique et militaire d'avant-guerre en France et au Royaume-Uni et conduite des opérations au début du mois d'août 1914	17
PARTIE 1 - Entente amicale	26
1 - Voyages outre-Manche	26
2 - L'entente cordiale entre en guerre – premiers jours de conflit	34
3 - Wilson, allié et coordinateur parfait	41
PARTIE 2 - Mauvaise Entente	57
1 - Facteurs exogènes à la guerre	58
2 - Facteurs endogènes à la guerre	76
3 - Lanrezac - Sir French	86
CONCLUSION	96
ANNEXE	103
Carte	103
Chronologie	104
Sources complémentaires	106
Recensements des rencontres entre Britanniques et Français	110
Wilson et la France avant la guerre	110
Visites de généraux britanniques (hormis Wilson) en France avant la guerre	112
Rencontres entre Joffre et Sir French	113
Rencontres entre Sir French et Lanrezac	113
Glossaire	114
Illustrations & Crédits Iconographiques	116
Bibliographie	118
Résumé	122
Abstract	122

Notes d'avant-propos

Toutes les citations issues de sources en anglais ont été traduites de l'anglais par moi-même – le texte source se trouvera cité en bas de page.

Bien qu'une différence sera évidemment faite entre les adjectifs de nationalité 'Britannique' et 'Anglais' au cours de ce travail, cela n'est pas le cas pour la grande majorité des auteurs français cités. Ces derniers, comme il était d'usage à l'époque, ne faisant pas de distinction entre 'Anglais' et 'Britannique' ni même entre 'Angleterre' et 'Royaume-Uni', n'utilisent bien souvent que les mots 'Anglais' et 'Angleterre' pour désigner les Britanniques et le Royaume-Uni.

Pour toutes les informations (droits, sources,...) concernant les ressources iconographiques utilisées, veuillez les trouver dans «Illustrations & Crédits Iconographiques».

Lorsque le sigle 'SHDT' sera mentionné, il sera fait état du Service Historique de la Défense, fonds de l'armée de Terre, le centre d'archives majeur en France pour les recherches militaires.

«J'ai perdu de mon respect pour Napoléon quand j'ai appris ce qu'était de combattre dans une coalition». Cette citation dont l'origine est attribuée à Ferdinand Foch¹, en dit long sur ce qu'est une alliance en temps de guerre. Que les ennemis de Napoléon en témoignent, une coalition n'est pas qu'une addition d'armées. En effet, une alliance pose un certain nombre de problèmes avant et pendant la mise en oeuvre de cette dernière :

Ils incluent la question de la souveraineté; la conciliation de différents intérêts, parfois d'ailleurs en conflit; les relations personnelles et de pouvoir; la langue; et la gestion d'une action unilatérale par un des partenaires de la coalition qui peut être vue par un des autres ou plus comme dangereux pour l'entreprise commune.²

L'*entente cordiale*³ ne fut pas exempte de ces questions et chacune a fait l'objet de travaux universitaires particuliers. Cependant, la question des relations personnelles entre les protagonistes de l'*entente*, et en particulier les officiers généraux des deux armées respectives, n'est pas assez valorisée dans l'étude de l'alliance franco-britannique et manque par conséquent de recherche. Le rôle que les relations et opinions que chacun ont avec l'allié tient un rôle clé trop sous-estimé. L'amitié ou au contraire l'hostilité qu'un général⁴ britannique a pu ressentir pour son homologue français n'a-t-elle pas pu affecter sa volonté de coopérer et de travailler plus étroitement avec son allié ? Cela est très probable, surtout après un passé d'ennemis, surtout si ils ne parlent pas la langue de l'autre et surtout si la guerre tourne mal.

Des chercheurs se sont déjà penchés sur les nombreuses questions entourant les relations franco-britanniques pendant la Première Guerre mondiale, avec souvent

¹ Commandant-en-chef des forces alliées à partir de mars 1918 jusqu'à la fin de la guerre, il joue un rôle important dans notre étude. Nous aurons l'occasion de revenir plus largement sur le général puis maréchal Foch par la suite.

² Greenhalgh, Elizabeth. *Victory through Coalition Britain and France during the First World War*. Cambridge University Press, 2009, p. 2.

«They include questions of sovereignty; the reconciliation of different, if not actually conflicting, interests; personal and power relationships; language; and the management of unilateral action by one coalition partner which might be seen by one or more of the others as dangerous to the combined endeavour.»

³ Nom donné à l'alliance franco-britannique; 'entente' dénote l'absence d'alliance officielle. À noter que dans ce travail 'l'*entente*' pourra être nommée 'alliance', par souci de clarté, mais également car dès que le Royaume-Uni entre en guerre en 1914 aux côtés de la France, l'*entente* devient vraiment une alliance.

⁴ Le terme de 'général' sera utilisé pour nommer tout officier général ; c'est-à-dire les grades de major general, lieutenant general et general chez les Britanniques ; et de général de brigade, général de division, général de corps d'armée et général d'armée. Bien entendu, les maréchaux seront (particulièrement) pris en compte mais le maréchalat étant une dignité et non un grade, les maréchaux à l'étude sont bien des officiers généraux. Notons enfin que ce seront principalement les *general* et généraux d'armée qui seront à l'étude ici.

comme point de départ, la naissance⁵ de l'*entente cordiale* en 1904^{6,7}. On peut citer en particulier William Philpott, Elizabeth Greenhalgh et Roy A. Prete. Ces derniers, et tous les autres universitaires ayant écrit sur le sujet sont anglo-saxons, faisant de ce travail une première dans le monde francophone. Il s'agit en effet du premier travail de recherche portant sur les relations franco-britanniques pendant la Première Guerre mondiale, écrit par un Français. Il sera aussi possible de se demander pourquoi ce domaine d'étude souffre d'un manque criant de recherche en France, ou même dans le monde francophone⁸ – dont d'ailleurs certaines des sources en français qui seront citées ici, habituellement peu voire pas exploitées dans ce domaine, peuvent attester.⁹ Les seuls autres auteurs français ayant approché le domaine (Jean d'Esme, et Georges Beau et Léopold Gaubusseau) l'ont fait très indirectement et cela remonte aux années 1960. Ces trois auteurs ne sont par ailleurs pas des universitaires mais des écrivains ou journalistes.

En ce qui concerne la recherche universitaire sur le sujet, ce sont bien souvent les mécaniques politiques et diplomatiques qui ont été étudiées¹⁰ : la manière dont l'*entente* s'est mise en oeuvre pour entrer conjointement en guerre puis combattre sur les champs de bataille, comme lors de la Bataille de la Somme en 1916, par exemple. Les deux dernières années de la guerre, avec la formation d'un commandement unique sous le général Foch est aussi un sujet majeur. La question du commandement unique, qui s'est posée dès 1914 avec les tentatives du général Joffre¹¹ d'unifier les deux armées sous sa

⁵ On peut également parler de «renaissance» puisqu'on peut considérer comme établie une première *entente cordiale* en 1833.

⁶ Celle-ci naît indirectement suite à la ratification de traités coloniaux, ayant pour conséquence un rapprochement de la France et du Royaume-Uni.

⁷ Pour plus de détails quant à la naissance de l'*entente* puis de ses évolutions au cours du 20^e siècle et un aperçu de l'opinion public des deux pays, voir Crouzet, François. «L'Entente cordiale : réalités et mythes d'un siècle de relations franco-britanniques», *Études anglaises*, vol. tome 57, no. 3, 2004, p. 310-320.

⁸ On peut citer Greenhalgh, Elizabeth. « Bibliographical essay » *Victory through coalition.....* Cambridge University Press, p.286-287, qui dit : «La question de la guerre entre coalisés est étrangement négligée compte-tenu de son importance. La cruciale coalition Franco-Britannique a aussi souffert d'un manque de recherche quasiment total en France» («The question of coalition warfare is strangely neglected, given its continuing importance. The crucial Franco-British coalition has also suffered neglect – almost total neglect in France»).

⁹ Des sources utilisées pour ce travail comme Berthelot, Henri-Mathias. *Souvenirs de la Grande Guerre*, Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*, Haig, Douglas. *Carnets secrets* ou Isaac, Jules. *Joffre et Lanrezac* sont peu ou pas utilisées dans l'historiographie du domaine d'étude.

¹⁰ Cf. Williamson, Samuel R. *Politics of Grand Strategy* ou encore Wilson, Keith M. *The Policy of the Entente*. Cambridge University Press, 1985.

¹¹ Commandant-en-chef de l'armée française durant la première moitié de la guerre.

direction ont aussi fait l'objet de travaux.¹² La teneur des relations entre les commandants-en-chef des deux armées reste également assez floue et ne compte pas d'unanimité dans ses sources primaires comme secondaires.¹³ De manière plus générale, des études ont été menées que ce soit sur la tentative anglaise de délivrer Anvers lors de son siège, au début octobre 1914¹⁴ ou sur la Bataille des Dardanelles en 1915, au sein de la recherche anglo-saxonne. Un des grands thèmes d'étude dans le domaine de la Première Guerre mondiale reste celui de la Crise de Juillet¹⁵ et du déclenchement du conflit. Du côté français, un nombre significatif de travaux ont porté sur la préparation militaire et politique d'avant-guerre, plus largement la refonte de l'armée française suite à 1870, ainsi que le débat sur le fautif de la défaite de la Bataille des Frontières (le général Lanrezac ou le général Joffre) en août 1914¹⁶. En fait, il existe nombre d'études sur une armée, les généraux qui les commandent, ou même certains événements d'avant-guerre ou de la guerre elle-même, mais rares sont celles sur les interactions entre les deux armées :

beaucoup des travaux étaient basés sur les archives d'un pays et souffraient ainsi souvent du défaut qu'ils ne se concentraient très largement que sur un seul des membres de la coalition. Ils ne pouvaient ainsi pas analyser pleinement la manière dont les membres de chaque coalition interagissaient.¹⁷

En plus du manque d'importance et d'études consacrées aux relations personnelles et aux deux côtés de l'alliance, le sujet des relations franco-britanniques durant la Première Guerre mondiale souffre d'un manque de recherche en général, restreignant les débats, empêchant l'apparition d'écoles de pensée et dont la

¹² Cf. notamment Prete, Roy A. *Strategy and Command, the Anglo-French Coalition on the Western Front, 1914*.

¹³ Voir par exemple Spears, *En Liaison 1914*, p.103 «Il [Sir French] s'entendit fort bien avec le général Joffre» et Huguet, *L'intervention militaire britannique*, p.61 «avec le général Joffre, ses rapports ne furent jamais que marqués par la plus grande froideur».

¹⁴ Par exemple Greenhalgh, Elisabeth. «Command 1914-1915» *Victory through Coalition Britain and France during the First World War*, Cambridge University Press, 2009, p. 12–42.

¹⁵ Cf. l'Annexe «Glossaire» pour plus de détails.

¹⁶ Joffre, Joseph. *Mémoires du Maréchal Joffre : 1910-1917* ; Lanrezac, Charles. *Le Plan de campagne français et le premier mois de la Guerre, 2 août-3 Septembre 1914* ; Jules Isaac, *Joffre et Lanrezac ou encore, Beau et Gaubusseau, En août 1914, Lanrezac a-t-il sauvé La France?*

¹⁷ French, David. *The International History Review*, vol. 29, no. 1, 2007, p. 176–177. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/40109923, p.1.

«much of it was based upon the archives of one country and consequently it often suffered from the shortcoming that it focused very largely on a single coalition member. It could not, therefore, analyse fully how the members of each coalition interacted.»

conséquence est un manque de sources primaires publiées, ces dernières restant encore enfouies dans les différents centres d'archives.

Dans ce travail de recherche, le but sera de définir la nature des relations personnelles et des opinions que les généraux français et britanniques entretenaient les uns par rapport aux autres. L'étude se réduit ainsi d'elle-même aux seuls généraux ayant été en contact avec l'allié d'outre-Manche durant la période d'étude. Le but n'étant pas une étude au cas par cas en étudiant les accointances de chacun des généraux français avec chacun des généraux britanniques, puis inversement, mais bien de conclure par une vision générale des relations personnelles et opinions des différents généraux de l'*entente* avec l'allié. Ces derniers, qui furent envoyés en Angleterre ou en France avant la guerre, par exemple, étaient naturellement les cadres de leurs armées respectives. On peut nommer Joseph Joffre, généralissime des forces françaises à partir de 1911, Ferdinand Foch, futur général-en-chef des forces alliées, Edouard de Castelnau, général d'armée, et également Charles Lanrezac, qui n'eut pour sa part presque aucun contact avec les Britanniques avant la guerre mais dont la Ve armée se battit pourtant à leurs côtés. Enfin le général Victor Huguet, attaché militaire à Londres avant la guerre¹⁸ joua un rôle clé dans les échanges de cette période, puis fut affecté au corps britannique et à son commandant durant le conflit en tant que chef de la mission française auprès du corps allié. Son pendant anglais, Sir Henry Wilson¹⁹ est également très intéressant de par ses multiples rôles au sein de l'*entente* et sa proximité avec les Français : ses postes de directeur des opérations militaires au *War Office*²⁰ où il prépara l'envoi d'un contingent britannique en France, puis de sous-chef d'état-major dudit contingent, une fois le conflit débuté, en particulier. Naturellement le commandant-en-chef du corps expéditionnaire britannique envoyé en France²¹, Sir John French²² sera important dans cette étude; son successeur, Sir Douglas Haig aussi, mais dans une moindre mesure. Il s'agira en outre de déterminer ce que les responsables de la *British Expeditionary Force* (BEF) pensaient des généraux français avec lesquels ils allaient faire la guerre, leurs opinions qui ont en outre pu refléter et/ou influencer leurs relations. Scruter aussi si ces

¹⁸ À noter qu'il n'était encore que colonel lors de son occupation du poste d'attaché militaire à Londres. Il devient général de brigade en décembre 1914.

¹⁹ Wilson est promu major-général le 4 novembre 1913.

²⁰ Ministère de la Guerre britannique.

²¹ Corps nommé British Expeditionary Force, qui sera abrégé en BEF.

²² Il sera nommé 'Sir French'.

liens ont évolué depuis 1904 et déterminer si la guerre est à l'origine de ce changement; les causes de ces possibles évolutions des relations seront également à étudier. Comme il s'agit d'une étude des deux côtés de l'alliance, cela sera fait réciproquement pour les généraux français. La nature de leurs relations pourra sans doute permettre d'expliquer certains événements contemporains et futurs à cette étude : succès et défaites, notamment ; Edward Spears²³ le confirme lui-même : «des exemples viendront montrer combien des malentendus entre personnes, l'humeur même des chefs, peuvent influencer sur des opérations, dont dépend le sort des nations.»²⁴

Le choix de s'arrêter sur les généraux s'explique par une volonté d'observer les rapports entre deux alliés de par leurs responsables militaires ; ceux-ci appartenant au plus haut échelon de leurs armées (si on exclut le titre honorifique de maréchal). D'ailleurs, Spears fait ce même constat en préambule de ses mémoires : «j'ai forcément parlé surtout des chefs, des problèmes qu'ils avaient à résoudre et des résultats de leurs ordres et de leurs calculs».²⁵ Ces hauts gradés, du fait de leur importance, ont un rôle clé sur la tenue de la guerre et les liens qu'ils entretenaient entre alliés l'est tout autant.

Ce travail de recherche est fait principalement aux moyens de sources primaires – dont les auteurs ne rentrent pas forcément dans le cadre de mon étude. Ainsi, bien que ce travail ne se focalise que sur la gente militaire (uniquement les forces terrestres), des sources provenant de ministres ou de diplomates pourront apporter la lumière sur les relations que les généraux entretenaient les uns avec les autres. Ces sources sont en outre composées des mémoires des différents protagonistes du sujet (Joffre, Huguot, French, Wilson²⁶, Spears, par exemple) mais également de sources primaires extraites de sources secondaires, conséquence du manque de sources primaires publiées. Dans les deux cas, des limites apparaissent. Les mémoires, bien que souvent précis et exhaustifs, sont écrits par des auteurs désireux de laisser une image positive d'eux-mêmes dans l'histoire à travers leur témoignage, souvent aux dépens de l'objectivité et/ou d'autres personnes. Souvent, pour les mémoires parus dans les années précédant la guerre, les auteurs de ces dernières font preuve de retenue dans leurs avis et pensées au sujet de

²³ Officier de liaison attaché à la 5e armée de Lanrezac en août 1914. («seul officier britannique détaché en permanence à la Ve armée» Spears, *En liaison 1914*, p.65).

²⁴ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.70.

²⁵ Ibid, p.15.

²⁶ Les mémoires de Wilson ont été publiés dans Callwell, C.E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries* qui a repris les carnets de Wilson à sa mort et a étayé ces derniers d'une biographie.

leurs anciens collaborateurs ; c'est ce que l'éditeur des carnets du Maréchal Haig rappelle : «Beaucoup des personnages mentionnés par Haig vivaient encore et leurs sentiments devaient être ménagés. [...] De même, il était difficile de révéler sans précautions l'opinion de Haig sur l'armée française et ses chefs.»²⁷ C'est aussi ce que Huguet mentionne en avant-propos de ses mémoires de la guerre, allant jusqu'à parler de vérité cachée :

Mais, par un sentiment de tact et de convenance, il a paru préférable de différer cette publication jusqu'au jour où auraient disparu les principaux acteurs du drame du côté anglais.

Lorsque ces pages paraîtront, plusieurs années se seront écoulées; une pareille réserve ne sera plus nécessaire, et la Vérité pourra dès lors reprendre tous ses droits.²⁸

La recherche dans ce sujet est essentiellement partagée par trois chercheurs, déjà mentionnés précédemment; ceux-ci étant William J. Philpott qui, grâce à de nombreux articles contribue beaucoup à la recherche; Elizabeth Greenhalgh dont la monographie *Victory through Coalition* est un passage obligé du sujet des relations franco-britanniques de la première guerre mondiale; et enfin Roy A. Prete, notamment avec sa monographie *Strategy and Command: The Anglo-French Coalition on the Western Front, 1914*. Le reste de la recherche sur ce sujet est partagé par des chercheurs dont la quantité de travaux est limitée, souvent parce que ces derniers ne sont pas particulièrement spécialisés dans ce sujet précis ; on peut par exemple citer David French, Robert A. Doughty, Robin A. Prior ou Patricia E. Prestwich.

En outre, le sujet des relations franco-britanniques sera encore plus restreint au sein de ce travail, d'une part avec un cadre spatial. Avant la guerre, les deux coeurs de l'*entente* étant bien sûr Londres et Paris, en particulier les ambassades et ministères de la guerre respectifs. Concernant la période de guerre, le cadre spatial est réduit au front de l'ouest exclusivement. Par rapport au sujet de ce travail, la zone s'étend du nord-est de la France, avec une ligne de front allant de quelques kilomètres au-delà de la

²⁷ Blake, Robert. «Avant-Propos». Haig, Douglas. *Carnets secrets Du maréchal Douglas Haig: 1914-1919*. Presses De La Cité, 1964, p.12.

²⁸ Huguet. «Avant-Propos.» *L'Intervention militaire britannique en 1914*, Berger-Levrault Éditeurs, 1928.

frontière belge, aux environs de Paris, derrière la Marne, selon l'avancement de la Bataille des Frontières et son prolongement durant la fin du mois d'août 1914.

Le cadre temporel quant à lui s'étend du début de l'*entente* en 1904, ouvrant la voie à la mise en place de relations entre les membres des armées respectives quelques mois plus tard. Ce travail s'arrête au 3 septembre 1914, en fin d'après-midi, dans la cour de l'école de la petite ville de Sézanne (à 100 kilomètres à l'est de Paris) où la Ve armée a installé son quartier général, quand le général Joffre s'étant déplacé pour l'occasion annonce à un Lanrezac «hagard et la mine grise», sans «la vigueur dont il faisait généralement preuve»²⁹ qu'il est relevé de son commandement au profit du général Franchet d'Esperey. Plus que le limogeage de Lanrezac, il s'agit également de la fin de 'La Grande Retraite'³⁰, c'est-à-dire la période entre le 24 août, lorsque la BEF et la Ve armée débutent leur retraite, jusqu'au 3 septembre, lorsqu'ils l'arrêtent définitivement avant de contre-attaquer sur la Marne (avec l'ensemble des armées françaises). Ces dix jours verront les Français et Britanniques parcourir plus de 200 kilomètres, en déroute, de Charleroi pour la Ve armée et Mons pour la BEF jusqu'à Chantilly pour les Britanniques et Château-Thierry³¹ pour la Ve armée, à moins de 100 kilomètres de Paris. Ces tout premiers jours de combats côte à côte entre alliés débutent sur une longue et éprouvante retraite – bien que la BEF et la Ve armée opèrent chacune une contre-attaque³² – dont la tension engendrée et le péril encouru mettent à mal les liens fragiles unissant les deux alliés récents.

Par ailleurs, le 3 septembre coïncide également à trois jours près au début de la Première Bataille de la Marne, qui marque un premier tournant dans le conflit et clôt le premier chapitre de la guerre, celui de la Bataille des Frontières. Ce chapitre est également celui du début de l'alliance, et celui de l'inexpérience au feu, où les idées de tous n'ont pas encore été impactées par des mois de guerre. Elle est aussi celle, en août 1914, où la coalition se fissure face à la débâcle. Après la Marne, la guerre de position s'installe rapidement et la coalition évolue, en même temps que la guerre. Par ailleurs,

²⁹ Spears, E.L. *Liaison 1914*. Cassell, 2000, p.366-367.

«the vigour he generally displayed» ; «grey and haggard»

³⁰ La date de fin de la Grande Retraite reste sujette à débat, certains l'arrêtant après la Bataille de la Marne, voire même à la fin du mois de septembre ; or la victoire de la Marne est une contre-attaque alliée majeure, stoppant l'offensive allemande et provoquant même leur retraite, par conséquent, à partir de la Marne, les alliés ne battent plus en retraite et le terme de 'Grande Retraite' n'est donc plus adapté. .

³¹ Situation au 3 septembre.

³² Cf. l'Annexe «Chronologie» pour plus de détails.

des citations postérieures – voire antérieure – à la période de l'étude pourront être utilisées pourvu qu'elles donnent des informations quant à la teneur des relations et opinions entre généraux, pendant la période à l'étude.

Avec pour objectif définir de manière claire la nature des relations personnelles entre les généraux français et britanniques depuis le création de l'Entente jusqu'à la Première Bataille de la Marne, il sera effectué en premier lieu une étude des éléments - issus de sources primaires - dénotant des relations positives. Elle sera naturellement suivie, à contrario, par une étude des sources primaires indiquant de mauvaises relations. Bien sûr, tous les éléments brièvement présentés ci-dessous en introduction ne manqueront pas d'être développés par la suite.

Du fait de l'évolution des relations au cours de la période étudiée, la construction de ce travail se divise aussi, et naturellement en deux parties chronologiques ; avant la guerre, le terme d'*entente cordiale* prend tout son sens. Les relations sont celles d'alliés, dénuées de tensions dues au feu et aidées par des raisons propres aux deux pays de former une alliance la plus puissante possible. C'est ce qu'illustre Huguet lorsqu'il évoque les contacts progressifs entre les états-majors respectifs :

En même temps [que le sentiment que les Britanniques devraient intervenir aux côtés de la France se répandait], les relations devinrent de plus en plus suivies entre les autorités militaires des deux pays ; il ne se passait pas d'année sans que n'aient lieu des échanges de missions qui devinrent de plus en plus fréquents et contribuèrent puissamment à faire naître et à développer un esprit de camaraderie de plus en plus empreint de confiance et de cordialité.³³

Ces bonnes relations initiales font également naître un sentiment de devoir des Britanniques envers la France – «une obligation d'honneur»³⁴ selon Lord Edward Grey³⁵ ; et en parallèle chez les Français, une réjouissance quant à la collaboration grandissante entre les deux puissances, exprimée ci-dessous par Joffre : «Cette crise

³³ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.39.

³⁴ Maurice, Frederick. *Lessons of Allied Co-operation : Naval, Military and Air 1914-1918*. London: Oxford University Press, 1942, p.3.

«an obligation of honour»

³⁵ Ministre des Affaires étrangères britanniques entre 1905 et 1916.

grave [Crise d'Agadir, en 1911³⁶] eut au moins un résultat heureux en ce qui concerne la France; l'Entente Cordiale en sortit resserrée.»³⁷

Ces deux sentiments (de devoir et de réjouissance) sont autant de témoins d'une entente amicale qui seront exposés par la suite.

Cependant, il sera aussi démontré que dès les premiers coups de feu, ces marqueurs disparaissent bien vite au profit d'aigreurs diverses. Comme si la guerre révélait des inimitiés bien réelles que la préparation cordiale et ses relations bien conventionnelles entre récents alliés mettait à jour des relations presque artificielles. En effet, de nombreuses causes de mauvaises relations entre les protagonistes apparaissent réciproquement, parmi lesquelles une absence de langue commune, des antagonismes culturels et de la méfiance. A ceux facteurs, il faut rajouter une entame de guerre désastreuse, en particulier à la frontière belge où la BEF et la Ve armée du général Lanrezac combattirent – et furent défaites – côte-à-côte. Tous ces freins à une collaboration entre chefs de guerre alliés – qui sont autant de marqueurs de mauvaises relations – sont illustrés par William Philpott. Il prend pour exemple la relation entre Joffre et Sir French, qui ne sont rien moins que les plus hauts responsables militaires de la France et du Royaume-Uni en 1914 :

La chaîne de commandement entre Sir John French et Joffre fut forgée à la hâte dans le feu des combats, et les liens ne furent jamais forts. Bien que les deux s'étaient rencontrés plusieurs fois avant la guerre, quand ils avaient partagé avec bonheur les rituels militaires de temps de paix, aucun des deux ne convint de par leurs tempéraments aux demandes d'actions militaires rapides et concertées. Au regard de Sir John, et cela se justifie, Joffre devint rapidement secret, autoritaire et peu fiable; comme il l'écrit une fois à Kitchener³⁸, Joffre était 'vraiment des plus difficiles et laissant à désirer... comme allié'. Sir John eut peu d'affinités personnelles avec ses alliés (...). Son nom mentait sur ses capacités en français, et son tempérament était imprévisible, entêté et irascible. (...) Sa relation avec Joffre ne se remit jamais des désastreux combats du début de la guerre sur la frontière française. La retraite depuis Mons et la première bataille d'Ypres causa à Sir French un manque de confiance en les capacités militaires de l'allié (...).³⁹

³⁶ Aussi appelée Coup d'Agadir, cette crise diplomatique survient lorsque le *SMS Panther*, canonnière allemande entre dans la baie d'Agadir, ville du Protectorat français du Maroc.

³⁷ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.16.

³⁸ Le *Field-Marshal* Lord Kitchener fut l'influent secrétaire d'état à la guerre britannique entre le 5 août 1914 et le 5 juin 1916 (date de sa mort).

³⁹ Philpott, William. «Britain and France Go to War: Anglo-French Relations on the Western Front 1914–1918.» *War in History*, vol. 2, no. 1, 1995, p.55. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/26004404.

« The chain of command between Sir John French and Joffre was hastily forged in the heat of battle, and the links were never strong. Although the two had met a number of times before the war, when they had shared happily in the ritual of peacetime soldiery, neither was suited temperamentally to the demands of rapid, concerted military action. In Sir J's eyes, and justifiably so, J soon proved himself secretive,

Ainsi se décomposent les deux parties de ce travail, en exposant les faits dénotant d'abord de bonnes relations, puis ensuite ceux en montrant de mauvaises, tout en suivant l'évolution de celles-ci, avec comme tournant le début des affrontements.

Néanmoins, deux protagonistes n'ont eux jamais vu d'évolution ni même de variation de leurs sentiments à l'égard de l'allié ; ces deux généraux et personnages clés viendront chacun clore une moitié de ce travail de recherche. Il s'agit de Sir Henry Wilson «le premier et bon ouvrier de cette coopération [franco-britannique]»⁴⁰ selon Joffre, et Charles Lanrezac «le meilleur exemple (...), des pédants de l'Ecole de guerre, dont 'l'éducation supérieure' n'avait donné que peu d'idée sur la façon dont on faisait la guerre»⁴¹ selon Sir French. Chacun comporte les éléments de bonnes (pour Wilson) ou mauvaises (pour Lanrezac) relations entre alliés. En plus de leur importance pour l'*entente* et dans les événements contemporains à l'étude, ils furent tous deux en contact (quasiment) permanent avec l'état-major coalisé (seulement durant le temps de guerre pour Lanrezac), et donc ses généraux. L'étude de leurs relations respectives avec leur allié permettra de mettre en évidence les constituants de bonnes ou mauvaises accointances et corrélés ceux-ci aux autres protagonistes à l'étude.

authoritarian and unreliable; as he wrote once to K, J was 'really most difficult and unsatisfactory... to work with'. Sir J had little personal affinity with his allies(...). His surname belied his linguistic abilities, and temperamentally he was unpredictable, contumacious and irascible. (...) His relationship with Joffre never recovered from the disastrous opening battles on the French frontier. The retreat from Mons and the first battle of Ypres caused Sir F to mistrust his ally's military ability (...). » Bien que la certitude ne soit pas encore totale au sein de la recherche, il est très probable que Joffre et Sir French ne se soient jamais rencontrés avant la guerre ; Philpott l'affirme même dans un article postérieur (Cf. Philpott William J. «The Making of the Military Entente, 1904–14: France, the British Army, and the Prospect of War.» *The English Historical Review*, vol. 128, no. 534, 2013, p.1155–1185.)

⁴⁰ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.16.

⁴¹ French, John. *1914*. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.37.

«the most complete example (...), of the Staff College 'pedant', whose 'superior education' had given him little idea of how to conduct war»

Contexte géopolitique et militaire d'avant-guerre en France et au Royaume-Uni et conduite des opérations au début du mois d'août 1914

Avant de débiter une analyse comparative des bonnes et mauvaises relations entre généraux français et britanniques, il convient préalablement de mettre ces dernières en contexte dans la perspective de leurs pays respectifs en ce début de 20^e siècle et à l'approche d'une guerre toujours plus certaine face à l'Allemagne.⁴²

La France, lourdement défaite et humiliée en 1870 demeure revancharde depuis ; désireuse de venger l'affront : celui d'avoir vu l'Empire Allemand proclamé dans la Galerie des Glaces de Versailles en janvier 1871 et d'avoir perdu l'Alsace-Lorraine. Dans l'esprit de nombreux français, il ne fait pas de doute qu'une revanche se tiendra bientôt, et notamment dans celui des hommes politiques et des diplomates de plus en plus conscients que la puissante Allemagne ne pourrait être vaincue seuls.

C'est dans cette optique que l'alliance avec la Russie est scellée en 1894, mettant par conséquent la Duplice (alliance entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie) en position défavorable en cas de guerre, coincée entre Paris et Moscou, l'obligeant à combattre sur deux fronts. Ces considérations d'alliance bien en tête, les responsables militaires français en ont correctement conclu qu'en cas de conflit entre les deux alliances, les empires centraux essaieraient de battre rapidement la France avant de faire volte-face à l'est, avant que la Russie ne soit entièrement prête à attaquer de toute sa force (son réseau ferroviaire très peu développé à l'époque avait pour conséquence un retard dans la mobilisation des troupes). Les Français, afin de parer à ce pressentiment, obtiennent la promesse de la Russie qu'elle aura au moins 700 000 troupes prêtes à combattre à la frontière de Prusse Orientale, au seizième jour de mobilisation.

⁴² Pour une vue générale du contexte des deux pays, voir le très bon chapitre de Prete à ce sujet, dont la partie ci-dessus «Contexte d'avant guerre...» s'inspire : Prete, Roy, A. «French and British Prewar Defence Policies» *Strategy and Command, the Anglo-French Coalition Coalition on the Western Front, 1914*. McGill-Queen's University Press, 2009, p.3-25.

En parallèle, grâce au travail de Théophile Delcassé (ministre des Affaires étrangères entre 1898 et 1905) et Paul Cambon (ambassadeur de France à Londres entre 1898 et 1920), la France se rapproche du Royaume-Uni et l'*entente cordiale* naît en 1904. Au départ, l'accord porte simplement sur des questions coloniales, les Britanniques acceptant l'expansion française au Maroc, et les Français reconnaissent le protectorat britannique en Égypte.

Voici donc les deux parties constituant la politique étrangère et militaire française d'avant-guerre. Toutefois, ces deux rapprochements politiques et diplomatiques ne sont pas sans contraintes : la Russie aura besoin de plusieurs semaines en début de conflit avant de déployer entièrement sa puissance, et sa défaite face au Japon en 1905 est pour le moins peu rassurante. Concernant le Royaume-Uni, bien que les membres des états-majors respectifs se rapprochent progressivement et que des discussions militaires ont lieu à partir de 1905, le gouvernement refuse tout engagement officiel – tel qu'une alliance – l'obligeant à un engagement militaire :

Nul n'ignore à l'heure actuelle que des conversations avaient eu lieu entre les États-Majors français et britanniques et qu'elles avaient servi de base à certains plans. Ces plans devaient permettre aux forces britanniques de venir se placer aux côtés des Français si la guerre venait à éclater et si notre Gouvernement se décidait à une intervention sur terre, mais il avait toujours été spécifié de la façon la plus claire que ces conversations ne liaient en aucune façon la Grande-Bretagne en l'obligeant à une action quelle qu'elle soit.⁴³

Du côté britannique, dans la première décennie du 20^e siècle, l'empire de la Couronne est toujours le plus puissant au monde, comptant 250 millions d'habitants répartis sur tout le globe. La *Navy* règne toujours sur les mers (quoique son hégémonie soit contestée par l'essor de la flotte du *Kaiser*) mais la Guerre des Boers, entre 1899 et 1902 a montré les limites de son armée. Comme depuis au moins un siècle, sa politique extérieure consiste à maintenir 'l'équilibre des pouvoirs' : doctrine selon laquelle aucun pays sur le continent ne doit devenir hégémonique, permettant ainsi au Royaume-Uni de garder sa supériorité. Cependant, depuis au moins 1870, l'Allemagne déséquilibre fortement cette balance et est un poids-lourd militairement, économiquement et industriellement. De surcroît, Berlin se montre de plus en plus agressive dans sa politique étrangère avec notamment les deux crises, de Tanger⁴⁴ et d'Agadir

⁴³ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.21.

⁴⁴ Comme la Crise d'Agadir, cette crise diplomatique (aussi nommée Coup de Tanger, provoquée par l'Allemagne, voit le Kaiser débarquer à Tanger et protester contre la colonisation française au Maroc.

(respectivement en 1905 et 1911), ne manquant pas de presser le Royaume-Uni dans sa préparation à la guerre, conjointement aux Français. Néanmoins, même si rapprochement avec la France et la Russie (en 1907) il y a, cela n'est rien moins que la conséquence du désir d'équilibrer la balance des pouvoirs européenne, rien de plus : «c'est des réalités et des tendances de sa politique [britannique] que nous devons nous inspirer, et nous voyons que jusqu'ici elles se résument en deux mots : Égoïsme et Intérêts matériels»⁴⁵.

Lorsque la guerre éclate dans les premiers jours du mois d'août 1914, après quelques tergiversations (rappelons que l'opinion publique britannique se montre très non-interventionniste à ce moment)⁴⁶, le gouvernement du Premier ministre Asquith décide d'une intervention militaire continentale. Comme il a été démontré efficacement par Roy Prete, lorsqu'ils entrent en guerre puis envoient la BEF, l'idée en tête d'une majorité de Britanniques, est de faire la guerre 'comme d'habitude' («*business as usual*») est la formule qu'il emploie). Cette doctrine employée par exemple lors des guerres napoléoniennes consiste à «faire le blocus des ports allemands, garder les voies maritimes ouvertes, et compter sur les armées de ses alliés continentaux [...]. La BEF n'était vue que comme une simple force symbolique qui pouvait être engagée selon certaines circonstances.»⁴⁷

Cependant, l'état-major français, après une décennie de discussions militaires escomptait plus des 'W'⁴⁸ que le «*business as usual*». Ainsi quand Sir French embarque pour la France avec l'armée 'W' le 14 août 1914, le rôle de son contingent est quelque peu flou et les événements qui vont suivre durant les trois prochaines semaines ne facilitent en aucun cas sa tâche. Pire encore, le 9 août il reçoit une lettre de Lord Kitchener, secrétaire d'État à la guerre, définissant avec ambiguïté sa tâche et sa mission, ainsi que le rôle attribué à la BEF.⁴⁹ Le manque de latitude dans le

⁴⁵ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928, p.250-251.

⁴⁶ Cf. Prestwich, Patricia E. *French attitudes toward Britain, 1911-1914*. Stanford University, 1973, p.311-312.

⁴⁷ Prete, Roy A. «French Strategic Planning and the Deployment of the BEF in France in 1914». *Canadian Journal of History*, p.42-62, Avril 1989.

«blockade German ports, keep the sea lanes open, and rely on the armies of her continental allies to beat the German Army. The British Expeditionary Force [...] was viewed merely as a token force which could be committed under certain circumstances.»

⁴⁸ Nom secret attribué aux Britanniques et à leurs forces ('armée W') avant la guerre dont l'origine tiendrait au nom de Wilson.

⁴⁹ Cf. notamment Magnus, Philip. *Kitchener: Portrait of an Imperialist*. Penguin Books, 1968, p.349. Cf. l'Annexe «Sources complémentaires» *Source n°1* où la lettre entière est disponible.

commandement du commandant-en-chef et la certaine subordination qu'il doit à Kitchener sont dues au fait qu'au Royaume-Uni, le militaire est régi en grande partie par le politique. Kitchener dans ses instructions contraint Sir French, limite son champ d'action. Cette lettre peut être à l'origine d'actes et décisions pris par le chef de la BEF, dont certains allant à l'encontre de l'allié français. Sir French, selon le secrétaire d'État à la guerre, doit bien respecter le fait que «la force numérique de ce Corps expéditionnaire ainsi que des renforts qu'ils pourra recevoir, est strictement limitée ; [...] tous les efforts doivent être faits pour réduire les pertes au minimum et éviter tout gaspillage»⁵⁰, tout en garantissant «que votre commandement est entièrement indépendant, et que vous ne serez jamais, en aucun cas et dans aucun sens, placé sous les ordres d'un général allié»⁵¹. En parallèle, Sir French se doit de «faire tous vos efforts pour entrer aussi étroitement que possible dans les vues et les désirs de nos alliés»⁵² en faisant tout son possible pour «aider à prévenir ou à repousser une invasion allemande en France ou en Belgique, éventuellement de rétablir la neutralité belge que nous avons garantie par traité, et pour la sauvegarde de laquelle la Belgique s'est adressée à la France et à nous-mêmes»⁵³. Bien que le ton général de la lettre soit plutôt défensif, incitant à prendre le moins de risques possible, on constate que la mission de Sir French est presque impossible à mener à bien, surtout avec un contingent si restreint : 80,000

À noter par ailleurs, que quelques jours après sa nomination en remplacement de Sir French, Haig reçoit une lettre de Kitchener réaffirmant l'ambiguïté de son rôle : «une coopération des plus étroites entre Français et Britanniques telle une armée unie doit être la ligne de conduite dominante ; mais je veux que vous sachiez distinctement votre commandement comme indépendant» («The closest cooperation of French and British as a united army must be the governing policy ; but I wish you distinctly to understand that your command is an independent one»). Ibid, p.441.

⁵⁰ Cette lettre se trouve traduite entièrement en français dans le livre de Hugué, *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.56-58, et les extraits cités ci-dessus en proviennent. Les mots originaux de Kitchener seront toutefois donnés ci-dessous, après chaque citation de ladite lettre.

«la force numérique de ce Corps expéditionnaire ainsi que des renforts qu'ils pourra recevoir, est strictement limitée [...] tous les efforts doivent être faits pour réduire les pertes au minimum et éviter tout gaspillage»

«the numerical strength of the British Force and its contingent reinforcements is strictly limited, [...] the greatest care must be exercised towards a minimum of losses and wastage»

⁵¹ Idem.

«that your command is an entirely independent one, and that you will in no case come under the orders of any Allied General.»

⁵² Idem.

« every effort must be made to coincide most sympathetically with the plans and wishes of our Ally»

⁵³ Idem.

«preventing or repelling the invasion by Germany of French and Belgian territory and eventually to restore the neutrality of Belgium, on behalf of which, as guaranteed by treaty, Belgium has appealed to the French and to ourselves.»

hommes composent initialement la force envoyée en France. En fait, on peut affirmer que quoi que Sir French fasse, il va soit aller à l'encontre des désirs de Kitchener, soit contre les besoins des Français, et donc, à certains égards, ceux de la coalition.

Sir French et son caractère particulier : un cavalier dont la bravoure et la loyauté ne sont plus à prouver mais caractériel, jaloux, lunatique, est donc dès le départ pour la France irrémédiablement destiné à être tiraillé par le manque de cohérence générale des instructions qui lui ont été données ; cela est donc en partie causé par les directives du puissant maréchal Kitchener⁵⁴ – avec qui il entretient de mauvaises relations. De plus, cette dichotomie dans sa tâche se poursuit jusqu'à son état-major ; plus précisément, ses deux plus proches conseillers en août 1914, les deux membres les plus importants de l'état-major de la BEF : Archibald Murray, chef d'état-major et Henry Wilson, sous-chef d'état-major. Les divergences profondes entre les deux empêchent une cohérence et une continuité dans l'ensemble des choix que Sir French puisse avoir à faire. Joffre dit d'ailleurs à leur sujet : «Ceux-ci représentaient à mes yeux les deux tendances qui existaient dans le commandement anglais : Wilson celle qui nous était favorable, Murray celle que je redoutais.»⁵⁵ Les deux membres les plus éminents de l'état-major de la BEF sont en effet fermement opposés sur presque tous les points : Murray est prudent, plutôt pessimiste, en proie à des passages de dépression et de faiblesse, et surtout il est réputé pour être francophobe.⁵⁶ Henry Wilson lui est fougueux, très optimiste et est le plus grand des francophiles :

Quelle que sombre que soit la situation, Henry Wilson ne perdait jamais son joyeux optimisme et réussissait toujours à arracher un sourire, même au pessimiste le plus décidé, par ses remarques originales sur les gens et les choses, son affection et son admiration pour nos bons amis les Français, dont il parlait couramment le langage.⁵⁷

⁵⁴ Cf. par exemple Magnus, Philip. *Kitchener: Portrait of an Imperialist*. Penguin Books, 1968, p.341 : «Le gouvernement [...] permit à Kitchener d'agir comme un chef de guerre suprême pendant plusieurs mois.» («The Government [...] allowed Kitchener to act as a supreme war lord for many months.»)

⁵⁵ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre : 1910-1917*. Plon, 1932, p.393.

⁵⁶ Cf. par exemple Spears, E.L. *Liaison 1914*. Cassell, 2000, p.233.

«Sir Archibald Murray, épuisé par l'angoisse et le surmenage, s'était évanoui suite au choc» («Sir Archibald Murray, exhausted by anxiety and overwork, had had a temporary collapse from shock»)

⁵⁷ Callwell, C.E. *Journal Du Maréchal Wilson*. Édition française par le commandant Lhopital ed., Payot, 1929, p.34. Dans la version originale, Callwell cite le journal de MacReady, *Annals of an Active Life*, pour cette citation.



En France, c'est le militaire qui prend le pas sur le politique et ce, dès le début du conflit. Ainsi, Joffre jouit de tous les pouvoirs au niveau opérationnel, et dès août 1914, ne souffre de presque aucune contestation politique, même lorsque suite à la débâcle française, les Allemands approchent dangereusement de Paris et que le gouvernement est déplacé à Bordeaux. Cela est en partie le résultat de l'atmosphère belliqueuse bien plus importante en France, et par conséquent dans la sphère politique, découlant principalement de l'humiliation de la défaite de 1870 et de la perte de l'Alsace-Lorraine, région dont le Président Raymond Poincaré (entre 1913 et 1920) est d'ailleurs issu (il est né à Bar-le-Duc). D'autre part, les institutions politiques de la IIIe République sont assez instables – peu de comparaisons possibles avec celles du Royaume-Uni, à ce niveau. D'ailleurs, cette instabilité politique chronique est redoutée outre-Manche et est un des freins à un engagement britannique plus prononcé. En outre, les ministères clés (de la Guerre et des Affaires étrangères, en particulier) sont tenus sans pérennité par une succession de ministres plutôt faibles politiquement (pas moins de dix-huit ministres se succèdent au ministère de la Guerre entre 1904 et le début de la guerre). Les deux ministres se succédant durant le temps de Joffre au poste de commandant-en-chef, Adolphe Messimy et Alexandre Millerand sont eux-mêmes quasiment à la botte de ce dernier.

Joseph Joffre est en effet autoritaire, imposant mais rassurant de par sa carrure et son calme. Très pondéré, taciturne, laissant souvent son entourage dérouté par ses silences, doté du plus grand des calmes que même les événements les plus graves ne purent altérer ; enfin il possède une indéfectible confiance en lui, qui lui permet notamment de ne jamais douter durant le mois d'août 1914, pour finalement renverser la vapeur au début du mois de septembre avec la victoire de la Marne, pour laquelle il reste dans l'histoire.

Sa grande placidité est compensée dans son entourage par une multitude de jeunes et brillants officiers dont il aime s'entourer, portés sur l'attaque et ayant influencé la nouvelle doctrine française de 'l'offensive à outrance'. Ce groupe appelé 'les jeunes Turcs' influence certainement Joffre dans la conception de son plan de mobilisation, tâche qui lui revient depuis 1911 et sa nomination au poste de chef d'état-major général. Les idées des 'jeunes Turcs' prévaudront tout au long de la guerre et leur triomphe et celui de leur doctrine sera celui de Foch en 1918 ; jugés par Maurice Gamelin, aide-de-camp de Joffre au début de la guerre, comme «les disciples fidèles de leur maître, le général Foch», ils servent principalement de «ferments utiles»⁵⁸, donc de conseillers. Foch, le grand théoricien de l'offensive à outrance, a par son poste de directeur de l'École de Guerre, façonné selon sa doctrine les idées militaires des jeunes générations d'officiers (et principalement des officiers d'état-major). Gamelin est lui-même un ancien élève de Foch, qu'il décrit comme «l'antithèse de Joffre. Pas très grand, mais 'sec', plutôt nerveux [...]. Toutefois le général Joffre, apportant à la bataille moins de passion exaltée, était [...] moins obstiné»⁵⁹ ; Foch est en effet d'une implacable témérité, comme Clemenceau se souvient, au moment de le nommer au poste suprême, en 1918 : «Je me suis dit : essayons Foch ! Au moins, nous mourrons le fusil à la main ! J'ai laissé cet homme sensé, plein de raison qu'était Pétain ; j'ai adopté ce fou qu'était Foch. C'est le fou qui nous a tirés de là !»

Dans les mois précédant la guerre, Foch et Pétain n'ont pas encore l'importance décisionnaire qu'ils auront quelques années plus tard. Le plan de mobilisation effectif à l'ouverture de la guerre est le Plan XVII. Il est conçu en 1913, avec notamment la collaboration des généraux Edouard De Castelnau (chef d'état-major, remplacé par le

⁵⁸ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.66.

⁵⁹ Ibid, p.94-95.

général Belin en décembre 1913) et Henri Berthelot. Ce plan est largement imbu de la doctrine en vogue à l'époque de 'l'attaque à outrance', prônant des offensives générales sur tous les points du front en même temps, avec l'idée que la rage du soldat français fera la différence (notamment au corps-à-corps) dans la fureur des combats. Cette doctrine, reposant sur des idées que d'aucuns peuvent considérer héritées du siècle passé, et faisant fi de la létalité du feu de la guerre moderne s'oppose complètement à la stratégie plutôt défensive et conservatrice prônée par Kitchener pour la BEF.

Français et Britanniques partagent avant la guerre peu de choses, et ont différents objectifs et intérêts à défendre ; ces divergences propres à chacun sont inévitables et il est évident que chaque État a des intérêts géopolitiques qui lui sont propres. Toutefois, ces divergences ne sont pas comprises entre les deux membres de l'*entente* et «Si les Français et les Britanniques eurent des relations difficiles durant la Première Guerre mondiale, les perceptions erronées et l'incapacité à comprendre entièrement l'autre dès le départ sont des facteurs qui y ont contribué.»⁶⁰

Ces divergences doctrinales vont se voir et se ressentir dès les premiers jours de guerre, avec l'échec du Plan XVII français, opposé au Plan Schlieffen allemand qui sera en passe de réussir à la fin du mois d'août 1914.⁶¹

L'essence du Plan XVII repose sur une attaque française puissante, lançant deux armées (III et IV , et II et I) de chaque côté de la région fortifiée (allemande) de Metz-Thionville, constituant le centre allemand. Avec les Ière et IIème armées à droite, l'«intention était d'appuyer au Rhin la droite de mon dispositif», en fait «attaquer entre le Rhin [Strasbourg, initialement] et Metz.»⁶² La curieuse idée d'enfoncer le centre du dispositif ennemi est directement issue de la tête du général Berthelot (surnommé «le mauvais génie de Joffre» par certains) dont «l'imagination dépassait parfois les limites du possible»⁶³. De plus, la guerre approchant et la neutralité italienne devenant plus certaine – l'Italie fait partie de la Triple Alliance avant de se déclarer officiellement

⁶⁰ Prete, Roy A. «French Strategic Planning and the Deployment of the BEF in France in 1914». *Canadian Journal of History*, p.42-62, Avril 1989.

«If the French and the British were uneasy allies in World War I, a major contributing factor was faulty perceptions and failure to comprehend each other fully from the outset.»

⁶¹ Cf. L'Annexe «Carte».

⁶² Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.252 ; via Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.55.

⁶³ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.92.

neutre le 3 août 1914 – Joffre peut se permettre de dégarnir les Alpes et renforcer encore son centre.

Au nord-ouest de Metz-Thionville, «*l'action principale [...] aura pour but d'attaquer avec les 3e et 4e Armées (19 divisions [...] soit presque la moitié de nos forces actives), les armées allemandes pénétrant en Belgique et en Luxembourg*»⁶⁴.

La Ve armée du général Lanrezac et la BEF ont pour objectif d'aller à la rencontre de toute force allemande se trouvant entre Mons et les Ardennes, avec pour objectif d'éventuellement retomber sur les flancs de la droite allemande. Selon Gamelin, leur but est d'arrêter les forces allemandes mentionnées juste avant. En effet, l'état-major français a bel et bien prévu avant la guerre (et dans leur Plan XVII) une violation du territoire belge par les Allemands : deux tiers des forces de l'*entente*, soit cinquante-huit divisions sur quatre-vingt quatre, se trouvent en effet au nord de la ligne Verdun-Metz. Seulement, Joffre et ses conseillers n'attendent en août 1914 qu'une intrusion mineure en Belgique, à l'est de la Meuse, d'où la présence des armées de Lanrezac et Sir French jugée suffisante. C'est aussi la raison pour laquelle, dans les semaines et les jours précédant la déroute française, Joffre refuse de croire à un large et puissant mouvement tournant allemand, avec trois armées débouchant des vastes plaines belges au nord de la Sambre et à l'ouest de la Meuse, en dépit des renseignements de plus en plus certains et pressants et des objurgations de Lanrezac. Ainsi, la BEF, «le petit contingent symbolique» de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie se retrouve face à la Ière armée allemande, plus de deux fois supérieure en nombre ; et donc, contre toute attente au point le plus crucial, le plus exposé du dispositif franco-britannique.

Les défaites initiales et la 'Grande Retraite' résultant des forces franco-britanniques surprises, culbutées et dépassées en nombre⁶⁵, sont dues d'une part à la conception du Plan XVII qui ne prévoyait en aucun cas un large mouvement enveloppant allemand, et d'autre part à la mésestimation des forces allemandes à affronter par l'état-major français. Joffre et ses ouailles n'avaient pas prévu que le *Kaiser* laisserait si peu de troupes à opposer initialement aux Russes, mais également

⁶⁴ Ibid, p.55.

⁶⁵ Si on se fie aux chiffres donnés par Gamelin dans *Manoeuvre et victoire de la Marne*, p.79-81, au 25 août 1914, la BEF et la Ve armée comptent vingt-trois divisions - en situation de défaite depuis déjà quatre jours - contre les trente-cinq divisions des Ière, IIe et IIIe armées allemandes.

que Alfred von Schlieffen et Helmut von Moltke dans leur plan envisageaient une utilisation si importante des troupes de réserve, habituellement laissées en retrait.

Naturellement, les temps de doute et de tension dans la débâcle ont probablement pu révéler et exacerber les inimitiés entre alliés ; reste à savoir si celles-ci ont toujours été présentes, si elles sont plutôt généralisées au sein des corps d'officiers généraux respectifs, ou si ces inimitiés n'ont été que passagères et sont le résultat naturel de moments difficiles pour une jeune alliance, une alliance qui n'était qu'un rapprochement, une *entente*, en temps de paix.

PARTIE 1 - *Entente* amicale

1 - Voyages outre-Manche

Pour l'*entente*, la décennie précédant la guerre (1904 - 1914) permet de nouer des relations (personnelles et diplomatiques) et développer sa connaissance du partenaire outre-Manche : tout simplement se rapprocher. En fait, la paix facilite l'élaboration d'une alliance future – bien que incertaine jusqu'aux premiers jours d'août 1914. Sans la pression, les heurts, et l'agitation de la guerre, l'*entente* peut paisiblement resserrer ses liens, au gré des invitations aux manoeuvres, des visites d'écoles militaires et casernes, des passages en revue, et autres rencontres plus ou moins officielles. Le but est alors de se familiariser avec l'allié, son armée, ses responsables, ses manières de voir et faire la guerre. Mais avant tout, l'objectif des généraux voyageant en France ou en Angleterre est de rencontrer les responsables militaires, les invitations et visites n'étant presque qu'un prétexte. Depuis 1904, les contacts se font progressivement, d'abord de manière officieuse puis de moins en moins cachés :

Vers la fin de l'année [1905], la première tentative de conversation militaire entre Français et Britanniques se tint à Londres. Il y a plusieurs choses à noter à propos de ces discussions : une d'elles était qu'en dépit de leurs grandes implications et des conséquences elles furent tenues par des officiers plutôt jeunes et

inexpérimentés, une autre est qu'elles n'étaient dans un premier temps pas conduites par des réseaux officiels du tout⁶⁶

Comme Ash l'indique, les premières discussions concrètes (mais officieuses) à-propos d'arrangements militaires au sein de l'*entente* se font en fin d'année 1905. Toutefois les premiers contacts entre généraux ont lieu dès février avec la visite de casernes en France par le général Grierson. Ce dernier, directeur des opérations militaires⁶⁷ au *War Office* entre 1904 et 1906, jette alors les bases du poste de *D.M.O* que Wilson reprend en 1910, consistant à préparer l'armée britannique à la guerre et à une éventuelle intervention continentale, notamment en se rapprochant de l'état-major français. Celui qui occupe le poste entre eux deux, Spencer Ewart laisse à Huguet, l'influent attaché militaire français, le souvenir d'«un officier général d'un caractère timoré, peu enclin à se charger de responsabilités, et qui, au cours des quatre années qu'il passa à la tête du service des opérations militaires, ne m'entretint pas une seule fois de travaux qui eussent dû être exécutés en commun.»⁶⁸ En outre, Grierson est responsable des premiers rapprochements entre les deux armées et est avec Wilson le plus fin connaisseur de l'armée française en 1914 (il était par ailleurs spécialiste de l'armée allemande). Sa connaissance de la France et sa pratique courante du français lui valurent la nomination à la tête d'un des deux corps d'armées que composent la BEF à l'entrée en guerre du Royaume-Uni⁶⁹ ; seulement, meurt-il d'une crise cardiaque dans le train pour le front, à Amiens, le 17 août 1914.

Le futur commandant-en-chef de la BEF, Sir French vient lui en France pour la première fois une année après Grierson (qui l'accompagne d'ailleurs probablement) à l'été 1906, pour des manoeuvres militaires en France et en Belgique.

Ce sont les seuls contacts entre généraux, et même entre officiers - à part Huguet, en poste à Londres - avant la prochaine décennie. C'est à partir de décembre 1909 avec la visite de Wilson à l'École Supérieure de Guerre, où il rencontre le général Foch, que

⁶⁶ Ash, Bernard. *The Lost Dictator: A Biography of Sir Henry Wilson*. London: Cassel, 1968, p.64.

«Towards the end of the year, the first tentative of military conversation between France and Britain took place in London. There are several interesting things about these conversations: one of them was that in spite of their vast implications and consequences they were conducted in the first place by relatively junior officers, another was that they were not in the first place conducted through official channels at all»

⁶⁷ Souvent abrégé *D.M.O* (*Director of Military Operations*).

⁶⁸ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928, p.32.

⁶⁹ La 1er Corps est commandé par Douglas Haig tandis que Grierson se vit attribuer le IIème Corps ; à sa mort, ce dernier est confié à Horace Smith-Dorrien.

les contacts et voyages reprennent. Preuve que ces voyages créent de bonnes relations, cette rencontre entre Foch et Wilson pose les premières pierres d'une grande amitié qui unira les deux hommes pour le restant de leur vie. La nomination de Wilson au poste précédemment occupé par Ewart et l'énergie qu'il déploie à préparer la BEF relancent ainsi les relations entre cadres respectifs des armées ; ce dynamisme est illustré par Huguet :

Dès la première visite que je lui fis dans ses nouvelles fonctions, j'abordai la question des études poursuivies au cours des dernières années, et lui exprimai le sentiment d'insatisfaction que m'avait laissé dans l'esprit l'insuffisance des mesures prises pour la mise en oeuvre de cette importante question. 'Importante question !' m'interrompit-il aussitôt ; 'mais c'est la question même ! Il n'y en a pas d'autre pour l'instant'⁷⁰

Huguet témoigne ainsi de l'importance que Wilson attribue à sa tâche, et de l'énergie qu'il va y déployer afin que les mesures prises soient plus satisfaisantes. Wilson reste fidèle aux mots cités par Huguet puisque les voyages outre-Manche se multiplient de part et d'autre à partir de 1910. Ont été relevées pour Wilson seul, au moins une quinzaine de visites en France (dont pas moins de sept pour la seule année 1913 !). Nous aurons l'occasion de revenir au rôle de Wilson et son dévouement à sa tâche plus tard.

En outre, trois visites en France sont à mettre à l'actif de Sir French entre 1910 et son débarquement à la tête de la BEF le 14 août 1914.⁷¹ Il s'agit de visites à des manoeuvres de l'armée française, en 1911 d'abord puis à Châlons-sur-Marne⁷² en août-septembre 1913 (accompagné de Wilson et Grierson).

Dès 1906, le maréchal French était venu à nos manoeuvres ; il s'y rendit de nouveau en 1908 et 1911, et le général Wilson l'année suivante ; en 1912, le général Foch assista aux manoeuvres d'automne de l'armée anglaise, en 1913, le général de Castelnau, et sans la guerre, le général Joffre s'y serait lui aussi rendu en 1914. Des officiers anglais assistaient fréquemment à des manoeuvres, exercices, séances de tir à Mailly ou au camp de Châlons, à des expériences diverses, ou prenaient part à des réunions d'un ordre plus spécial. La dernière eut lieu en juillet 1914, quelques semaines seulement avant la déclaration de guerre ; elle avait pour but de mettre l'Etat-Major anglais au courant de l'emploi militaire de nos chemins de fer en campagne.⁷³

⁷⁰ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.33.

⁷¹ Cf. l'Annexe «Visites de généraux britanniques (hormis Wilson) en France avant la guerre».

⁷² Maintenant Châlons-en-Champagne.

⁷³ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.39.

Il convient en outre de noter que ces trois seules visites sur le sol français ne sont pas vraiment suffisantes à la création de bonnes relations personnelles, en particulier avec des membres de l'armée française qui compteront durant la guerre. Par exemple, le général Marion qu'il rencontre en 1907 ne participe pas à la guerre, de même que le général Brun avec lequel il s'est lié en 1906 – il décède en 1911. Enfin, on note des relations avec le général Michel, chef d'état-major en 1911 (à la tête de l'armée française, donc), mais celui-ci est remplacé par Joffre en juillet de la même année, principalement du fait de ses idées stratégiques (il était adepte de la doctrine 'défensive-offensive', consistant en des contre-attaques et/ou des offensives localisées). Après 1911, et encore plus une fois la guerre débutée, Victor-Constant Michel est mis de côté par le gouvernement. Concernant Joffre, on peut s'étonner que les deux futurs commandants-en-chef ne se soient jamais rencontrés avant la guerre, alors que Joffre – qui n'a apparemment pas été en Grande-Bretagne avant la guerre – occupait déjà le poste de chef d'état-major général de l'armée depuis 1911 et que Sir French était fortement pressenti pour être commandant-en-chef de la BEF – si elle devait être déployée.⁷⁴

Les généraux français ne sont pas en reste non plus, comme l'illustre Hugué ci-dessus, puisque au moins Foch et De Castelnau firent le déplacement en Angleterre. De plus, la citation spécifie que même s'il ne s'agissait pas d'officiers généraux, des Anglais étaient toutefois régulièrement présents pour des occasions diverses. Enfin, on apprend également que les relations et travaux au sein de l'*entente* deviennent de plus en plus concrets puisqu'un mois avant la guerre, des officiers britanniques sont encore en France pour y étudier le système ferroviaire, preuve d'une possibilité croissante du déploiement de la BEF. Il s'agit en fait, selon C.E Callwell⁷⁵, d'officiers appartenant au M.O.I (*Military Operations Directorate*) en charge de la logistique. Cependant, des officiers généraux sont aussi en France en juillet 1914, et pas des moindres puisqu'il

⁷⁴ Il existe un conflit au sein de la recherche à ce propos : certains comme Philpott (Cf. la citation dans Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.7) ou Maurice Frederick affirment que Joffre et Sir French se sont rencontrés plusieurs fois avant la guerre, alors que les deux, dans leurs mémoires respectifs (Cf. citations Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.31-32) disent s'être vus pour la première fois le 16 août 1914.

⁷⁵ Callwell, C.E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927, p.150. Il est aussi fait référence à ces derniers à la fin de la citation d'Hugué, dans Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.24.

s'agit des trois généraux appelés à diriger les trois corps constituant principalement la BEF : Douglas Haig (Ier corps d'armée), Jimmy Grierson (IIème corps d'armée), et Edmund Allenby (division de cavalerie). Ces derniers assistent à Mailly aux manoeuvres d'une partie du XXe corps commandé par Foch.

On assiste donc à une affirmation, une progression dans la proximité entre les cadres des armées respectives, les liens étant principalement tissés par Wilson lors de ses voyages en France, et Huguet depuis l'ambassade de France à Londres ; il faut de surcroît prendre en compte l'augmentation des discussions diplomatiques, des rapports sur l'armée alliée, et plus généralement de l'intérêt croissant suscité par la préparation chez l'allié outre-Manche : «des contacts si réguliers et courtois entre officiers des deux armées [...] est des plus heureux et ne peut que produire les meilleurs résultats»⁷⁶ prévoit Huguet en 1911. Durant les années de préparation à la guerre, Huguet agit, conformément à son poste d'attaché militaire, comme un militaire-diplomate, s'occupant de dresser des rapports sur la préparation de la BEF⁷⁷ mais aussi de nouer de bonnes relations entre les deux alliés ; Bernard Ash le décrivant comme «un officier de première classe qui devint plus tard général et dont la victoire fut sans aucun doute sa longue lutte pour la coopération militaire entre le Royaume-Uni et son propre pays»⁷⁸. Il est en effet un militaire de carrière, avec un grade, et amené à commander des hommes, mais durant de longues années précédant la guerre, son rôle, comme il a été dit, est de rapprocher les deux pays : «Nos états-majors sont entrés en relations par l'intermédiaire de notre attaché militaire» rappelle Joffre.⁷⁹ Cette 'lutte', comme Ash la nomme, porte ses fruits avant, mais aussi durant la guerre où la proximité de Huguet avec les responsables militaires britanniques profitent à l'*entente* («Le colonel Huguet [...] avait

⁷⁶ SHDT, 7N1226, «Impressions anglaises sur les récentes grandes manoeuvres...» 29 Octobre 1911, via Philpott William J. «The Making of the Military Entente, 1904–14: France, the British Army, and the Prospect of War.» *The English Historical Review*, vol. 128, no. 534, 2013, p.1177.

«such regular and cordial contact between officers of the two armies...is most fortunate and cannot but produce the best results.»

⁷⁷ Cf. Philpott, William. « Plus qu'un « simple soldat » : la France et la perspective d'un soutien militaire britannique avant 1914 », *Revue historique des armées* [En ligne], 264 | 2011, mis en ligne le 06 septembre 2011, consulté le 12 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7290>.

⁷⁸ Ash, Bernard. *The Lost Dictator: A Biography of Sir Henry Wilson*. London: Cassel, 1968, p.64.

«a first-class officer who later became a general and whose successful battle was undoubtedly his long drawn out battle for military co-operation between Britain and his own country.»

⁷⁹ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.107.

beaucoup d'amis au sein notre État-Major Général»⁸⁰ ajoute Maurice Frederick, qui fut notamment directeur des opérations militaires en 1915).

Il convient de faire une halte dans notre analyse pour mentionner deux autres attachés militaires que l'histoire des relations franco-britanniques a moins retenue. Il s'agit d'abord du colonel, puis général Louis de La Panouse, successeur de Huguet au poste d'attaché militaire français à Londres, de 1912 à 1919, et qui, selon toute vraisemblance n'a pas eu la même importance que son prédécesseur dans les relations militaires entre les deux membres de l'*entente cordiale*. On peut présumer qu'au départ de Huguet, les relations sont assez sérieuses et importantes pour que les conversations au sujet de la guerre prochaine soient menées directement par les gouvernements, les ambassadeurs et les membres des états-majors. Toutefois, La Panouse a quand même contribué à documenter l'essor de la BEF dans les deux dernières années de la guerre en rédigeant des rapports sur les manoeuvres de l'armée britannique, par exemple. La situation de l'attaché britannique à Paris, William Ernest Fairholme (surnommé «Fairy» par Wilson) est plutôt similaire. Il est toutefois celui qui servi d'entremetteur entre Wilson et Foch pour leur première rencontre en décembre 1909.⁸¹ À son propos, comme pour La Panouse, nous savons peu de choses, leurs noms ressortent ça et là au gré des sources, mais sans qu'ils n'aient d'importance. Nous savons toutefois, via le journal de Wilson que W.E Fairholme a rencontré Joffre en août 1911, soit un mois après la nomination de celui-ci à la tête de l'armée française, preuve de l'importance de la collaboration entre Français et Britanniques dès 1911.⁸² Pour finir, Wilson écrit dans son journal son mécontentement par rapport au travail de Fairholme, quelques jours à peine après sa nomination au *War Office* : «Il y a beaucoup de choses que je vais changer ici, et, je suppose chez les autres attachés militaires. Ils me semblent travailler sur des détails et s'occuper d'affaires de paix, et non de guerre.»⁸³ Au lieu d'accabler les deux attachés militaires, qui ont simplement fait le travail qui leur était demandé (pour

⁸⁰ Maurice, Frederick. *Lessons of Allied Co-Operation: Naval, Military and Air, 1914-1918*. London: Oxford University Press, 1942, p.8.

«Colonel Huguet [...] had many friends in our General Staff.»

⁸¹ Callwell, C.E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927, p.77.

⁸² Ibid, p.102.

⁸³ Ibid, p.86.

«There is much that I will change here, and, I suppose, in the other Military Attachés. They appear to me to be dealing with details and with peace, and not with war.»

preuve, une profusion de rapports de La Panouse sont disponibles dans les archives⁸⁴) il semble plus convenable de saluer le travail accompli par Huguet, qui a oeuvré aux rapprochements militaires des deux pays.

Ces rapprochements donnent donc naissance de chaque côté à des évaluations favorables de l'armée alliée et ses généraux – ce qui ne fut pas toujours le cas. Cela se distingue dans les différents rapports des généraux français invités aux manoeuvres – les rapports anglais sur les manoeuvres françaises ayant été perdus. À commencer par Huguet, qui dès son affectation en décembre 1904 atteste d'une très bonne opinion au sujet de l'armée britannique – contrairement à la majorité de ses pairs, à l'époque - qui a selon lui su tirer les enseignements de ses difficultés lors de la Guerre des Boers :

Dès les premiers contacts avec elle [l'armée britannique], je pus me convaincre que la guerre sud-africaine [des Boers] avait été pour elle une remarquable école d'enseignement.

[...] Cette constatation [de cette progression] m'amena à penser qu'elle constituerait pour nous un appui sérieux le jour où la lutte reprendrait entre la France et l'Allemagne. [...] l'aide militaire anglaise ne pouvait manquer de nous être aussi très précieuse, et il y avait intérêt à tout faire pour nous l'assurer.⁸⁵

Après 1910, avec l'augmentation des échanges et la montée en puissance de l'armée britannique, de plus en plus de cadres de l'armée française rejoignent l'avis d'Huguet, notamment Foch, qui décrit avec enthousiasme l'armée britannique comme «une des meilleures armées en existence»⁸⁶ au retour des manoeuvres de celle-ci en 1912. L'armée britannique étant en effet à l'époque une des rares armées de métier en Europe, avec par conséquent des hommes plus qualifiés, expérimentés et mieux équipés, mais beaucoup moins nombreux. L'enthousiasme de Foch et du camp français d'espérer compter sur ces hommes aguerris est ainsi compréhensible. De manière comparable, De La Panouse, en revenant des manoeuvres britanniques de 1912 constate «des progrès notables dans la préparation de l'armée anglaise pour une guerre continentale»⁸⁷.

⁸⁴ Sous la cote 7N1227.

⁸⁵ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928, p.13-14.

⁸⁶ Prestwich, Patricia E. *French attitudes toward Britain*. Stanford University, 1973, p.297 qui cite 'Foch, Ferdinand. SHDT, 'Archives de la Guerre' boîte 25 «Organisation générale de l'Armée Anglaise», 28 octobre 1912'.

«one of the best armies in existence»

⁸⁷ SHDT, 7N1228/1, «L'armée anglaise pendant l'année 1912», Panouse au Ministre de la Guerre, 5 mars 1913, via Philpott William J. «The Making of the Military Entente, 1904–14: France, the British Army, and the Prospect of War.» *The English Historical Review*, vol. 128, no. 534, 2013, p.1165.

«notable progress in the preparation of the English army for a continental war»

Toutefois, la probabilité de l'aide britannique en cas de guerre, témoignée par Huguet en 1904 reste inchangée dix ans plus tard et n'est pas plus assurée, comme se souvient Joffre, le 9 août 1914 : «La deuxième solution [engager les opérations décisives sans attendre] nous privait du précieux appoint du corps expéditionnaire britannique dans les premières opérations.»⁸⁸

La confiance en l'importance du «précieux» petit contingent britannique est telle que Joffre décline cette deuxième solution, préférant attendre l'arrivée et le déploiement de la BEF à l'extrême gauche du dispositif français (entre Maubeuge et Le Cateau). L'importance que Joffre prête à la BEF, sans même avoir vu combattre ces 80,000 hommes le pousse – ainsi que d'autres raisons – à retarder les offensives initiales. Une situation similaire se reproduit un mois plus tard, et Joffre montre la même considération pour l'armée britannique à l'aube de la Bataille de la Marne, le 5 septembre 1914, dont le sort dépend, selon Joffre, de l'intervention de cette dernière : «Je sentais qu'il fallait obtenir à tout prix le concours de l'armée anglaise. S'il m'était refusé, je voyais fuir la victoire que j'entrevois.»⁸⁹

Cette haute considération est le fruit de rapports, de visites, de liens noués par certains de ses généraux avec les officiers de la BEF, faisant germer non seulement dans son esprit mais également celui de ses homologues, l'idée d'une BEF militairement impactante, malgré son contingent très limité par rapport à l'armée française massée sur les frontières en août 1914 (environ trois millions d'hommes⁹⁰), et en dépit de l'incertitude de son intervention jusqu'au 5 août, quand l'envoi de la BEF est décidé. Pareillement du côté britannique, une envie de se battre aux côtés des Français est à noter, un sentiment résultant sans doute de la camaraderie née au cours des dix années précédentes ; une volonté d'aller au bout du processus d'alliance jamais vraiment abouti - au niveau diplomatique, surtout ; si bien qu'à l'aube de la guerre la gente militaire britannique était, pour la majorité, arrivée à la même conclusion que Georges

⁸⁸ Joffre, Joseph. *Mémoires du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.256.

⁸⁹ Ibid, p.391.

⁹⁰ La Ve armée à elle seule comptait environ 300,000 hommes à l'ouverture de la guerre ; la BEF n'en compte, on le rappelle, que 80 000.

Clemenceau en 1906 : «Dans la situation politique actuelle, il est impossible de voir la France entrer en conflit avec l'Allemagne sans avoir le soutien de l'Angleterre»⁹¹.



2 - L'entente cordiale entre en guerre – premiers jours de conflit

Alors même que le Royaume-Uni a déclaré la guerre à l'Allemagne le 4 août, les responsables militaires britanniques trépignent face à leur gouvernement toujours hésitant quant à une intervention continentale. Quelques jours à peine avant le début des hostilités, le premier ministre Asquith commente (le 2 août !) : «l'envoi de la force expéditionnaire pour aider la France est pour l'instant hors de question et ne servirait à aucun but.»⁹² En effet, le fougueux Sir French et les autres responsables militaires, après des années de préparation de la BEF conjointement à la France, ressentent le devoir

⁹¹ SHDT, 2N1/4 «Conseil Supérieur de la Défense Nationale», notes du 31 décembre 1906.

⁹² Asquith, H.H. *H.H. Asquith: Letters to Venetia Stanley*. Ed. Michael et Eleanor Brock. Oxford University Press, 1982, p.145-147.

«The despatch of the Expeditionary force to help France at this moment is out of the question and would serve no object.»

d'honorer leur collaboration effective depuis une décennie déjà. On constate un engagement réfréné par l'indécision du corps politique, un désir de se battre et soutenir leurs camarades français, en témoigne Huguet qui quitte Londres, le 7 août 1914, avant de rejoindre Joffre en France⁹³ :

Avant de partir je rendis visite au maréchal Sir John French et me rencontrai aussi avec divers officiers du War Office que je connaissais déjà de longue date ; tous avaient la figure rayonnante. Ils me dirent l'anxiété dans laquelle ils avaient vécu pendant plusieurs jours, quand ils s'étaient demandé si l'armée anglaise ne restait pas en dehors du conflit ; la pensée que leur pays pourrait ne pas remplir ses engagements moraux vis-à-vis de nous les avait remplis d'inquiétude ; ils étaient bien décidés, si cette éventualité se réalisait, à ne plus jamais mettre les pieds en France pour ne plus avoir à affronter nos regards. Aujourd'hui, toute crainte de ce genre avait disparu ; la joie et la fierté brillaient dans leurs yeux.⁹⁴

Les officiers en poste au *War Office*, et Sir French le premier, à l'annonce du soutien à la France, jubilent et selon Huguet sont même libérés de l'angoisse qui pesait sur eux. Le sentiment de devoir envers la France vis-à-vis de l'engagement moral (autrement dit, sans accord officiel) semble donc bien réel en ces premiers jours d'août 1914. Au-delà de déployer la BEF, le but de Sir French est aussi de peser de toutes ses forces sur les événements, aux côtés de l'allié : «Il était généralement ressenti que nous devions à la France l'obligation d'envoyer une armée aussi puissante que possible, [...] il était unanimement convenu que nous devions faire tout ce que nous pouvions»⁹⁵.

Une fois l'intervention britannique assurée et le déploiement de la BEF certaine, les généraux respectifs se rencontrent, non pas dans le cadre de visites ou de manoeuvres mais bien pour la guerre. Là encore, les premiers sentiments sont très positifs et les relations semblent aussi bonnes qu'en temps de paix. En témoignent les souvenirs des premières rencontres.

Pour leur première entrevue, les deux commandants-en-chef de l'*entente* montrent une admiration réciproque et se réjouissent l'un et l'autre de collaborer avec celui que

⁹³ Huguet n'est à l'époque plus attaché militaire, mais il a été appelé à Londres le 6 & 12 août 1914 - notamment par Kitchener - en tant que représentant de Joffre ; avec Wilson notamment, ils convainquent Kitchener d'adopter Maubeuge comme lieu de mobilisation, plutôt que Amiens, plus en retrait.

⁹⁴ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.51.

⁹⁵ French, John. *1914*. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.3-4.
«It was generally felt that we were under some obligation to France to send as strong an army as we could, [...] it was unanimously agreed that we should do all we could»

«L’histoire le retiendra comme l’un des grands chefs de guerre» selon Sir French à-propos de Joffre.⁹⁶ Au sujet de leur rencontre, il raconte :

Nous quittâmes Paris par voiture le matin du 16 [août 1914], et arrivâmes au quartier-général de Joffre à Vitry-le-François à midi.

[...] J’entendais parler du commandant-en-chef français depuis des années, mais ne l’avais jamais vu. Il m’apparut immédiatement comme un homme de grande volonté et déterminé, très courtois et délicat, mais ferme et inébranlable dans ses idées et résolutions, et difficile à détourner de son but ou convaincre. Il me sembla capable d’exercer une forte influence sur les troupes qu’il commandait et tout aussi capable de jouir de leur confiance.

Son stoïcisme et sa détermination, son courage et sa patience, furent mis à l’épreuve autant que possible et ne furent jamais défaillants.⁹⁷

Et Joffre, de son côté tient des propos très semblables, bien qu’avec une plus grande mesure qui le caractérise :

Le 16 à midi, le maréchal French, depuis la veille à Paris, vint me voir accompagné de son chef d’état-major le général Murray. C’était la première fois que je voyais le commandant-en-chef de l’armée britannique. Il avait été reçu la veille par le président Poincaré, et très favorablement impressionné par l’atmosphère de confiance qu’il avait trouvé dans les sphères officielles. Il me donna tout de suite l’impression d’un loyal camarade de combat, attaché à ses idées⁹⁸

Bien qu’il puisse demeurer des doutes quant à la sincérité des louanges dithyrambiques présentes dans leurs mémoires respectifs, notamment parce qu’au moment où ils écrivent ces lignes (1919 pour Sir French et 1932 pour Joffre) ce sont tous deux de vieux maréchaux, dont le prestige est égal à leur grade, et dans de tels ouvrages il convient de garder une certaine dignité et ménager ce qui peut être une image parfois moins nette des relations entre hommes si honorés.

Néanmoins, l’honnêteté de Sir French ne peut que difficilement être remise en cause au sujet de ses sentiments à-propos de Joffre – ce 16 août 1914, du moins –

⁹⁶ French, John. *1914*. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.35.

«History will rank him as one of the supremely great leader»

⁹⁷ Ibid, p.34

«We left Paris by motor early in the 16th, and arrive at Joffre’s Headquarters at Vitry-le-François at noon [...] the impression of General Joffre which was left on my mind was that he possessed a fund of human understanding and sympathy.

I had heard of the French Commander-in-Chief for years, but had never before seen him. He struck me at once as a man of strong will and determination, very courteous and considerate, but firm and steadfast of mind and purpose, and not easily turned or persuaded. He appeared to me to be capable of exercising a powerful influence over troops he commanded and as likely to enjoy their confidence.

His steadfastness and determination, his courage and patience, were tried to the utmost and never found wanting.»

⁹⁸ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.270.

puisqu'il en témoigne déjà dans une lettre à Lord Kitchener au lendemain de sa première rencontre avec Joffre : «PS : Je suis très impressionné par tout ce que j'ai vu de l'état-major général français. Ils sont très réfléchis, calmes et confiants. Il y avait une absence totale d'agitation et de confusion, et une détermination à ne donner qu'une valeur juste et nette à chacun des succès rapportés.»⁹⁹ Des doutes peuvent cependant toujours être conservés quant à la vraie opinion de Sir French au sujet de Joffre, puisque cette lettre qui va dans le sens de ses dires précédents figure également dans ses mémoires, et provient par conséquent de la même source ; il n'y a cependant pas vraiment de raisons pour lui de douter de l'allié alors que l'*entente* n'a pas encore été éprouvée.

Toujours est-il qu'un certain entêtement, une certaine obstination est notée par les deux chefs concernant leur homologue ; sans que ce trait semble péjoratif, il peut déjà être annonciateur d'entraves à une coopération fluide et efficace.

Le personnage de Sir French reste par ailleurs difficile à cerner, ainsi que ses idées et opinions. Il est décrit de diverses façons selon les sources : colérique, entêté, indécis, jaloux, lunatique et même incapable à son poste par certains ; brave, dévoué, vigoureux et plein de panache pour d'autres. D'ailleurs Huguet livre son ressenti sur French, et donne des indications tranchées sur ses relations avec les généraux français et ajoute à l'ambivalence de son personnage :

Dès qu'il [Sir French] eut connaissance des études entreprises entre les États-Majors français et anglais, il leur donna son entière approbation et se montra toujours chaud partisan de l'envoi en France de l'Armée britannique en cas de conflit européen. Lui-même chercha, chaque fois qu'il en eut l'occasion, à nous témoigner sa sympathie et à lier connaissance avec nos généraux ; plus d'un officier français se rappelle encore sa présence à nos manoeuvres en 1906 et au cours des années qui suivirent, ainsi que les paroles chaleureuses qu'il trouvait chaque fois l'occasion d'y prononcer. Sa désignation, comme Commandant du Corps expéditionnaire en août 1914, fut donc aussi bien accueillie en France qu'elle l'avait été en Angleterre.

(...) Malheureusement, un caractère impulsif et impressionnable comme celui d'un enfant, joint à une imagination ardente et insuffisamment contrôlée, l'empêchait d'apprécier sainement les situations et le poussait fréquemment aux solutions les plus inattendues ; lui-même raconte dans ses Mémoires quelques-unes des étranges alternatives de confiance exagérée et de dépression profonde par lesquelles il passa

⁹⁹ French, John. 1914. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.40.

«P.S. I am much impressed by all I have seen of the French General Staff. They are very deliberate, calm, and confident. There was a total absence of fuss and confusion, and a determination to give only a just and proper value to any reported success.»

pendant le temps de son commandement en France.¹⁰⁰ Ses appréciations sur les hommes n'étaient pas plus sûres ; très confiant dans son propre jugement, jaloux de la haute situation qu'il occupait et qu'il estimait ne devoir qu'à ses qualités, il cédait facilement aux compliments et aux éloges, mais se rebellait contre toute autorité qui pouvait lui porter ombrage ou ne se manifestait pas suffisamment entourée de fleurs. Ses démêlés avec Kitchener furent constants et presque toujours les torts se trouvèrent de son côté ; avec le général Joffre, ses rapports ne furent jamais que marqués par la plus grande froideur ; seul, le général Foch, par son attitude à la fois conciliante et déférente, sut dès le début gagner sa sympathie, et il ne cessa dès lors de lui témoigner la plus entière confiance.¹⁰¹

Les louanges mutuelles précédemment vues semblent disparues quand Huguet évoque des relations «marquées par la plus grande froideur» entre les deux commandants-en-chef. Car si l'on peut croire que ces éloges aient été sincères, nous aurons l'occasion de voir qu'il y a bon nombre de raisons poussant à croire que ces bonnes opinions et relations n'ont pas duré, pas même un mois, ni même deux semaines : «Sa relation avec Joffre ne se remit jamais des désastreux combats du début de la guerre sur la frontière française»¹⁰². Cela illustre bien ses qualités de soldat tout en fustigeant sa personnalité. On peut imaginer une telle personnalité – si tant est que la description n'est pas exagérée – comme peu apte à une telle mission : celle de commandant-en-chef de la BEF aux côtés des Français ; d'ailleurs, la personnalité de Lanrezac n'étant pas moins forte que celle de son voisin anglais – en août 1914 – risque de se heurter à ce dernier, et nous le verrons. Il semblerait en effet qu'une personnalité diplomate ainsi que de bons contacts avec les sphères politiques soient des conditions *sine qua non* à l'accession aux plus hauts postes des armées durant la guerre ; en témoignent Joffre, Nivelle, Foch ou Haig.

En outre, Huguet nous confirme, comme il a été dit précédemment, que lors de ses visites aux manoeuvres, Sir French (comme ce fut le cas pour d'autres officiers généraux britanniques) montra de la sympathie et lia connaissance avec les généraux français, insinuant déjà que les actes et relations personnelles des protagonistes peuvent changer avec le début de la guerre.

¹⁰⁰ Cf. notamment Ash, Bernard, *The Lost Dictator*, p.89 qui dit : «Le niveau général d'intelligence de French se révèle dans son livre *1914*, qui de par sa pure contradiction, inexactitude et la difficulté général à le lire se démarque même parmi les nombreux livres curieux qui furent écrits durant et après la Première Guerre mondiale.»

¹⁰¹ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault éditeurs, 1928, p.60-61.

¹⁰² Philpott, William. «Britain and France Go to War: Anglo-French Relations on the Western Front 1914–1918.» *War in History*, vol. 2, no. 1, 1995, p.55. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/26004404.
«His relationship with Joffre never recovered from the disastrous opening battles on the French frontier.»

La citation d'Huguet expose enfin les qualités qui feront de Ferdinand Foch le commandant-en-chef des forces alliées en 1918, qui arrive à garder de bonnes relations de tout temps avec les alliés, ici Sir French. Cette proximité ne pourrait être mieux illustrée que par son amitié indéfectible avec Wilson :

Par contre, ces qualités qui étaient aussi celles qui caractérisent à un si haut degré le général Foch, avaient déjà en temps de paix rapproché les deux hommes dans un sentiment de grande et mutuelle confiance ; il se transforma au cours de la campagne en une profonde amitié et une constante communauté de vues qui eurent la plus heureuse influence sur les événements auxquels ils eurent tous deux à coopérer.¹⁰³

Huguet dit ici bien l'importance des rencontres d'avant-guerre et comment elles façonnent une coopération efficace et avec de bonnes relations. Ce qu'il laisse entendre est aussi qu'une vue partagée de la manière dont une guerre doit être menée est facteur d'une bonne collaboration, ainsi que, pour finir, une confiance mutuelle qui fait défaut de manière générale à l'*entente cordiale*, où une méfiance latente existe entre les deux pays et états-majors.

Cependant, aux premiers jours de guerre commune, dans la courte période entre le début du déploiement de la BEF et le début des combats pour la Ve armée de Lanrezac et la BEF, derrière la frontière belge, tout est au beau fixe dans les deux camps, les généraux-en-chef sont optimistes quant à la guerre, et la confiance règne. Même la première rencontre entre Sir French et Lanrezac, au lendemain de celle avec Joffre, est marquée par le même enthousiasme, là aussi de chaque côté : «Le général Lanrezac me semble être un soldat très capable et me frappa beaucoup par sa raison et sa résolution. Nous discutâmes beaucoup de la situation et arrivâmes à un accord commun.»¹⁰⁴ Pour Lanrezac, c'est son fils qui raconte la rencontre : «Lanrezac fit de son mieux pour inspirer la confiance et flatter son allié britannique, l'accueillant à Reims le 17 août avec la remarque qu'ensemble leurs armées étaient à la veille d'une grande victoire

¹⁰³ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.63

¹⁰⁴ French, John, 17 août 1914, Archives French, Imperial War Museum (IWM) Londres, 75/46/2, via Philpott, William. «Gone fishing? Sir John French's meeting with General Lanrezac, 17 August 1914» *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 84, no. 339, 2006, p.254–259. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/44231366.

«The general condition of affairs at the Headquarters of the V Army left the same favourable impression on my mind. General Lanrezac appears a very capable soldier and struck me very much by his sense and decisiveness of character. We fully discussed the situation and arrived at a mutual understanding»

commune dans les environs de Waterloo.»¹⁰⁵ Cependant, davantage encore que la relation particulière entre Joffre et Sir French, celle entre le commandant-en-chef de la BEF et Lanrezac se détériore très rapidement aussi, et nous y reviendrons prochainement.

La période entre la Crise de Juillet et le début des combats est donc transitoire et complexe pour l'*entente*, et à plusieurs égards. Toutefois, les relations restent bonnes entre les généraux et membres respectifs des états-majors et les généraux se rencontrant pour la première fois à l'orée des premiers affrontements. De plus, les responsables militaires britanniques témoignent de solidarité voire même de fraternité à l'égard des Français se préparant à la guerre, et pour quelques temps, sans une intervention de la BEF. Le contingent britannique étant en effet très bien considéré par les Français, la nouvelle de son déploiement sur le continent fut reçue avec joie. Pour une majorité de généraux français, rien ne valait l'intervention effective de la BEF, aux côtés de l'armée française ; c'est Wilson qui le confirme dans son journal, en février 1913 :

Ma discussion avec De Castelnau et Joffre portait sur l'article récent de Repington¹⁰⁶ dans le *Times*, où il affirme que notre *Navy* vaut 500,000 baïonnettes pour les Français, dans une zone décisive. J'avais écrit à Fred Oliver que notre *Navy* ne valait pas 500 baïonnettes. De Castelnau et Joffre ne l'estimait pas à une seule baïonnette ! Hormis du point de vue moral.¹⁰⁷

Selon Joffre et De Castelnau, l'engagement de la BEF va au-delà de sa capacité militaire mais est aussi un soutien moral aux troupes françaises, avec la promesse d'un engagement futur bien plus important : plus simplement, la BEF en France est aussi symbolique que stratégique, et c'est aussi l'avis de Foch, en témoigne sa déclaration à Wilson : «[donnez-nous] Un simple soldat et nous nous assurerons qu'il soit tué.»¹⁰⁸

¹⁰⁵ Lanrezac, Charles Junior à 'Mon Général', 24 mars 1962 et Lanrezac, Charles Junior à Georges Blond, 16 janvier 1963, Archives de Lanrezac, SHAT, 1K444, via Philpott, William, *Gone fishing ?...*

¹⁰⁶ Charles à Court Repington est un correspondant de guerre, dont les articles pour le *Times* lui donnent une certaine influence à plusieurs moments de la guerre.

¹⁰⁷ Callwell, C. E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927, p.122.

«My talk with Castelnau and Joffre was about Repington's recent article in *The Times*, where he claims that our Navy is worth 500,000 bayonets to the French at the decisive point. I had written to Fred Oliver that our Navy was not worth 500 bayonets. Castelnau and Joffre did not value it at one bayonet! Except from the moral point.»

¹⁰⁸ Ibid, p.78-79.

«one single private soldier, and we would take good care that he was killed.»

D'ailleurs, Foch et Wilson sont quasiment les seuls dont la bonne relation, remontant à 1908, échappe aux vicissitudes de la guerre et dont l'amitié en sort même renforcée. Leur lien ressort de manière claire et contraste avec le reste des protagonistes à l'étude ; Wilson étant en effet, et de loin, celui qui a su nouer les relations les plus amicales avec les généraux français, son tempérament et son amour de la France en sont notamment les causes principales.

3 - Wilson, allié et coordinateur parfait



Son *magnum opus* en temps de paix fut lorsqu'il était directeur des opérations militaires au *War Office* durant les quatre années précédant la guerre. Ses compatriotes n'ont jamais réalisé, et ne sauront peut-être jamais, l'importance vitale et les résultats inestimables du travail qu'il y fit, pas seulement du fait de la part qu'il eut dans la préparation de la force expéditionnaire, mais aussi en établissant ces relations heureuses avec l'armée française qui se sont révélées d'une telle aide aux opérations alliées tout au long de la guerre.¹⁰⁹

C'est en ces mots que Sir French (cité par Huguet) évoque Wilson. Il mentionne non seulement les fruits de son travail mais aussi ses deux missions. Déjà depuis son

¹⁰⁹ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.32.

poste de commandant du *Staff College* (école d'état-major) à Camberley qu'il occupe de 1907 à 1910, il prépare en quelque sorte la BEF à une guerre aux côtés de la France. Dans une période d'évolution des doctrines de guerre, principalement suite à la Guerre des Boers pour le Royaume-Uni, Wilson a notamment la lourde tâche de former le fleuron de l'armée britannique ; de jeunes soldats destinés à garnir les états-majors de la future force expéditionnaire. Dans ce but, son successeur, William Robertson, et lui «ont à eux deux révolutionné la question de l'instruction et ses méthodes» selon Paul Harris.¹¹⁰ Bien sûr, son rôle dans la préparation des troupes britanniques à la guerre est plus indirect que celui qu'il tient ensuite au *War Office* ; mais il transmet et laisse infuser dans les jeunes têtes de ses étudiants – on peut seulement l'imaginer – ses idées francophiles. Il emmène notamment ses étudiants dans des *staff tours*, des visites de reconnaissance du terrain, en vue de se familiariser avec les équipements et le terrain, et obtenir une expérience plus concrète pour ces jeunes soldats encore inexpérimentés. Wilson et ses élèves se rendent donc sur les champs de bataille du nord-est de la France, qui ont vu lors du siècle précédent les guerres napoléoniennes et la guerre franco-prussienne de 1870.

Que ce soit en tant que directeur du *Staff College* ou surtout en tant que directeur des opérations militaires, il s'efforce de rapprocher les deux états-majors et leurs généraux – et de se rapprocher lui-même des cadres de l'armée française. Bien sûr, cela fait partie des exigences de son poste, exigences qui ne sont pas pour lui déplaire, tant «son amour pour toutes les choses françaises»¹¹¹ est unanimement décrit. Le rôle de Wilson et son importance, depuis l'imposante bâtisse de *Whitehall & Horse Guards Avenue* sont décrits par son biographe, Bernard Ash :

il allait devenir le directeur des opérations militaires au ministère de la guerre à un moment où l'imminence du conflit en Europe était telle que cela en faisait peut-être le poste-clé dans l'armée britannique. Il portait la responsabilité des opérations en-dehors du Royaume-Uni et, ainsi, de préparer le rôle des six divisions qui avaient été convenues d'une manière quelque peu nébuleuse, dans les discussions entre états-majors durant les cinq années précédentes entre le colonel Huguet et le général Grierson, comme base d'une force expéditionnaire britannique.¹¹²

¹¹⁰ Harris, Paul. *The Men Who Planned the War: A Study of the Staff of the British Army on the Western Front, 1914-1918*. Routledge, 2016, <https://books.google.fr/books?id=hAckDwAAQBAJ>, p.27.

«who between them had revolutionised the matter and method of instruction»

¹¹¹ Ash, Bernard. *The Lost Dictator: A Biography of Sir Henry Wilson*. Londres, Cassel, 1968, p.71.
«his love of all the things French.»

¹¹² Ibid, p.77.

Dans ce but, il voyage et séjourne en France à maintes reprises (comme vu précédemment), accélère la préparation du contingent britannique, prévoit la logistique de son envoi en France. À ces occasions, il rencontre plusieurs des généraux de l'armée française et pose les solides bases de ce que seront ses relations avec chacun des membres importants de l'armée alliée, et qui joueront un rôle au sein de l'*entente*, selon Huguet :

Lui-même, dès qu'une difficulté un peu sérieuse se présentait, se rendait à Paris afin de la résoudre sans retard avec nos autorités militaires. Il eut ainsi l'occasion de faire connaissance de plusieurs de nos officiers généraux, et c'est dès ce moment que datent les sentiments unanimes de confiance, de sympathie et d'affection qu'il sut leur inspirer, et qui eurent plus tard, au cours de la guerre, de si heureuses conséquences.¹¹³

Huguet montre ici la manière dont ont pu se créer les bonnes relations entre généraux alliés, au gré des visites, en échangeant directement à-propos des questions techniques relatives à l'alliance. Surtout, on comprend avec ces mots que aucune des bonnes relations et des conséquences positives qu'elles eurent n'auraient été possibles sans que ces liens aient été créés et consolidés, avant la guerre.

Ces visites ont donc deux objectifs selon la citation ci-dessus : résoudre les problèmes et poursuivre la fastidieuse tâche qu'est la préparation de la BEF ; et par la même occasion, nouer des liens avec les généraux français, qui s'avèrent utiles en temps de paix et davantage encore en temps de guerre.

En témoigne le général Joffre qui expose d'une façon concrète en quoi Wilson fut si utile à la coalition, et cette fois pendant le conflit :

En regagnant le grand quartier général, je traversais la place de la cathédrale de Reims, lorsque j'aperçus l'automobile du général Wilson arrêtée [...] je fis aussitôt arrêter la voiture, et j'allai à lui. [...] Nous nous mîmes à causer et, sans chercher à lui dissimuler l'impression que je rapportais de mon entrevue avec son chef [Sir French], je lui exposai mon point de vue. Wilson voyait très distinctement la gravité de la situation ; il me promit de s'employer à ramener tout doucement le maréchal French de l'idée dans laquelle il paraissait pour le moment s'obstiner. Notre entretien dura une dizaine de minutes.¹¹⁴

«he was to become Director of Military Operations at the War Office at a time when the imminence of conflict in Europe was such as to make this perhaps the key post in the British Army. It carried responsibility for operations outside the United Kingdom and, therefore, for planning the role of the six divisions which had been in somewhat nebulous fashion set down, in the Staff talks of five years before btw Colonel Huguet and General Grierson, as a basis for a British Expeditionary Force.»

¹¹³ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928, p.35.

¹¹⁴ Joffre, Joseph. *Mémoires du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.341. L'entrevue conflictuelle à laquelle Joffre fait référence est celle du 29 août à Laon. Pour le passage complet des souvenirs de Joffre quant à cette rencontre, voir Joffre, Joseph. *mémoires du maréchal Joffre*. Plon, 1932, p.340-341.

À cette occasion comme à d'autres avant et durant la guerre, Henry Wilson agit comme un lien entre les deux alliés, en particulier quand leurs vues et les événements les éloignent. Ce 29 août 1914, Wilson ne réussit pas à convaincre Sir French de maintenir la ligne avec la Ve armée en arrêtant sa retraite, mais porte néanmoins le message français en tant que conseiller de Sir French. Il permet donc – avec plus ou moins de succès – la collaboration de la BEF de Sir John avec l'armée française de Joffre ; collaboration à une action jointe qui aura d'heureux résultats une semaine plus tard, lors de la Bataille de la Marne. Cette position particulière et les actions qu'elle impliquait sont expliqués par Huguet :

Wilson, en tant que sous-chef d'état-major – le poste le plus haut qu'il pouvait occuper à son âge, et pour lequel il était indispensable pour sa connaissance, et depuis lequel il pouvait continuer à influencer French, maintenir sa liaison avec de Castelnau et Joffre et mettre en pratique les plans d'actions sur lesquels il s'était entendu avec l'état-major français.¹¹⁵

Huguet illustre Wilson presque comme un soldat acquis à la cause des Français (mettant en pratique les plans français et non britanniques, donc) et dont le but est d'y infuser les idées dans l'état-major de la BEF, et de profiter de sa proximité (due à son poste) avec Sir French. À ce propos, quand Sir French demande l'opinion de Haig sur Wilson, en décembre 1914, ce dernier va jusqu'à répondre «que Wilson est un intrigant et a, jusqu'ici subordonné les intérêts de l'armée britannique à ceux des Français.»¹¹⁶

Haig semble néanmoins avoir entretenu des relations plutôt bonnes de manière générale avec ses alliés, que ce soit avant ou après qu'il remplace Sir French. Même Lanrezac qui est connu pour ses relations houleuses avec les Britanniques se souvient de Haig comme d'un «vrai gentleman et excellent militaire.»¹¹⁷ Il a pu d'ailleurs avoir affaire avec tous les commandants-en-chef français s'étant succédés durant la Grande Guerre (Joffre, Nivelle, Pétain, Foch), et ses relations avec furent inégales et inconstantes, il semble cependant avoir entretenu de bons liens avec Joffre puisqu'en

¹¹⁵ Huguet. *Britain and the War - A French Indictment*. Cassell and Company Ltd, 1928, p.140.
«Wilson as Sub-Chief-of-Staff - the position which was the most senior he could hold, in which he was indispensable for his knowledge, and from which he could continue to influence French, maintain his liaison with de Castelnau and Joffre and implement the plans of actions which he had agreed upon with the French General Staff.»

¹¹⁶ Haig, Douglas. *Carnets Secrets Du maréchal Douglas Haig: 1914-1919*. Presses De La Cité, 1964, p.102.

¹¹⁷ Lanrezac, Charles. *Le Plan de campagne français et le premier mois de la Guerre, 2 août-3 Septembre 1914*. Paris, Payot, 1921, p.230-231.

décembre 1916, quelques jours avant le limogeage du chef français, il déplore dans son journal : «J'ai déjà déclaré catégoriquement à M. Briand¹¹⁸ que le changement de Joffre était une erreur. Pourtant il s'en ira.»¹¹⁹ Huguet le décrit même comme «un des plus sympathisants et bien disposés envers notre pays»¹²⁰.

Toujours est-il que si Wilson en arrive à se faire décrire comme un soldat à la solde des généraux français infiltré auprès de Sir French, cela découle de son amour pour la France, des relations avec les membres de l'état-major français qu'il a tissées ainsi qu'une certaine influençabilité (décrite par plusieurs) qui lui ont fait adopter les doctrines militaires françaises sans vraiment jamais les remettre en cause ; son admiration pour l'armée française en est sans doute un autre facteur.

Wilson rechercha un contact plus rapproché avec les Français et particulièrement avec l'École de Guerre, et il cherchait rarement quelque chose sans obtenir satisfaction. Cela était dommage car, n'étant pas un libre penseur, il était très facilement influençable, et l'école de pensée française allait l'influencer vers de dangereuses idées.¹²¹

Wilson est en effet influencé par les doctrines de guerre françaises, et en particulier par celles de Foch (à la tête de ladite École) et qui le font progressivement adhérer presque aveuglément au plan français.

Toutefois, toutes ces caractéristiques qui font de Wilson un personnage si important de l'alliance et qui façonnent ses agissements durant la guerre, sont issues de ses nombreux échanges et visites en France, avant la guerre.

C'est à l'occasion d'une de ces visites qu'il prépare un discours, dont les notes ont été conservées¹²² :

M. Général et Messieurs je vous remercie de pleine coeur pour l'accueil si bienfaisant que vous m'avez faites. J'ai souvent vu les soldats français en campagne, et chaque fois que je les ai vu, je les aime et je les admire le plus. L'année dernière à vos Grands Manoeuvres j'ai dit que 'je prefererai infiniment

¹¹⁸ Aristide Briand, président du conseil des ministres et ministre des Affaires étrangères à ce moment.

¹¹⁹ Haig, Douglas. *Carnets secrets du maréchal Douglas Haig: 1914-1919*. Presses De La Cité, 1964, p.248.

¹²⁰ SHDT, 7N1225, Huguet au Ministre de la Guerre, 16 février 1911, via Philpott William J. «The Making of the Military Entente, 1904–14: France, the British Army, and the Prospect of War.» *The English Historical Review*, vol. 128, no. 534, 2013, p.1155–1185.

«one of the most sympathetic and well disposed to our country»

¹²¹ Ash, Bernard. *The Lost Dictator: A Biography of Sir Henry Wilson*. London: Cassel, 1968, p.73.

«Wilson yearned for closer contact with the French and particularly with the Ecole de Guerre, and he rarely yearned for anything without gratification. This was a pity because, not being an original thinker, he was so liable to be easily swayed, and the French school of thought was going to sway him in dangerous directions.»

¹²² Les fautes présentes dans la note sont celles de Wilson.

me battre avec eux que contre eux'. En causant un jour avec Le Général Lan[re]zac je lui ai demandé s'il parlait anglais. Il m'a dit que oui – un peu – c'est à dire qu'il savait l'Anglais pour 'beautiful woman' (Dame charmante), 'Kiss me quick' (Embrassez-moi vite) ['Donnez-moi un baiser vite' raturé], et 'Beefsteak and potatoes' (Bifsteak et pommes de terre) – et il ajouta qu'avec ces brefs ['trois' raturé] mots 'on peut faire le tour du monde'. Je crois, mon Général, qu'avec quelques Corps d'Armée comme le Vingtième vous pourriez faire sinon le tour du monde au moins le tour d'Europe.

Je lève mon verre à le Vingtième Corps d'Armée et à l'Armée glorieuse de la France.¹²³

Keith Jeffery en retire que :

Ces notes indiquent que bien qu'il le parlait de toute évidence couramment, son français n'était pas toujours exact, il le parlait néanmoins avec un enthousiasme caractéristique et captivant, que son auditoire français trouvait clairement et naturellement charmant¹²⁴

Il est possible d'estimer la date de ce discours de Wilson à septembre 1913. En effet, on sait que le Britannique est présent aux manoeuvres du XXe corps (qu'il mentionne dans la note) commandé par son ami Foch autour du 13 du même mois. D'aucuns peuvent ainsi supposer qu'un dîner fut donné auquel Wilson était bien sûr invité. D'autant que, les grandes manoeuvres de l'année précédente dont il parle sont sans doute les grandes manoeuvres d'automne dans le Poitou, en septembre-octobre 1912, soit justement un an auparavant. Ces grandes manoeuvres, plus importantes que celles du XXe corps seul, pourraient justifier la présence de Lanrezac, d'autant qu'il commande depuis 1911 la 11e division d'infanterie basée à St Malo, puis en 1912, sont notamment ajoutés à son commandement les départements de Vendée et de Loire-Inférieure¹²⁵, régions adjacentes au Poitou.¹²⁶

Au-delà des remarques de Jeffery sur sa maîtrise du français (sur laquelle nous allons revenir) ainsi que son entrain, on peut noter que Wilson remercie ses hôtes français pour leur accueil «si bienveillant». Bien que l'enthousiasme de Wilson puisse influencer sa vision sur l'accueil qui lui a été fait, on peut quand même en déduire qu'il

¹²³ Wilson, Henry Hugues. *HU 55855*, <https://www.iwm.org.uk/collections/item/object/205178724>.

¹²⁴ Jeffery, Keith. *Field Marshal Sir Henry Wilson: A Political Soldier*. Oxford University Press, 2006, p. 104.

«these notes indicate (...) that while he was evidently fluent, his French was not always absolutely accurate, yet he spoke it with a characteristic and engaging enthusiasm, which his French listeners clearly and understandably found attractive»

¹²⁵ Ancien nom donné au Loire-Atlantique.

¹²⁶ Selon «Charles Lanrezac.» *Chemins De Mémoire*, www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/charles-lanrezac. Consulté le 13 février 2020.

est très bien reçu par les Français, dénotant ainsi des relations amicales. Ensuite, en plus de rapporter une conversation légère qu'il eut avec le général Lanrezac, cela démontre des relations de Lanrezac (aussi minces soient-elles) avec au moins un Britannique avant la guerre, lui qui va être le général français le plus connecté à la BEF durant le premier mois de la guerre. On découvre d'une part que les deux s'entendent également bien et il est aussi confirmé d'autre part que Lanrezac ne parle pas anglais – à part aux «dames charmantes» et aux serveurs dans les restaurants. Enfin, avec ses observations sur l'armée française, on voit l'admiration et la confiance que Wilson porte à ses soldats et ses généraux.

En fait, dans ces notes de Wilson, on retrouve tous les éléments qui font de lui l'allié parfait et qui vont être approfondis ici. Premièrement nous venons de voir qu'il est un lien puissant entre commandants des armées française et britannique (comme vu précédemment dans la note) ; mais aussi et surtout (et nous allons le voir ci-dessous) :

- En rencontrant les généraux français à de multiples reprises avant la guerre et en nouant des liens qui auront une grande importance une fois le conflit débuté.
- En maîtrisant presque parfaitement la langue de l'allié.
- En prenant connaissance de toutes les données relatives à l'envoi de forces britanniques en France.
- Et en établissant un rapport de confiance propice à une alliance efficace.

Il a été déjà vu à plusieurs reprises que parmi les généraux britanniques, Wilson est sans conteste celui qui a le plus voyagé en France, en particulier pour rencontrer ses homologues français. Ces visites ont lieu dans différents contextes et endroits, comme Keith Jeffery le précise :

En 1911 et 1912 Henry Wilson continua de visiter le continent, mêlant sa tâche et son plaisir. Sur le chemin de ses vacances annuelles au ski en février 1911, il inspecta les docks à Rouen, prit part à des réunions à Paris avec le Chef d'État-Major français, Joffre, et son conseiller stratégique principal, Général de Cuières de Castelnaud, et le Ministre de la Guerre, Alexandre Millerand, et passa voir Foch, qui commandait alors une division à Chaumont. [...]

En 1913, Wilson fit sept visites en France, voyant régulièrement Joffre, Castelnaud, et Foch. En août il alla avec Sir John French et James Grierson aux manoeuvres de l'armée française près de Châlons-sur-Marne à l'est de Paris, et en septembre aux

manoeuvres du XXe Corps d'Armée dont Foch était le général qui le commandait.

¹²⁷

Cette citation montre d'une part que Wilson saisit chaque opportunité à sa portée pour se familiariser avec le futur terrain d'opération de la BEF mais aussi avec les chefs militaires français ; à ces occasions trois noms ressortent, trois généraux que Wilson rencontre plus que les autres. Parmi ces derniers, il y a bien sûr Joseph Joffre, alors à la tête de l'armée française, chargé de préparer la guerre future face à l'Allemagne, et ainsi prendre en compte l'Entente Cordiale – bien que lui-même admette en avril 1913 que «Nous agirons donc prudemment en ne faisant pas état des forces anglaises dans nos projets d'opérations».¹²⁸ Le second nom qui revient est celui de Ferdinand Foch, dont l'amitié et la communion d'idées sur la guerre avec Wilson sont parmi les causes de leurs nombreuses rencontres. Enfin, Edouard De Castelnau, qui s'avère être un des généraux français les plus aux faits de l'armée britannique et de ses officiers généraux à l'ouverture de la guerre ; cela s'explique par plusieurs voyages outre-Manche ainsi que plusieurs rencontres avec Wilson, Sir French ou Grierson, notamment, avant la guerre, en France ou en Grande-Bretagne.

Bien sûr, tous ces rapprochements de Wilson n'auraient jamais pu avoir lieu sans sa maîtrise du français, qu'il pratique depuis son enfance («M et Mme Wilson s'attachèrent les services d'une succession de gouvernantes françaises pour leurs enfants [...]. Henry fut depuis le début particulièrement épris du français»¹²⁹). À ce propos, Jeffery explique «l'importance que cela eut pour consolider les relations

¹²⁷ Jeffery, Keith. *Field Marshal Sir Henry Wilson: A Political Soldier*. Oxford University Press, 2006, p.102-104.

«During 1911 and 1912 Henry Wilson continued to visit the Continent, combining business with pleasure. En route to his annual skiing holiday in February 1911, he inspected the docks at Rouen, had meetings in Paris with the French Chief of Staff, Joffre, his principal strategic adviser, General de Cuières de Castelnau, and the War Minister, Alexandre Millerand, and dropped in on Foch, now commanding a division at Chaumont. [...]

During 1913 Wilson made seven visits to France, regularly seeing Joffre, Castelnau, and Foch. In August he went with Sir John French and Jimmy Grierson to the French manoeuvres near Châlons on the Marne east of Paris, and in September to the manoeuvres of the XXème Army Corps of which Foch was now GOC [General Officer Commanding].»

¹²⁸ France, et al. *Les Armées Françaises Dans La Grande Guerre*. Vol. 1, Imprimerie Nationale, 1922. Gallica, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62726914/f1_image, p.19.

¹²⁹ Callwell, C. E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927, p.2. «Mr. and Mrs. Wilson secured the services of a succession of French governesses for their children [...]. Henry was from the outset particularly fond of French».

anglo-françaises»¹³⁰, d'autant qu'aucun des généraux français cités précédemment ne parle la langue de Shakespeare. La maîtrise du français étant une des différences principales entre Wilson et le reste du corps des généraux britanniques (à part Grierson et Kitchener), puisque pas d'autre officier général britannique ne maîtrise la langue de l'allié avant la guerre ; seul Haig montrera de vrais progrès durant le conflit. Forcément, une communication d'une part dans la même langue et d'autre part directement, d'homme à homme, ne peut être que bénéfique aux relations entre deux officiers alliés ; et en cela Wilson se distingue encore puisque lui plus qu'aucun autre Britannique n'a été plus en contact avec les Français avant la guerre. Sans intermédiaire (comme un traducteur, un officier de liaison, voire même indirectement via Huguet ou l'ambassadeur de France au Royaume-Uni¹³¹) une relation personnelle cordiale est naturellement plus simple à créer et l'échange est plus rapide (que si il doit être traduit ou par correspondance).

L'homologue français de Wilson, Huguet qui tient un rôle similaire au natif d'Irlande, maîtrise également l'anglais, nouvelle preuve de l'utilité de la langue dans les relations personnelles ; Huguet et ses capacités sont décrites par Spears ainsi :

J'avais fort bien connu le colonel Huguet à Londres [...], il professait la plus grande admiration pour l'Angleterre et pour tout ce qui était anglais. Il maniait l'anglais couramment, grâce à une averse de «z» dont il se servait comme d'un lubrifiant pour les mots qui lui étaient difficiles – et la plupart des mots semblaient l'être pour lui.

Huguet était ami intime du général Henry Wilson. Dans la grande question de la collaboration de l'armée anglaise avec l'armée française sur le continent, il avait trouvé en Wilson un partisan très convaincu. [...] Les deux hommes avaient établi ensemble un travail, sans lequel les Forces expéditionnaires britanniques n'auraient pu débarquer dans les conditions de temps et de lieu où elles le firent.¹³²

En plus de nous renseigner sur le rôle des plus importants joué par Huguet avant la guerre, Spears illustre que Wilson a contribué à sa tâche non seulement en France (en visitant et rencontrant les généraux français), mais aussi depuis Londres, au *War Office*.

¹³⁰ Jeffery, Keith. *Field Marshal Sir Henry Wilson: A Political Soldier*. Oxford University Press, 2006, p.104.

«the importance this had in cementing Anglo-French relations».

¹³¹ Paul Cambon, en fonction entre 1898 et 1920 .

¹³² Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p. 53.

À noter que l'admiration pour le pays allié semble être un dénominateur commun entre les deux artisans de la coopération franco-britannique d'avant-guerre.¹³³ Cet engouement pour le pays allié créant certainement un plus grand désir de voir son pays collaborer avec, ainsi qu'une plus grande détermination dans leur travail.

Enfin Spears nous informe de leurs liens mutuels, dont il loue les résultats : il nous révèle premièrement leur amitié et aussi leur travail commun.

En outre, l'immense partie du travail qui fut accompli à Londres par les deux (surtout Wilson) n'aurait pu être accomplie sans les allers-retours en France. Toutes les connaissances – dans les domaines de la logistique, technique, et militaire, parmi d'autres – sont acquises progressivement par Wilson lorsqu'il visite les docks à Rouen, les casernes, assiste aux manoeuvres, ou encore discute avec Foch ou De Castelnau. En effet, Henry Wilson se consacre entièrement à sa tâche, guidé par la passion et le poids de sa mission ; mission qui lui demande une connaissance des vallées, plaines et régions où la BEF devrait se battre ; une connaissance bien supérieure à ses pairs :

Les visites de l'état-major [britannique] seules ne satisfirent pas sa passion. Il chercha la moindre opportunité qu'il pu trouver de traverser ce pays – par train, par voiture, par bicyclette, à pied. Plus que tout par train et bicyclette ensemble, pédalant sur d'immenses distances, étudiant de près les cartes, prenant des notes jusqu'à ce qu'il soit familier avec chaque route par laquelle l'envahisseur allemand pourrait foncer sur les frontières de France. La silhouette dégingandée dans l'uniforme anglais devint très familière dans ces régions.¹³⁴

C'est ainsi qu'en s'affairant à sa tâche, en rencontrant et discutant avec les généraux français (en français), il acquiert une connaissance de son sujet que personne n'égale dans l'*entente* – pas même Huguet ni Grierson – et dont il se plaindra d'ailleurs, en évoquant la réunion du *War Council* censée discuter de l'envoi de la BEF, le 5 août 1914 (une seconde réunion a également lieu le lendemain), comme d'«Une rencontre

¹³³ Cf. la citation de Bernard Ash à-propos de Wilson, dans Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.42, note n°111, qui est d'ailleurs très semblable, presque mot-pour-mot à celle de Spears à-propos de Huguet.

¹³⁴ Ash, Bernard. *The Lost Dictator: A Biography of Sir Henry Wilson*. London: Cassel, 1968, p.72.
«The Staff tours alone did not satisfy his passion. He sought every opportunity he could find of traversing this country - by train, by car, by bicycle, on foot. Most of all, by train and bicycle combined, pedalling immense distances, poring over maps, making notes until he was familiar with every single road by which an invading German host could bear down on the borders of France. The gawky figure in the Kerry suit became very familiar in these parts.»

historique d'hommes, presque entièrement ignorants de leur sujet»¹³⁵. Alors qu'il cite cet «aphorisme», Huguet ajoute : «Qu'ils soient ignorants de leur sujet était compréhensible, car ce dont ils discutaient était la force expéditionnaire et quoi en faire; et très peu de gens en savaient plus sur le sujet à part Wilson lui-même.»¹³⁶ Il est en effet vrai de penser que Wilson soit le plus qualifié pour parler de l'intervention continentale au grand conseil de guerre (*great War Council*) ; bien qu'il soit tout aussi excessif de qualifier tous les autres participants d'«ignorants», sachant que parmi eux, au 10 Downing Street, sont rassemblés par le Premier ministre Asquith : Edward Grey, Richard Haldane¹³⁷, Sir French, Douglas Haig, Lord Roberts¹³⁸, Kitchener ou Winston Churchill.

Une des raisons (principales) pour lesquelles ni Grierson, et surtout ni Huguet ne purent atteindre un tel niveau de connaissance et de proximité avec l'état-major français, est que Wilson est le seul protagoniste qui réussit à avoir autant la confiance de l'allié. Il est le seul avec qui l'allié partage ouvertement et entièrement ses plans. Une des raisons est qu'aucun autre Français ou Britannique n'a cette camaraderie amicale que Wilson partage avec les responsables militaires français, de par sa bonhomie, sa pratique du français et son amour de la France. Cette confiance est le résultat de toutes les caractéristiques vues précédemment, qui lui permettent d'accéder en quelque sorte aux idées et à la vie de la plus haute sphère militaire française :

J'allai avec Huguet au ministère de la guerre à 10 heures. Le général Joffre, le nouveau commandant-en-chef, le général De Castelnau, chef d'état-major de Joffre, le général Dubail, chef d'état-major général [...], et Huguet étaient là.

Ils furent des plus cordiaux et ouverts. Ils me montrèrent des notes et des cartes, dont ils me donnèrent des copies, montrant les zones de concentration de leurs armées au nord. Extrêmement intéressant. Ensuite ils me montrèrent des notes et des cartes, dont ils me donnèrent des copies, montrant en détail la zone de concentration de notre force expéditionnaire. Nous eûmes une longue discussion. Après cela nous évoquâmes une multitude d'autres sujets. [...] Ils me parlèrent du

¹³⁵ Callwell, C. E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927., p.159.

«An historic meeting of men, mostly entirely ignorant of their subject».

¹³⁶ Huguet. *Britain and the War - A French Indictment*. Cassell and Company Ltd, 1928, p.141.

«That they should be ignorant of their subject was understandable, because what they were discussing was the Expeditionary Force and what to do with it; and very few people knew much about this except Wilson himself.»

¹³⁷ Secrétaire d'État à la guerre entre 1905 et 1912, et *Lord Chancellor* entre 1912 et 1915.

¹³⁸ Le *Field-Marshal* Roberts est un des militaires de l'ère victorienne les plus renommés.

*Kriegspiel*¹³⁹ tenu par le grand état-major général à Berlin en 1905, dont une copie, avec les remarques de V. Moltke¹⁴⁰ était en leur possession. En fait, à 12h30 je connaissais leur plan de campagne pour leurs armées du nord, et aussi les nôtres en entier.

Je n'ai jamais passé de matinée plus intéressante. Certains de leurs calculs [à-propos des forces en présence de chaque côté] sont différents des miens. [...]

Je me suis fait une bonne opinion de Joffre, un soldat fin, viril, imperturbable avec beaucoup de caractère et de détermination, et je me suis fait une très haute opinion de De Castelnau. Un homme rusé et intelligent. [...]

Huguet et moi dînâmes avec Foch au Cercle Militaire, ainsi que De Castelnau. Après le dîner nous nous retirâmes tous les quatre dans une pièce privée avec des cartes et nous eûmes une conversation exhaustive à propos de tout le problème, ce qui est satisfaisant. De Castelnau et Foch connaissent pleinement leur sujet, et c'est un réel plaisir de parler de ces affaires avec eux. En tout cas, je suis grandement satisfait des résultats de cette visite, et aussi grandement satisfait des changements de Messimy, qui a nommé Joffre et De Castelnau, et également des généraux et officiers supérieurs des différentes armées.¹⁴¹

Dans la biographie de Bernard Ash, où il mentionne également cette journée du 29 novembre 1911¹⁴², on apprend que Wilson a été invité en personne par Messimy (et est très probablement le seul officier britannique à l'avoir été) pour rencontrer les nouveaux membres de l'état-major général, dénotant ainsi un désir de coopération bien réel du côté français (mais aussi un désir d'intervention des Britanniques). Ici, encore

¹³⁹ Il s'agit de simulations de situations de guerre, souvent conduites lors des manoeuvres militaires d'entraînement.

¹⁴⁰ Chef du grand état-major général allemand entre 1906 et 1914, il est le pendant allemand de Joffre ; à ce titre, il est responsable avec Schlieffen (son prédécesseur) du plan auquel leur nom a été donné (Plan Schlieffen-Moltke).

¹⁴¹ Callwell, C. E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927, p.104-105.

«Huguet and I went to the W.O. at 10 a.m. Gen. Joffre, the new C. in C., Gen. de Castelnau, C. of Staff to Joffre, Gen. Dubail, Chief of Gen. Staff at the W.O., [...] and Huguet were there.

They were most cordial and open. They showed me papers and maps, copies of which they are giving me, showing the concentration areas of their northern armies. Intensely interesting. Then they showed me papers and maps, copies of which they are giving me, showing in detail the area of concentration for all our Expeditionary Force. We had a long discussion. Afterwards we went through many other matters. [...] They told me of a *Kriegspiel* held by the Great General Staff in Berlin in 1905, a copy of which, with v. Moltke's remarks, was in their possession. In fact, by 12.30 I was in possession of the whole of their plan of campaign for their northern armies, and also of ours.

I never spent a more interesting morning. Some of their calculations are different to mine. [...]

I formed a good opinion of Joffre, a fine, manly, imperturbable soldier with much character and determination, and I formed a high opinion of de Castelnau. A clever and very intelligent man.

Huguet and I dined with Foch at the Cercle Militaire, and de Castelnau also dined. After dinner we four retired to a private room and with maps we had an exhaustive talk on the whole problem, which was most satisfactory. Castelnau and Foch know their business thoroughly, and it is a real pleasure to discuss matters with them. Altogether, I am greatly pleased with the result of my visit, and greatly pleased also with Messimy's changes, whereby Joffre and Castelnau have been appointed, as well the generals and superior officers of the different armies.»

¹⁴² Ash, Bernard. *The Lost Dictator: A Biography of Sir Henry Wilson*. London: Cassel, 1968, p.90. («Wilson was once more in Paris, by invitation.»)

une fois De Castelnau et Foch sont les noms qui ressortent (avec Joffre). Lanrezac n'est toujours pas mentionné (bien qu'il soit sous-directeur de l'École de Guerre depuis 1898 à l'époque), et il est ainsi possible de penser que Wilson et le futur commandant de la Ve armée ne se sont vus qu'aux manoeuvres du Poitou en septembre-octobre 1912, suivant les déductions faites précédemment.¹⁴³ Le général Auguste Dubail, lui l'est. Ancien chef d'état-major général de l'armée, membre du Conseil supérieur de la guerre, Dubail est en 1911 et au début de la guerre, un des militaires français les plus estimés ; durant la Bataille des Frontières, il occupe l'extrême-droite de l'aile française, entre Belfort et Épinal à la tête de la Ière armée.

En outre, selon Wilson, De Castelnau et Foch sont très au fait de «leur sujet» ; n'ayant pas plus de précisions sur 'le sujet' ni 'le problème' en question, on peut essayer de déduire ces derniers comme étant soit leurs rôles respectifs dans les plans de Joffre, ou bien la mobilisation de la BEF, voire la BEF elle-même.

Aussi les notes de Wilson nous confirment-elles ses bonnes et sincères opinions non seulement à-propos de Messimy, mais surtout de Joffre et De Castelnau – ses rapports avec Huguet et Foch étant déjà connus. On peut aussi relever ses commentaires positifs sur les 'généraux et officiers supérieurs' des différentes armées : la citation n'étant pas assez précise en ne donnant aucun nom, il est seulement possible d'interpréter cela comme une nouvelle expression des bonnes relations et opinions de Wilson avec les plus hauts gradés de l'armée.

De plus, l'attitude amicale non pas cette fois de Wilson, mais des Français envers le Britannique est ici témoignée. Ils lui sont en effet si «ouverts» qu'ils lui montrent d'une part leurs plans secrets de mobilisation ; mais également la zone de mobilisation imaginée pour l'hypothétique BEF. En fait, selon Wilson, les Français ont exposé clairement l'entièreté de leur plan. Cela révèle donc que l'intervention britannique en 1911 est assez probable pour qu'une zone de concentration et de mobilisation ait été réfléchi et ainsi proposée à Wilson. Plus encore, Wilson affirme que des copies lui ont été données. Libre à d'aucuns d'affirmer si cela est le signe clair de l'esprit de collaboration, ainsi que de l'amitié et de la confiance qu'ils vouent à Wilson, ou plutôt si les Français n'ont pas naïvement divulgué leurs plans à Wilson par pure bonté et camaraderie militaire mais également par volonté de coopération et pour, déjà,

¹⁴³ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.46.

impliquer l'armée britannique. Si la deuxième hypothèse était confirmée on pourrait penser que, tout le contraire d'être naïfs (et selon ce qu'ont écrit Wilson et Ash¹⁴⁴) cette hospitalité et cette coopération si abondante ne sont peut-être qu'un 'piège idéologique', une tentative (réussie) de s'approprier le concours de Wilson et de commencer à influencer les responsables militaires britanniques à travers son caractère influençable.

Quoi qu'il en soit, Wilson a forcément été influencé par l'état-major général français, avec lequel il avait des affinités ; seule demeure la question du degré d'influence que le commandement français a sur Wilson et donc indirectement, sur les idées et décisions prises par les responsables militaires britanniques par la suite. Sans être forcément une mauvaise chose pour l'*entente* (en théorie), cela peut permettre une communion d'idées et de doctrines militaires, élément sans aucun doute profitable à la bonne tenue de relations personnelles dans une alliance ; ce à quoi Wilson s'est toujours employé, dès sa nomination comme *D.M.O* en 1910.

Avant cela, Wilson n'est pas impliqué dans les relations franco-britanniques. Les premiers contacts en 1904-1905 sont secrets et timides – rappelons que selon Callwell l'état-major général britannique n'est autorisé à échanger avec son homologue français qu'en janvier 1906.¹⁴⁵ Ces contacts, d'abord officieux et menés en partie par Grierson, tout en prenant en compte le temps quasiment perdu par Spencer Ewart entre 1906 et 1910 en tant que directeur des opérations militaires, les débuts de l'*entente* sont progressifs mais assez lents et par conséquent les relations entre généraux sont cordiales mais pas forcément solides. Bien sûr, les contacts entre généraux de l'*entente* et la préparation de la BEF se poursuivent durant les quatre ans sous Ewart, mais on peut considérer (avec l'appui de Huguet¹⁴⁶) qu'il s'agit néanmoins d'un ralentissement dans la préparation conjointe de la guerre. À partir de 1910, Wilson reprend le poste et «Dès lors, sous son active impulsion, les travaux reprirent avec une sûreté, une rapidité et un

¹⁴⁴ Tout en gardant des précautions quant à cette source secondaire, on peut néanmoins relever dans ce passage de Ash, p.90 : «the War Minister whom he had met and found so delightful» («le ministre de la Guerre qu'il avait rencontré et trouvé si délicieux»), «He was enormously pleased with them [...], with what they showed him and gave him, with reception, hospitality and everything else» (Il fut très content de sa rencontre avec eux [...], de ce qu'ils lui avaient montré et donné, de la réception, de l'hospitalité et de tout le reste).

¹⁴⁵ Callwell, C. E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927, p.89.

¹⁴⁶ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.27. De plus, Ewart ne ressort dans quasiment aucune note, aucun rapport, aucune source.

esprit de décision qu'ils n'avaient jamais eus»¹⁴⁷ et accomplit bien plus que ses deux prédécesseurs pour la coalition. Ainsi entre les généraux, au gré des visites et voyages, les contacts s'accroissent, les relations se nouent, si bien que ces bonnes relations donnent lieu à de bonnes opinions sur les généraux et les armées respectives. Bien sûr, comme il a été dit, en temps de paix la cordialité et les sourires sont de mise et les antagonismes sont chassés par les besoins de la diplomatie.

Toujours est-il qu'à l'ouverture de la guerre, ces bons sentiments demeurent intacts et du côté britannique, on assiste même à un désir de rejoindre l'allié dans la guerre, d'aller au bout de la logique d'alliance mise en place par les rapprochements clairs des dix années précédentes. Durant la Crise de Juillet, l'intervention reste en effet très incertaine et l'attitude du gouvernement de H.H Asquith, ambiguë. Et bien que Sir French assure d'un côté qu'«Il était maintenant connu de tous que les états-majors généraux du Royaume-Uni et de France avaient, depuis longtemps, tenu des conférences, et qu'une entente mutuelle totale prévoyant une action conjointe dans certaines éventualités existait»¹⁴⁸, Spears, lui rappelle qu'«il avait toujours été spécifié de la façon la plus claire que ces conversations ne liaient en aucune façon la Grande-Bretagne en l'obligeant à une action quelle qu'elle soit.»¹⁴⁹ Bien qu'en quelque sorte, le désir d'intervenir de Sir French transparaisse à travers ses lignes, Spears exprime mieux la position dans laquelle le Royaume-Uni se trouve, et comment le gouvernement perçoit la question. Il s'agit en effet bien d'une 'entente' et pas d'une alliance à proprement parler, où deux pays sont complètement liés militairement et diplomatiquement en cas de guerre. En France, bien conscients de ces réalités, les responsables militaires (mais aussi le reste des Français) espèrent fébrilement l'intervention britannique. Une fois celle-ci décidée, et une fois la BEF débarquée de l'autre côté de la Manche, l'optimisme et la réjouissance marquent les généraux qui se rencontrent pour la première fois en étant en guerre (voire pour la première fois tout court). C'est le cas les 16 et 17 août quand l'ambivalent Sir French rencontre pour la

¹⁴⁷ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928, p.33.

¹⁴⁸ French, John. *1914*. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.8.

«It is now within the knowledge of all that the General Staffs of Great Britain and France had, for a long, time, held conferences, and that a complete mutual understanding as to combined action in certain eventualities existed.»

¹⁴⁹ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.21.

première fois, consécutivement Joffre et Lanrezac ; c'est quasiment ce jour, ce 17 août à Reithel que les bonnes relations (fragiles) se dégradent.

On constate en outre, au fil des analyses et des citations jusqu'ici, qu'il existe un noyau de collaboration et de bonne relation au sein de l'entente, qui se compose autour de Wilson, de Huguet, son plus proche collaborateur, dévoué à une tâche similaire à la sienne, et souvent à Londres ; et Foch et De Castelnau, les généraux français avec qui il communique le plus. Les contacts de Wilson avec Foch ont déjà été vus mais pas ceux avec De Castelnau. Ce dernier, surnommé «le capucin botté» ou «le général de la jésuitière» en raison de son catholicisme très affirmé (trait qu'il partage d'ailleurs avec Foch), fait aussi partie de la plus haute sphère militaire française au cours de la décennie précédant la guerre. Il est décrit par Gamelin comme «D'intelligence brillante, l'esprit vif, non sans adresse, il était un chef séduisant, avec, parfois des allures de militaire 'Second Empire'. [...] Chef séduisant, il était très populaire dans l'ensemble de l'Armée.»¹⁵⁰ Très proche collaborateur de Joffre, il suit le sillon du nouveau général-en-chef puisqu'il est nommé chef d'état-major en 1912 (en remplacement de Dubail) et est lui aussi au Conseil de la guerre. La IIème armée lui est assignée, il se bat en août 1914 aux alentours de Nancy avec sous ses ordres le général Foch qui commande un des trois corps d'armée (le XXème) qui composent l'armée de De Castelnau. Par ailleurs, le général est un des français qui est le plus en contact avec Wilson dans la période précédant la guerre : rien que dans la biographie de Callwell, on compte au moins dix rencontres entre les deux. Il est difficile d'expliquer les raisons de ce lien plutôt méconnu, ni même d'expliquer pourquoi le général De Castelnau (hormis Foch et Huguet) a plus collaboré avec Wilson qu'aucun autre général français avant la guerre, d'autant qu'aucune amitié particulière n'est apportée. Toutefois, dès le début de la guerre, il n'est plus vraiment fait état de rencontres entre eux.

Seuls peu de protagonistes de l'entente arrivent à faire perdurer ces relations durant la tempête à venir, la Bataille des Frontières. Wilson, Huguet et Spears ne sont pas assez importants dans la tenue des opérations et du cours de la guerre pour être déterminants dans leur influence sur les relations franco-britanniques. Ces derniers ne sont (et davantage encore au début de la guerre) que des officiers chargés des relations

¹⁵⁰ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.96.

et communications diverses avec l'armée alliée ; ils ne peuvent que subir ces dégradations des échanges et non les changer. Huguet n'a au début de la guerre plus qu'une importance réduite de chef de la mission française auprès de la BEF, «C'est par son intermédiaire que le général Joffre devait communiquer avec Sir John French»¹⁵¹ et c'est aussi lui qui communiquait avec la Ve armée. Spears tient un rôle similaire avec la Ve armée ; alors que Wilson, en tant que sous-chef d'état-major de la BEF ne peut faire guère plus qu'essayer d'influencer son commandant-en-chef.

Néanmoins, Wilson et Huguet ont accompli un travail qui ne reste pas vain, bien que peu remarqué et considéré : ils ont (et surtout Wilson) préparé l'intervention de la BEF, et noué des relations (fragiles) entre militaires français et britanniques. Wilson en particulier, en partie grâce à sa personnalité et sa maîtrise de la langue, s'est lié durablement avec les plus hauts responsables de l'armée française, a accumulé des connaissances nécessaires à sa lourde tâche et a su gagner l'amitié de Foch et la confiance de Joffre ou De Castelnau, notamment. Cet ingrédient nécessaire à la bonne tenue d'une alliance, la confiance est au contraire vite remplacée par la méfiance (si tant est que celle-ci a jamais existé depuis 1904).

PARTIE 2 - Mauvaise *Entente*

Malheureusement, la méfiance est loin d'être la seule cause de mauvaises relations entre généraux français et britanniques. Après avoir exposé les arguments montrant les bonnes relations qui ont pu exister, avec des exemples, ainsi que les conditions nécessaires à celles-ci, notamment à travers le personnage de Wilson, il est temps dans cette seconde partie de faire le travail inverse.

Toujours avec l'objectif d'analyser les faits et facteurs qui peuvent traduire, cette fois des mauvaises relations et/ou opinions, nous procéderons en trois temps, comme lors de la première partie. Seront d'abord exposés les facteurs exogènes à la guerre qui ont nourri des inimitiés ; car, comme nous le verrons, puisque ce travail concerne les hommes eux-mêmes, leurs idées ne sont pas forcément issues de leur personnalité de

¹⁵¹ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.52.

soldat, ni des événements propres à la guerre, mais aussi par leur personnalité d'homme, leur caractère, leur époque, ou même leur nationalité. Ensuite, forcément, seront scrutées les divergences engendrées elles-mêmes par le contexte particulier qu'est la préparation et l'engagement dans un conflit continental¹⁵² ; les circonstances auxquelles les protagonistes déjà vus font face, la pression et la violence de la guerre, mais aussi la tension et la nervosité de la préparation du conflit avec le partenaire de l'*entente*, peut produire de mauvaises relations, à différents égards, que nous étudierons. Enfin, comme avec Henry Wilson (et Huguet, dans une moindre mesure) lors de la première partie, Lanrezac et plus particulièrement sa relation avec Sir French durant un peu moins d'un mois seront utilisés comme exemples des éléments qui créent une mauvaise relation entre alliés. Là aussi, ce sera l'occasion de voir en quoi ces éléments peuvent être appliqués (ou non) aux autres protagonistes de l'*entente*.

1 - Facteurs exogènes à la guerre

Alors que les armées de Sir French et Lanrezac entament la guerre côte à côte en août 1914, à proximité de Mons et Charleroi, il faut se souvenir que cent ans plus tôt, les armées des deux pays sillonnaient déjà la campagne belge¹⁵³ ; elles allaient s'affronter à la Bataille de Waterloo, le 18 juin 1815. En effet, en 1904, lorsque l'*entente cordiale* naît, le Royaume-Uni et la France ne partagent pas une longue histoire de paix et à beaucoup d'égards, le rapprochement de 1904 ne tombe pas sous le sens. Et comme Philippe Chassaing le rappelle, bien que «les deux pays ne furent plus en guerre l'un avec l'autre [après 1815]. Il y eut, certes, des tensions : la question de l'indépendance belge en 1831, la crise de Syrie en 1840 ou encore la complexe affaire des mariages espagnols en 1846 et les récurrentes « *invasion scares* » (psychoses de l'invasion)». ¹⁵⁴ Même si l'on peut distinguer, de manière générale, une amélioration des

¹⁵² En août 1914, la guerre demeure très majoritairement restreinte à l'Europe.

¹⁵³ À l'époque, l'État belge n'existait pas encore et la Belgique n'obtient son indépendance qu'en 1830.

¹⁵⁴ Philippe Chassaing, «L'Angleterre, ennemie héréditaire ?», *Revue historique des armées* [En ligne], p.264. | 2011, mis en ligne le 06 septembre 2011, consulté le 31 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7313>.

relations¹⁵⁵ au cours du 19e siècle, les deux pays furent ennemis (ou au moins rivaux) de manière presque ininterrompue depuis la Guerre de Cent Ans jusqu'à Napoléon. En fait, l'Angleterre mérite au moins autant que l'Allemagne son titre d'ennemi héréditaire de la France, rien que du fait de leur longue histoire commune d'ennemis. En 1904, ni même en 1914, ces cinq cent ans ne sont pas effacés de la mémoire des Français ou des Britanniques.

Naturellement, ces sentiments ambigus nés d'une ambivalence entre un rapprochement récent et une rivalité ancestrale créent des freins à une collaboration puis une alliance pérenne. Qu'il s'agisse de méfiance, d'idées préconçues s'appuyant sur des préjugés raciaux qui finalement opposent les deux nations, ou encore des problèmes de langue, ces différents problèmes à gérer pour l'*entente* se révèlent en particulier à l'aube et au début de la guerre. Bien qu'ils ne concernent pas directement les combats et bien qu'ils n'en sont pas non plus issus, ces facteurs de mauvaises relations apparaissent principalement à partir d'août 1914.

Plus encore, beaucoup s'accordent à l'époque à dire que si les deux pays se sont rapprochés dans le cadre de l'*entente*, cela est le fait de calculs d'intérêts politiques : la France est consumée par la honte de la défaite de 1870 (pendant laquelle le Royaume-Uni s'était déclaré neutre) face à la puissante Confédération d'Allemagne du Nord (qui devient l'Empire Allemand en 1871, suite à la victoire) et par le désir de vengeance. Dans ce but, la France cherche des alliés pour la revanche qui s'annonce, et en trouve un de poids avec la Russie en 1892. Le Royaume-Uni de son côté, voit l'Allemagne devenir omnipotente sur le continent et perturber son cher 'équilibre des pouvoirs'. Joffre le confirme dans ses mémoires : «L'Angleterre est effrayée du développement de la marine et du commerce allemands ; c'est la raison qui l'a rapprochée de la France»¹⁵⁶, Huguet lui aussi ajoute : «l'Angleterre ne se mettra pas du côté avec lequel elle aura entretenu les relations les plus faciles ou les plus cordiales, mais, sans la moindre hésitation, du côté où elle estimera que se trouve son intérêt, quelles qu'aient pu être jusqu'alors les différences qui l'en aient séparée.»¹⁵⁷ Ces deux

¹⁵⁵ Cf. Ibid pour davantage de précisions mais on peut toutefois citer les visites de la Reine Victoria sous les règnes de Louis-Philippe puis Napoléon III ou la Guerre de Crimée comme coalisés (1854-1856), par exemple.

¹⁵⁶ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.107.

¹⁵⁷ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.261-262.

citations, sans directement impliquer de relations personnelles mais plutôt des stratégies politiques, montrent néanmoins que si les deux pays ont collaboré dans l'optique d'une guerre face à l'Allemagne, cela est le résultat d'un sentiment de nécessité mais non pas d'un sentiment d'amitié entre deux États. D'ailleurs Foch clame à ce propos que «le Royaume-Uni nous respecte seulement parce que nous avons une grande armée».¹⁵⁸ En plus d'introduire la notion de méfiance et d'idées préconçues que nous reverrons chacune plus tard, on peut en déduire que les trois hommes, tous avec un important rôle dans l'*entente*, représentent ici l'état d'esprit d'au moins une part des responsables militaires français, et montrent qu'ils sont bien conscients des raisons qui ont rapproché Royaume-Uni de la France. Cette idée que le pays qui peut devenir un allié, n'est pas un ami est dans les esprits dès 1904 et jusqu'aux heures les plus difficiles de la guerre.¹⁵⁹

Cette idée présente dans les têtes françaises en particulier, cause une certaine méfiance latente qui caractérise les relations et surtout les opinions que les généraux français, mais aussi britanniques nourrissent réciproquement. Ce manque de confiance est dans certains cas le résultat d'idées préconçues ; par exemple, le spectre de 'la Perfide d'Albion'¹⁶⁰ est bien présent dans les têtes des Français quand ils sont confrontés aux Anglais, Foch dit d'ailleurs au sujet des Britanniques qu' «ils leur demandent beaucoup [aux alliés] et, à l'heure de vérité, ils leur donnent peu».¹⁶¹ L'idée que l'allié peut les laisser tomber à tout moment est visiblement présente dans les têtes ; avec l'idée générale que tous les Britanniques sont semblables, généralité découlant de la notion de 'la perfide d'Albion'. Ainsi, même Foch – dont la déférence, la personnalité

¹⁵⁸ Foch, Ferdinand, Archives de la Guerre, "Organisation générale de l'Armée Anglaise", Boîte 25, 28 octobre 1912, via Prestwich, Patricia E. *French attitudes toward Britain*. Stanford University, 1973, p.312.

«only respects us because of our large army»

¹⁵⁹ Cf notamment Prestwich, *French attitudes...*, p.12-13 qui dit «La signature d'un accord diplomatique en 1904 peut avoir mis un terme au statut officiel d'ennemi, mais n'a pu effacer les vieux souvenirs ou changer les attitudes suspicieuses.»

(«The signing of a diplomatic agreement in 1904 may have ended the official enmity, but it did little to erase the old memories or to change the suspicious attitudes.»)

¹⁶⁰ Cf Ibid, p.13 qui dit «Le terme était courant au 17^e siècle et n'était pas seulement utilisé pour décrire la politique étrangère britannique mais aussi son hérésie anglicane.» Elle cite en bas de page, Guyard, *La Grande-Bretagne dans le roman français*, p.235.

(«The term was current in the seventeenth century and was used not only to describe British foreign policy but also its anglican heresy.»)

¹⁶¹ Ibid p.312.

«ask much of them and, on the day of reckoning, bring them little»

conciliante et diplomate valurent entre autres le rôle de général-en-chef des forces alliées en 1918 – a une opinion aussi tranchée et réductrice au sujet du plus grand allié de la France dans cette guerre. La peur que le partenaire de l'entente laisse tomber la France et l'idée que sa volonté de se battre à ses côtés est si fragile et qu'elle n'agit qu'en fonction de ses intérêts est si fortement ancrée dans les têtes françaises, que jusqu'à l'aube de la guerre (au 1er août dans la citation ci-dessous), tout est fait pour s'assurer du concours britannique :

Le soir même, vers 10 heures, sur la demande expresse du Président de la République, la même recommandation fut faite à nouveau sous la forme la plus impérative ; il y était spécifié que quiconque franchirait cette ligne¹⁶² serait passible du Conseil de guerre. Il s'agissait en effet de ne donner aux Anglais aucun prétexte pour nous dérober leur collaboration.¹⁶³

Même le Président Raymond Poincaré tient à s'assurer de l'aide britannique, considérée en outre si précieuse qu'elle vaut la peine de laisser une telle superficie du sol national, libre. Le concours britannique semble en fait si fragile qu'un moindre prétexte serait bon à annuler leur intervention. Certes, la neutralité belge est importante aux yeux des insulaires, dont elle assure plus ou moins la protection depuis presque un siècle, Huguet, va d'ailleurs jusqu'à dire que la violation du territoire belge, le 3 août est la raison pour laquelle le Royaume-Uni est entré en guerre, selon une conversation eue avec Lord Esher :¹⁶⁴

'Si les Allemands l'osent [envahir le territoire belge], ce seul fait est capable de nous amener à leur déclarer la guerre ; si vous le faisiez, je ne sais pas si nous vous la déclarerions aussi, mais certainement nous ne nous mettrions pas de votre côté.'

¹⁶⁵

Toujours pour démontrer l'importance de la Belgique pour les Britanniques, citons une nouvelle fois Huguet qui juge : «Il est incontestable que ni l'Entente Cordiale ni les pourparlers militaires n'auraient mené l'Angleterre à la guerre, si en plus, la neutralité belge n'avait pas été violée.»¹⁶⁶ Rappelons en outre que la lettre de Kitchener à Sir French du 9 août 1914, celle définissant ses objectifs et rôles, débute par ces mots

¹⁶² Depuis le 30 juillet, une bande de terre de 10km de profondeur allant du Luxembourg à la Suisse est laissée libre à la frontière pour prouver que cette fois, contrairement à 1870, ce sont bien les Allemands les agresseurs.

¹⁶³ Joffre, Joseph. *Mémoires du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.125.

¹⁶⁴ Homme politique britannique influent de l'époque, membre de la Chambre des Communes.

¹⁶⁵ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.29.

¹⁶⁶ Huguet. *Britain and the War - A French Indictment*. Cassell and Company Ltd, 1928, p.18.

«It is indisputable that neither the Entente Cordiale nor the military *pourparlers* would have brought England into the war, if in addition, there had not been the violation of Belgian neutrality.»

«Étant donné la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne», avant que la seconde raison de l'engagement britannique ne soit mentionnée : «et conformément à l'entente qui existe entre notre pays et la France»¹⁶⁷, démontrant un ordre dans les priorités et raisons de l'intervention de la BEF. En effet, toujours, selon la politique réaliste de poursuite de ses intérêts seuls, le Royaume-Uni se doit de garantir l'indépendance et la neutralité de la Belgique (acquise en 1830 et confirmée par le Traité des XXIV articles en 1839), en partie parce que ses côtes constituent un danger pour la Grande-Bretagne contre toute puissance européenne lorgnant sur ses côtes. Du fait de sa proximité avec les ports du Sud de l'Angleterre, de son intérêt pour le commerce, avec des ports tels que Ostende et surtout Anvers, véritables portes entre la Manche et la Mer du Nord, le Royaume-Uni se doit d'intervenir pour ne pas que ces côtes tombent aux mains de l'Allemagne, dont l'essor de la marine conteste déjà l'hégémonie de la *Navy* depuis une décennie. Sir French, durant le grand conseil de guerre du 5 août propose même d'envoyer la BEF à Anvers afin d'empêcher la conquête de la Belgique par les troupes du *Kaiser* ayant déjà débuté leur invasion du plat pays. L'idée est vite rejetée mais montre néanmoins l'importance de ce territoire pour les Britanniques ; c'est même une des options étudiées et prônées depuis plusieurs années, et notamment par Sir French.¹⁶⁸ En plus de la bande de territoire abandonnée – mesure contre laquelle Joffre proteste ardemment, avant d'obtenir raison le 2 août – et en plus des multiples sollicitations de Paul Cambon, le Président Poincaré lance lui-même un appel le 31 juillet au Roi Georges V afin d'obtenir l'aide de son pays. La France n'obtient pour réponse que des incertitudes, produites directement par l'indécision et les tergiversations du gouvernement d'Asquith, créant chez les Français une angoisse de voir la 'Perfide d'Albion' laisser tomber son partenaire :

Ces quatre premières journées d'août furent des moments d'appréhension terrible quant à l'attitude qu'adopterait la Grande-Bretagne. Le peuple français avait été amèrement désappointé par la réponse imprécise que le Président Poincaré avait reçue au pressant appel qu'il avait adressé au Roi¹⁶⁹

¹⁶⁷ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.56-58.

Les mots de Kitchener sont : «Owing to the infringement of the neutrality of Belgium by Germany, and in furtherance of the Entente which exists between this country and France» Cf. l'Annexe «Sources complémentaires».

¹⁶⁸ Voir les différents travaux de William Philpott qui a su démontrer l'existence de deux écoles de pensée quant à une probable intervention continentale de la BEF : «*with France*» et «*with Belgium*».

Cf. par exemple Philpott, William «The strategic ideas of Sir John French.» *Journal of Strategic Studies*, vol. 12, no. 4, 1989, doi: 10.1080/01402398908437391.

¹⁶⁹ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.32.

C'est ce qu'explique Edward Spears, qui par chance se trouve déjà en France au moment de la Crise de Juillet ; il rapporte ce sentiment qui se diffuse dans les esprits des Français :

Bien des paroles dures furent prononcées à l'adresse des Anglais et vraiment il ne pouvait guère en être autrement. On ne faisait pas entrer en ligne de compte notre situation et nos difficultés particulières; à part quelques personnes, bien peu de gens s'en rendaient compte. Pour la moyenne des Français il semblait que nous allions devenir le pire exemple des amis des bons jours et l'histoire, ce reflet du passé, était invoqué pour montrer combien l'Angleterre savait se montrer fausse.¹⁷⁰

Rappelons aussi qu'outre-Manche, les troubles liés aux velléités séparatistes irlandaises occupent une bonne partie des débats politiques du moment. Ce sont ces deux problèmes : la peur d'une invasion de l'Angleterre et la question irlandaise qui poussent le gouvernement britannique à retirer deux divisions d'infanterie des six prévues pour la BEF, affaiblissant le corps britannique d'environ 30,000 hommes.

Ces jours d'appréhension en France alimentent les idées préconçues déjà présentes dans les têtes et créent une réserve par rapport à l'allié. D'ailleurs, Wilson est sûrement là coupable des multiples fois où il a donné des garanties au nom de son gouvernement, assurant les membres de l'état-major français dont il est proche d'une alliance et d'une coopération rapide et décisive. En fait, emporté par sa francophilie et son enthousiasme, il a promis une intervention britannique aux Français sans l'accord de son gouvernement. Depuis des mois déjà, il presse son pays à une préparation plus urgente, comme il le pousse à une intervention immédiate en août 1914 : «D'énormes préparations pour la guerre de toutes parts, excepté chez nous, importantes et universelles agitations, intérieures et extérieures, partout sur le globe. L'Ulster devient rapidement l'unique et dominante et immédiate question dans les affaires nationales.»¹⁷¹ En fait, les ressentiments français dont parle Spears, s'appliquant aux civils comme aux militaires en ces premiers jours d'août 1914, sont au moins autant présents chez les officiers généraux. Ce sont eux qui sont principalement responsables du cours des opérations qui vont prochainement avoir lieu ; ce sont eux dont l'honneur est en jeu ; et surtout, ce sont eux dont le sort de la France est en partie entre les mains. De ce fait, un

¹⁷⁰ Idem.

¹⁷¹ Callwell, C.E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries*. Cassell & Cie, Ltd, 1927, p.135. «Enormous preparation everywhere for war, except with us, and great and universal unrest, interior and exterior, in all parts of the world. Ulster rapidly becoming the sole and governing and immediate factor in the national life.»

retard des Britanniques, voire pire, un abandon met en péril les plans établis depuis plusieurs années, des plans parfois conjointement préparés. Ainsi, il est légitime d'avancer la thèse que l'hésitation britannique fait croître les sentiments anglophobes, même les moins prononcés.

Ces ressentiments français, fruits de l'écart de temps entre la mobilisation française et britannique mais surtout de l'incertitude quant à l'intervention de la BEF permettent à des idées plus ou moins refoulées par une décennie de collaboration de refaire surface. D'ailleurs, même une partie de la population britannique ne comprend pas ces hésitations, comme se souvient Spears : «'Vous êtes un militaire, vous pouvez me dire si nous allons nous joindre à cette guerre ou non ? Car sinon ces Français voudront nos têtes, et je les comprends, nous l'aurons mérité?' demanda le portier de l'ambassade britannique».¹⁷² Spears lui-même un des rares Britanniques en France lors du triste dénouement de la Crise de Juillet, raconte : «Nous étions au 2 août 1914, la France mobilisait, et moi, qui appartenais à une armée, dont le pays n'avait pas pris position, j'avais cessé d'être un camarade et étais devenu tout d'un coup un objet de méfiance.»¹⁷³ Il suffit donc d'un moindre signe indiquant une possible défaillance du Royaume-Uni pour permettre à ces réserves de reprendre pleinement place dans tous les esprits français. Ces idées généralistes (dont la 'Perfide d'Albion' est la plus connue) sont déjà présentes en 1904. Foch explique que bien que la guerre accentue ces mauvaises opinions, elles sont déjà bien implantées en temps de paix et ne demandent qu'à se révéler : «quel soin ne déployait pas Sir Henry Wilson afin d'assurer l'entente dans les combinaisons, et de faire cesser entre les Chefs Alliés des résistances ou divergences, nées souvent d'une éducation particulière des esprits mais que la rudesse de la lutte accentuait grandement.»¹⁷⁴

Foch, lui-même imbu de ces préjugés raciaux, dit ainsi qu'il s'agit bien d'une question d'éducation, les jeunes têtes du milieu du 19e siècle étant nourries de l'idée

¹⁷² Spears, E.L. *Liaison 1914*. New York, Stein and Day, 1968, p.12.

«You are a military gentleman, you can tell me if we are going to join in this war or nor ? Because if we don't these Frenchmen will have our heads off, and I don't blame them neither, we'll have deserved it.» Thus quothe the BR embassy porter»

¹⁷³ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.20.

¹⁷⁴ Foch, Ferdinand. «Préface». Callwell, C.E. *Journal Du Maréchal Wilson*. Édition française par le commandant Lhopital ed., Payot, 1929, p.8.

que tous les Britanniques sont lents à la décision, conservateurs et qu'on ne doit jamais leur faire confiance ; et que les Français sont un peuple de sans-culottes, instables politiquement et incapables de se comporter en *gentlemen*. Par ailleurs, Foch nous informe, qu'en plus d'avoir lui-même tissé de bonnes relations avec les Français avant la guerre, Wilson s'emploie également à resserrer les liens entre alliés pendant la guerre. Toutefois, ces préjugés respectifs sont encore plus pernicious pour l'*entente* durant la guerre que lors de la préparation. Spears, attaché à la Ve armée de Lanrezac dont il est au plus près durant presque un mois, Spears donne un élément de réponse quant à ses relations plus que froides avec Sir French :

L'explication de son attitude [que Lanrezac n'ait pas 'maintenu avec les Anglais le moindre contact personnel'], c'est que, pareil à tant de Français, il avait, par entraînement et par tradition, une méfiance instinctive des étrangers, et, défaut commun au reste de l'humanité, il n'aimait pas ce qu'il ne connaissait pas. Que les Anglais fussent gens difficiles à vivre, sur lesquels on ne pouvait compter, voilà exactement ce à quoi un tel homme devait s'attendre. Qu'un chef anglais ne connût rien à son métier, était admis comme un axiome : le contraire eût été aussi remarquable que surprenant. Le général Lanrezac vivait avec son parti pris. Ce qu'il avait recueilli des intentions de Sir John cadrait si bien avec ses idées préconçues, qu'il n'essaya nullement de dissiper les malentendus qui servaient de base à ses impressions.¹⁷⁵

Nous aurons l'occasion de revenir de long en large sur la teneur des relations entre les deux chefs, le but est ici de montrer l'idée préconçue établie dans les têtes, et son impact. En effet, il est clairement fait état de «l'entraînement» et de la «tradition» qui conditionnent les mentalités à l'égard des étrangers, et notamment des Britanniques, et plus précisément de la méfiance qui en résulte. Ainsi, à cause de l'éducation, intellectuelle ou militaire notamment, les relations personnelles de la plupart des Français avec les Britanniques partent déjà sur les bases de la méfiance, implantée par tradition dans les têtes. On peut aussi regretter le manque d'interaction de Lanrezac (puisqu'il est le sujet de la citation de Spears) avec les Britanniques avant la guerre. Passer du temps à leurs côtés aurait peut-être contribué à se défaire des clichés et de la méfiance, assister aux manoeuvres de leur armée – auxquelles on sait que les délégations françaises étaient particulièrement bien traitées – et constater que l'idée «qu'un chef anglais ne connût rien à son métier» est fausse. En fait, tout simplement ne plus douter de «ce qu'il ne connaissait pas», se débarrasser des inepties dont il est imbu,

¹⁷⁵ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.101-102.

de l'anglophobie qui lui est attribuée. Selon Spears, on retrouve les idées préconçues habituelles, en particulier la théorie que l'Anglais, fidèlement à son Albion n'est pas digne de confiance et prêt à trahir à la moindre occasion. Toutefois, l'idée selon laquelle ils seraient de 'mauvais militaires' est assez inhabituelle et peut s'expliquer par la taille du contingent britannique en août 1914, la piètre performance de l'armée du Roi lors du dernier conflit dans lequel elle fut engagée, ou encore par une certaine arrogance française estimant son armée supérieure. Enfin, le Britannique serait aussi «difficile à vivre». Cela renvoie aux antagonismes raciaux reposant sur des généralités, que nous ne manquerons pas de voir prochainement. On peut cependant parler de l'attitude de *gentleman* des officiers généraux de la BEF, souvent issus de la haute société, s'opposant aux attitudes triviales de Lanrezac. De plus, le célèbre flegme britannique laissera de nombreuses fois les Français pour le moins perplexes, comme le confie le général Gamelin après la guerre : «Chers et grands alliés britanniques, il vous est arrivé souvent de nous désespérer par votre habitude de croire que rien ne presse jamais et de nous estimer bien nerveux.»¹⁷⁶ Pour finir au sujet de la citation de Spears, qui met en lumière l'aspect crucial de l'éducation dans la formation des opinions quant aux généraux d'outre-Manche, il met aussi, indirectement, en lumière l'importance de la première rencontre, façonnant la suite des relations personnelles entre deux généraux. Selon l'officier de liaison, la première rencontre entre Sir French et Lanrezac, qui ne s'est probablement pas aussi bien passée que les mémoires de guerre laissaient entendre, a ainsi donné de l'eau au moulin anglophobe de Lanrezac. À certains égards, et par les situations particulières de cette rencontre de Rethel, le commandant-en-chef de la Ve armée s'est vu conforté dans ses idées au sujet des Britanniques, dont Sir French était le premier représentant ce 17 août 1914.

Cependant, ces idées préconçues, cette méfiance, tout ce qui a pu façonner pernicieusement l'imaginaire sur l'allié s'applique à Lanrezac mais aussi aux nombreux officiers généraux qui n'ont pas eu de contacts avec les Britanniques avant la guerre, et qui, du haut de leurs préjugés raciaux, s'en méfiaient ou ne les aimaient tout simplement pas ; et bien sûr cela s'applique inversement aux Britanniques. Ces clichés étaient bien présents et vivaces des deux côtés de la Manche. Ainsi, quand Gamelin se souvient de l'angoissant flegme britannique, Haig, à l'inverse note l'attitude emportée des dirigeants

¹⁷⁶ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.134.

militaires français (les origines latines suffisent sans doute à nourrir cette généralité). Il écrit dans son journal en 1915 :

Ces chefs français se caractérisent par une honnête compétence (pas plus qu'honnête) et par une ignorance du côté pratique de la guerre. Par nature, ils ne sont pas faits pour elle, ils se montrent trop émotifs et semblent ne jamais se soucier de ce que l'ennemi peut faire. Ils ne voient jamais une situation aussi mauvaise qu'elle l'est et ne font rien pour réagir.¹⁷⁷

Là encore c'est le général qui l'emporte sur le particulier, puisque Haig juge tous les «chefs français» ensemble comme à peine compétents, apathiques, impulsifs et pas faits pour la guerre. En plus d'un jugement assez orgueilleux, considérant implicitement les Britanniques comme faits d'un autre bois, comme de bons guerriers, on constate, en mettant en parallèle la citation de Maurice Gamelin précédemment mentionnée, combien les deux nations et armées s'opposent. Les deux critiquent l'autre à-propos de la caractéristique depuis laquelle ils se basent pour tenir leurs paroles : les Français jugent les Britanniques trop calmes et jamais alarmés, quand Haig juge les Français trop sanguins, et carrément de mauvais soldats.

William Robertson¹⁷⁸, successeur de Murray au poste de chef d'état-major de la BEF (en août 1914, il occupe le poste de *quarter-master general*, responsable de la logistique et du ravitaillement du contingent), va plus loin que Haig dans les séparations fondamentales entre Britanniques et Français. En 1916, alors chef d'état-major impérial il écrit à Haig. Il a dans sa lettre un ton plus neutre, et concède même que les Français sont «à certains égards [...] assez bons», bien qu'il demeure très conscient des différences qui les séparent : «Le plus important à se rappeler lorsqu'on a affaire à eux est qu'ils sont Français et non Anglais, et ne voient pas les choses comme nous et ne le feront jamais», tant et si bien qu'il est pareillement conscient que les Français pensent semblablement «J'imagine qu'ils pensent que nous sommes de curieux gens.» D'autre part, on retrouve des observations analogues à celles de Haig : «Les chefs français et membres de l'état-major sont bien particuliers [...] mais ils sont parfois des plus élémentaires et sans sens pratique». Ici c'est encore l'aspect pratique des Français qui est critiqué. Bien que cette caractéristique soit assez équivoque, on peut imaginer que le

¹⁷⁷ Haig, Douglas. *Carnets Secrets Du maréchal Douglas Haig: 1914-1919*. Presses De La Cité, 1964, p.114.

¹⁷⁸ Il est officier général depuis décembre 1910 et devient maréchal en 1920, étant encore à ce jour le seul soldat de rang Britannique à avoir accédé au maréchalat.

pragmatisme anglo-saxon s'oppose ici à la sophistication française. Le côté «élémentaire» décrit par Robertson peut lui être considéré comme semblable à la compétence (militaire) douteuse décrite par Haig. Enfin, on retrouve encore une certaine vanité quand Robertson rappelle la nécessité de «garder le contrôle absolu de nous-mêmes et faire preuve de grande tolérance»¹⁷⁹ à l'égard de l'allié français.

De fait, plus que des différences, ce sont des oppositions dont il est fait état. Que ces antagonismes soient bien réels, résultant d'une éducation, d'une culture, d'un savoir-être différents, ou bien qu'ils ne soient que principalement issus de généralités (donc illusoirs) ; que l'expérience de l'un avec un membre du camp allié, l'ait conforté dans ses pensées généralistes, ou non, ces antagonismes ne font pas de doutes chez les différents protagonistes de l'*entente* en 1904 comme en 1914. Ce sont de telles certitudes qui poussent par exemple Lord Esher, en août 1914, à confier à son journal que «C'est plutôt absurde [...] mais vous ne pouvez pas rassembler un Anglais et un Français, si ils sont une pure espèce de leur race. L'Anglo-Saxon [...] a si peu en commun avec le Gaulois en tempérament, éducation, habitudes ou sentiments.»¹⁸⁰ Plus que des personnalités ou des manières de faire la guerre, ce sont des 'races' qui sont opposés selon Lord Esher.¹⁸¹ Pour lui comme pour bien d'autres, les idées de 'races' héritées du 19e siècle sont censées définir chaque personne appartenant à ces catégories. Par ailleurs, en ce début de 20e siècle, un nationalisme vivace règne encore dans les grands empires européens, faisant prévaloir l'intérêt de la nation et aussi sa supériorité sur les autres – on peut même penser au jingoïsme au Royaume-uni. Toutes ces idées sont encore bien d'actualité à l'heure où la France et le Royaume-Uni se rapprochent en

¹⁷⁹ Robertson à Haig, 5 janvier 1916, archives de Sir William Robertson, 1/22/8, via Philpott, William. «Britain and France Go to War: Anglo-French Relations on the Western Front 1914–1918.» *War in History*, vol. 2, no. 1, 1995, p. 55. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/26004404.

«the French commanders and staff are a peculiar lot... in some respects they are quite good, but on some occasions they are most elementary and unpractical. The great thing to remember in dealing with them is that they are Frenchman and not Englishman, and do not and never will look at things in the way we look at them. I suppose they think that we are queer people. It is a big business having to deal with allied commanders, and one has to keep oneself very much in check and exercise great tolerance.»

¹⁸⁰ Lord Esher, 20-21 août 1914, Archives Esher, Public Record Office, Kew, Londres, ESHR 2/13.

«it is rather absurd... but you cannot bring an Englishman and a Frenchman, if they are pure breed of their race, together. The Anglo-Saxon... has so little in common with the Gaul in temperament, education, habits or feeling.»

¹⁸¹ Il convient de rappeler que ce terme de 'race', difficile à entendre aujourd'hui, n'est à l'époque ni péjoratif ni dénotant de la haine ou de l'hostilité ; il est utilisé pour désigner des communautés, ethnies ou nations.

1904. De surcroît, il est certain que ces idées, aussi répandues qu'elles puissent l'être de chaque côté de la Manche entre 1904 et 1914, sont dommageables à l'*entente*, convainquant les différents généraux susceptibles de penser que l'Anglo-Saxon ne peut s'associer au «Gaulois» et inversement. À ce propos, Sir French, dans une lettre à Kitchener, écrit : «Au fond, ils sont misérables et nous devons toujours nous souvenir de la classe sociale dont viennent la plupart de ces généraux français.»¹⁸² Sir French fait principalement référence à Joffre, dont les origines aisées (son père était tonnelier) ne sont tout de même pas celles de John Denton Pinkstone French, appartenant à de plus hautes sphères sociales. Il en est de même pour Lanrezac, qui bien qu'issu de la petite noblesse¹⁸³, n'en garde pas les apparences et dont la trompeuse trivialité (surtout dans ses propos) fait dire à Sir French qu'il n'est pas un *gentleman*.¹⁸⁴ C'est que ces notions de prestance et de *gentleman*, opposées aux paroles souvent emportées de Lanrezac et la bonhomie de Joffre, ne sont pas pour s'accommoder avec le panache de hussard de Sir French.

Toutefois, dans les citations vues précédemment, bien que parfois les 'races' sont opposées et critiquées, la comparaison et l'opposition n'est pas toujours formulée aux dépens de l'autre nation. Huguet en est un bon exemple, anglophile convaincu («Je fus à même de constater les très sérieuses et très viriles qualités de la race anglaise»¹⁸⁵), il décrit précisément ce qui définit particulièrement, selon lui ladite 'race anglaise' :

Il n'était pas un Français qui, en allant en Angleterre, n'ait été frappé par les différences profondes qui séparent la race anglaise, non seulement de la nôtre, mais aussi de toutes celles qui peuplent le continent. Lorsqu'on traverse le détroit, on se trouve brusquement et sans transition, en contact avec des moeurs, des coutumes, une mentalité qui non seulement diffèrent essentiellement des nôtres, mais leur sont parfois directement opposées. Ayant grandi seul, sans contact ni mélange avec les autres nations, l'Anglais est resté profondément insulaire ; instinctivement, il se méfie de ce qui lui vient de l'étranger, admire naïvement et inconsciemment ce qui se fait de chez lui, s'y attache passionnément, et est par suite lent à se modifier et à se transformer.

Peu doué d'imagination et de personnalité, d'un esprit un peu lent et routinier, simplement pénétré de quelques idées ou principes qui se sont imposés à lui au cours de son histoire, il se laisse volontiers aller à vivre au jour le jour sans penser au delà des réalités du moment. Les difficultés le surprennent presque toujours, et

¹⁸² French, John à Kitchener, Horatio, dans Magnus, Philip. *Kitchener*. Penguin Books, 1959, p.302.

«*Au fond*, they are a low lot and one always has to remember the class these French generals mostly come from.»

¹⁸³ C'est aussi le cas pour bon nombre des généraux français de l'époque, issus au moins de la bourgeoisie.

¹⁸⁴ Ibid, p.4.

¹⁸⁵ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault Éditeurs, 1928, p.13.

ce n'est le plus souvent que lorsqu'il se heurte à elles qu'il se prend à réfléchir et cherche à se former une décision¹⁸⁶

Par sa description de l'anglais moyen – qui vaut autant que les descriptions généralistes de Haig voire Spears vues plus tôt – Huguet oppose une fois de plus («les différences profondes qui séparent la race anglaise [...] de la nôtre») les deux nations censées se rapprocher durant la guerre et s'allier contre la Triple Alliance. Ces antagonismes sur lesquels il insiste (par exemple : «diffèrent essentiellement des nôtres» voire «directement opposés») permettent donc de justifier les difficultés d'une alliance avec les Britanniques qui «se méfie[nt] de ce qui lui vient de l'étranger» qui «se laisse[nt] volontiers aller à vivre au jour le jour sans penser au delà des réalités du moment». Cette dernière remarque peut même référer au manque de célérité, selon certains, de la préparation britannique à la guerre lors des années la précédant. Huguet, comme les autres auteurs de citations vues avant, définit selon les mêmes caractéristiques tous les membres d'une nation, et ainsi les généraux, personnages avec lesquels la plupart de ces protagonistes sont le plus en contact parmi la nation de l'allié (et encore plus durant la guerre). Ces différences sont connues, voire même redoutées, et servent de prétexte à toute mauvaise relation ou au premier accroc dans la coopération entre Français et Britanniques. C'est ce qu'exprime des plus limpiment Lanrezac, peu de temps après les premiers contacts entre alliés :

L'incident n'était rien par lui-même, mais il faisait prévoir que les relations militaires entre les Anglais et nous ne seraient rien moins que commodes malgré une bonne volonté réciproque indéniable : nous ne parlions pas la même langue, et, de plus, nous avions sur la guerre des idées différentes.¹⁸⁷

Le constat froid de Lanrezac est plutôt teinté de pessimisme, puisque même s'il mentionne les différences culturelles (de langue et de conception de la guerre), le général français ne se fait pas d'illusions quant aux relations qui seront entretenues entre alliés – bien qu'il reconnaisse «une bonne volonté réciproque indéniable» très certainement dû à la déférence et au respect que l'on peut imaginer lors des premières rencontres entre généraux de nations différentes. Il est très probable qu'il ne s'est appuyé que sur son expérience personnelle pour établir cette prévision. Lui qui est

¹⁸⁶ Ibid, p.21.

¹⁸⁷ Lanrezac, Charles. *Le Plan de campagne français et le premier mois de la Guerre, 2 août-3 Septembre 1914*. Paris, Payot, 1921, p.92. L'incident auquel Lanrezac fait référence est un quiproquo entre Français et Britanniques au sujet d'une localité dont l'attribution à l'une ou l'autre des armées était confuse.

réputé anglophobe, doté d'un fort caractère (tout comme Sir French) et surtout, il ne parle pas anglais, tout comme Sir French ne parle pas français. Il a en effet fallu aux chefs de la BEF et de la Ve armée peu de temps avant de se rendre compte que la langue serait un autre problème dans les relations entre généraux français et britanniques, un autre facteur de tensions, et pas des moindres.

«Dites au Maréchal [French] que selon moi, les Allemands ont seulement atteint la Meuse pour pêcher.» Voici ce que Lanrezac rétorque sarcastiquement à Wilson, chargé de traduire à son commandant-en-chef. Cette réponse mordante a lieu quelques minutes à peine après la première poignée de main entre le chef de la BEF et celui de la Ve armée, le 17 août 1914, à Rethel au quartier-général de l'armée de Lanrezac (Spears affirme que la rencontre n'a en tout duré «qu'une vingtaine de minutes ou une demie-heure»¹⁸⁸). En regardant une carte, Sir French, en tentant de s'exprimer dans la langue de l'allié dit «Mon général, est-ce-que...» puis son français très sommaire l'abandonne...En se tournant vers Wilson, il demande la traduction de «*cross the river*». Sir French reprend : «Est-ce-que les Allemands vont traverser la rivière à...à...» La localité sur laquelle bute le Britannique comptait le seul pont entre Liège et Namur. Il s'avère que le nom de la localité en question, Huy, est difficile à prononcer, et encore plus pour un anglophone sachant à peine parler français. «Qu'est-ce-qu'il dit ? Qu'est-ce-qu'il dit ?» s'impatiente Lanrezac. On lui expliqua enfin que Sir French voulait savoir si les Allemands traverseraient la Meuse à Huy, et c'est ainsi que le sarcasme de Lanrezac entra dans l'histoire ; cette anecdote est un moment connu et souvent rapporté dans le domaine de l'alliance franco-britannique pendant la Première Guerre mondiale.¹⁸⁹ Heureusement, Wilson, encore une fois bien utile à l'entente répondit avec simplicité et intelligence : «Il dit qu'ils vont traverser la rivière, Sir». Toutefois, cette première rencontre entre les deux part sur de mauvaises bases et cette anecdote démontre bien les problèmes de langue, avec la présence nécessaire

¹⁸⁸ Cf. Spears, E.L. *Liaison 1914*. Cassell, 2000, p.76.

«some twenty minutes or half an hour»

¹⁸⁹ Cf. Spears, E.L. *Liaison 1914*. Cassell, 2000, p.75 ; Tuchman, Barbara W. *The Guns of August*. Penguin Books, 2014, p.240 ; Philpott, William. «Gone fishing? Sir John French's meeting with General Lanrezac, 17 August 1914.» *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 84, no. 339, 2006, p.254-259. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/44231366.

d'intermédiaires, et Spears se souvient bien de l'étonnement de voir les deux chefs d'armée se retirer seuls au début de leur rencontre :

Nous savions que Lanrezac ne parlait pas anglais, et Sir John, bien qu'il comprenait un peu le français, pouvait à peine le parler à l'époque. En fait il ne le maîtrisa jamais [...]. Notre connaissance des limites linguistiques des deux chefs nous amenèrent à de légères boutades¹⁹⁰

Elle montre aussi l'attitude rude et le manque de retenue que peut montrer Lanrezac, encore plus lorsqu'il s'impatiente. En effet, les Français, faisant la guerre sur leur territoire, et étant bien plus engagés que les Britanniques (surtout au début) dans le conflit, voient comme une évidence de parler leur langue, et ne pensent sûrement pas à s'embêter à parler la langue de ceux qui ont failli les laisser tomber, et dont ils ne connaissent pas la langue pour la grande majorité. C'est ce qu'a démontré Elizabeth Greenhalgh dans *Strategy and Command* avec d'édifiantes preuves.¹⁹¹ Selon le général Maxime Weygand¹⁹² (et son biographe) «Très peu de généraux français parlaient anglais... à St Cyr la langue obligatoire était l'allemand. Ni Foch ni Weygand ne pouvaient tenir une conversation en anglais.»¹⁹³ Plus encore, elle nous apprend que «Des 488 officiers de l'armée française promus au rang de général entre 1889 et les premiers mois de la guerre, 347 (71%) avaient des qualifications en allemand, et seulement 106 (ou 21%) avaient un niveau similaire en anglais.»¹⁹⁴ En août 1914, beaucoup des généraux de l'armée française sont issus de St Cyr, et ont ainsi des bases d'allemands et non d'anglais ; on compte parmi eux : Lanrezac, De Castelneau, Dubail,

¹⁹⁰ Spears, E.L. *Liaison 1914*. Cassell, 2000, p.74-75.

«We knew that Lanrezac spoke no English, and Sir John, though he understood a little French, at the time could hardly speak it at all. In fact he never mastered it [...]. Our knowledge of the linguistic limitations of the two chiefs led to some mild jokes»

¹⁹¹ Greenhalgh, Elizabeth. *Victory through Coalition Britain and France during the First World War*. Cambridge University Press, 2009, p.9. Toutes les sources citées jusqu'à la note n°172 – comprise – proviennent de Greenhalgh, et sa source citée ci-dessus.

¹⁹² Proche de Foch, il est son chef d'état-major à la fin de la guerre et c'est lui qui remet les conditions de l'armistice aux Allemands à Rethondes le 11 novembre 1918. Durant la Seconde Guerre mondiale, il remplace Maurice Gamelin comme commandant-en-chef, en pleine défaite, en mai 1940.

¹⁹³ Greenhalgh cite pour cette citation «Bernard Destremeau, *Weygand* (Paris: Perrin, 1989), 104.»

«'Very few French generals spoke English ... At Saint-Cyr the compulsory language was German. Neither Foch nor Weygand could sustain a conversation in English.'» ; à noter cependant que les qualifications en anglais de Foch sont incertaines et les sources se contredisent.

¹⁹⁴ Elle cite en note de bas de page «See Table 11-10 in Walter Shepherd Barge, Sr, 'The Generals of the Republic: The Corporate Personality of High Military Rank in France, 1869-1914' (Ph.D. dissertation, University of North Carolina, Chapel Hill, 1982), 124.»

«Of the 488 French Army officers promoted to the rank of general between 1889 and the opening months of the war, 347 (71 per cent) had language qualifications in German, and a mere 106 (or 21 per cent) had similar qualifications in English.»

Langle de Cary ou Franchet d'Espèrey (successeur de Lanrezac à la tête de la Ve armée) et Hély d'Oissel (chef d'état-major de Lanrezac) – Joffre, Foch et Ruffey sont des polytechniciens. Environ deux tiers des généraux français ont donc des bases d'allemand et non d'anglais. La volonté des décideurs militaires de favoriser la langue de Goethe peut avoir plusieurs raisons : cela peut s'avérer plus utile de connaître la langue d'un ennemi quasiment certain, plutôt que celle d'un allié très incertain, surtout en cas d'invasion du territoire ennemi. Le renseignement, bien sûr nécessite de parler la langue de l'adversaire également. Tout ceci n'est que suppositions, mais les faits sont là : la langue secondaire en vigueur parmi le corps des généraux est la langue germanique.

Le constat n'est guère plus favorable côté britannique. Même s'il n'existe pas de sources chiffrées et précises comme pour les anciens de St Cyr, de nombreux témoignages concordent à dire que la plupart des Britanniques – et notamment des généraux – que ce soit avant la guerre ou en France en août 1914, ne parlaient pas la langue de Molière. Après la première conférence franco-britannique officielle de Calais en juillet 1915, le Premier ministre Asquith confie n'avoir jamais entendu «une telle quantité de mauvais français parlé de toute ma vie – genres, vocabulaire, et prononciation sont tous autant exécrables».¹⁹⁵ En outre, même si il est mal parlé (même selon un anglophone), le français est donc la langue d'usage au sein de l'*entente*, (mal) parlé autant par les hommes politiques et diplomates, que par les militaires haut-gradés.

En fait, la barrière de la langue n'est rien moins qu'une barrière aux bonnes relations aussi. Même si les officiers de liaison, chargés, comme leur nom le stipule, d'assurer la liaison entre deux armées (pas seulement alliées mais aussi des armées du même pays), véhiculer les ordres et renseignements sur les positions, l'état des forces, les combats, etc. Dans le contexte d'une alliance, et en particulier lorsque les alliés ne parlent pas la même langue, ces militaires trop peu souvent cités ont aussi pour tâche de traduire les ordres écrits (voire oraux) et les discussions. Bien qu'étranger au pays dont il occupe le quartier-général, l'officier de liaison (comme Spears à la Ve armée, ou

¹⁹⁵ H.H Asquith à Margot Asquith, 6 juillet 1915, fos. 191-2, Ms.Eng.c.6691, Bodleian Library, Oxford. «such a quantity of bad French spoken in all my life – genders, vocabulary, & pronounciation equally execrable»

Huguet avec la BEF¹⁹⁶) se doit d'être disponible, doté d'un goût pour l'aventure¹⁹⁷ et surtout, il doit avoir la confiance du général à qui il est attaché. Néanmoins, une conversation entre Français et Anglais sans intermédiaire semble préférable. Une collaboration d'homme à homme (comme c'est le cas pour les Allemands et Austro-Hongrois, qui partagent la même langue) a les avantages d'une communication plus rapide et fluide ; de plus, il est certain qu'une discussion sans interprète favorise davantage la création de bonnes relations entre deux hommes. Évidemment, la différence de langues et les difficultés à parler celle de l'allié sont, comme le décrit Charles à Court Repington, correspondant militaire du *Times* «un vrai obstacle aux relations». Le journaliste fait aussi part de l'absence générale de progrès en français parmi les officiers généraux britanniques – et inversement pour les généraux français – «ne parlant pas un mot de français au départ et étonnamment un peu à la fin»¹⁹⁸. En effet, un manque de progrès peut dénoter un manque de volonté de coopérer ou un manque d'intérêt pour l'allié. Haig est l'un des seul protagonistes de l'*entente* dont les progrès en français sont connus, mais il demeure bien seul dans ce cas. La majorité d'officiers généraux appelés à coopérer avec l'allié ne parlaient pas sa langue au début des relations de l'*entente*, ne la parlaient toujours pas en août 1914 ; et beaucoup n'avaient observé que peu de progrès en 1918. Les raisons sont diverses : mort, limogeage, corps commandé plus en contact avec l'allié, etc.

Peu de progrès au niveau relationnel sont aussi observés dans la période d'avant-guerre : les officiers généraux entretenant déjà de bonnes relations les ont conservées et ceux n'en entretenant pas ont bien du mal à tisser des liens une fois la guerre venue, le militaire prenant le pas sur la diplomatie. Ce manque de liens entre protagonistes en général peut s'expliquer entre autres par le manque de liens entre les deux pays. Les seules variations apparues sont négatives et résultent de la transition entre

¹⁹⁶ Il existe plusieurs agents de liaisons par armée, tout comme pour la BEF ; Huguet, en tant que chef de la mission française auprès de la BEF depuis le début du conflit, s'acquitte des tâches de liaison et dirige les officiers de liaisons en contacts avec les Britanniques.

¹⁹⁷ Cf. Spears. *Liaison 1914* qui raconte à de nombreuses reprises ses expéditions dans la campagne française, à la recherche de la BEF.

¹⁹⁸ À Court Repington, Charles. *The First World War 1914–1918*. 2 vols, Londres, Constable, 1920, p. 32, via Greenhalgh, Elizabeth. *Victory through Coalition Britain and France during the First World War*. Cambridge University Press, 2009, p.9.

«a real hindrance to relations» ; «not knowing a word of French at the start and uncommonly little at the finish»

guerre et paix. Comme il a été dit, le rapprochement entre France et Royaume-Uni est surtout le fruit de calculs réalistes et sûrement pas dû à un sentiment de solidarité ou à un sentiment revanchard partagé. En fait, les puissances, les deux pays, les deux empires coloniaux ne sont tout simplement pas des nations et états amis en 1904 ou en 1914. Encore en 1898, l'incident diplomatique grave de la Crise de Fachoda¹⁹⁹ (Kitchener commande d'ailleurs le détachement britannique chargé de chasser les Français) montre les tensions entre les deux États, davantage concentrés sur leurs intérêts stratégiques, comme la Belgique pour le Royaume-Uni, dont elle garantit l'indépendance depuis sa grande contribution à la création du pays, destiné à être un État-tampon entre France et Allemagne.

Toujours est-il que les Français sont bien conscients de la politique étrangère britannique – et ne ressentent guère plus d'amitié envers les insulaires. Ainsi, bien que les discussions se tiennent durant une décennie dans l'éventualité d'une alliance et d'une guerre contre les empires centraux, c'est avec une méfiance et une réserve réciproque qu'elles ont lieu. Cette méfiance est notamment le produit de siècles de rivalité et de défiance de part et d'autre de la Manche. Les Français, incapables pour la plupart de détacher des Britanniques de l'image de la 'Perfide d'Albion' pensent ce préjugé se confirmer durant les premiers jours d'août 1914, quand l'intervention de la BEF tarde à venir. De plus, ce cliché de la fourberie anglaise, n'est que le plus célèbre, la plus connue des généralités sur la prétendue 'race' anglo-saxonne ; les Britanniques eux aussi partagent des préjugés sur les Français. Des deux côtés, aux yeux de l'allié, les généraux incarnent ces clichés au fil des événements et des contextes. Au travers de ces idées fondées sur des certitudes raciales issues du 19e siècle, les généraux²⁰⁰ – et la nation à laquelle ils appartiennent – sont opposés, infusant l'idée d'une collaboration et d'une entente presque impossible tant il est difficile d'être allié aux Français (selon les Britanniques) ou aux Britanniques (selon les Français).

Enfin, l'antagonisme le plus criant, et certainement celui le plus dommageable à l'*entente* est celui du langage : la majorité des généraux sont incapables de s'exprimer

¹⁹⁹ Conflit franco-britannique à-propos du contrôle du poste avancé de Fachoda et sa région, au Soudan.

²⁰⁰ Bien que le sujet des perceptions respectives des deux nations soit le sujet de très peu d'études, on peut toutefois retenir Prestwich, Patricia E. *French attitudes toward Britain, 1911-1914* qui se limite aux Français dans son analyse très complètes de l'opinion publique en France quant au futur allié.

dans la langue de l'allié. Ce problème reste plutôt secondaire avant la guerre, puisque les acteurs des discussions de l'*entente* sont (plus ou moins) capables de s'exprimer dans la langue de l'autre ; ou est sujet à l'amusement quand les généraux se rencontrent lors de manoeuvres, par exemple. Néanmoins, une fois la guerre débutée, le temps n'est plus aux rires ; la pression des combats se fait sentir, et malgré la présence d'officiers de liaison traducteurs (et de Wilson), l'incapacité de la majorité des généraux à communiquer efficacement entre eux se fait sentir, en particulier dans les relations. D'ailleurs, le bilinguisme de Robert Nivelle, né d'une mère anglaise, est une des raisons à sa nomination de commandant-en-chef en remplacement de Joffre, en décembre 1916.

En outre, même si il a été vu que les premières relations entre généraux, pas encore impactées par la guerre, avant août 1914, sont plutôt bonnes et ne souffrent d'aucune vraie dissension entre un ou plusieurs généraux français et britanniques, d'aucuns peuvent argumenter que l'*entente cordiale* partait sur un mauvais pied dès le début. Les sourires cordiaux aperçus avant 1914 ne savent que trop bien cacher des sentiments pas toujours aussi chaleureux que les sourires et attitudes d'apparat probablement guidés par une nécessité réciproque d'alliance. Une fois l'alliance finalement scellée par l'entrée en guerre du Royaume-Uni, l'*entente* entre dans une nouvelle phase de collaboration, avec de nouveaux problèmes révélés par les réalités de la guerre en coalition.

2 - Facteurs endogènes à la guerre

L'arrivée du conflit pour l'*entente* est loin d'être le prodrome de relations meilleures ni même de quelques certitudes d'alliance ou d'intervention britannique. Il a déjà été démontré plus tôt que ces tergiversations ne sont pas sans faire (re)monter certains doutes et mauvais sentiments du côté français. Il va ici être montré que le manque d'évolution dans les garanties britannique et l'ambiguïté qu'elle provoque dans les discussions d'avant-guerre font croître les ressentiments des militaires français et ne sont pas sans influencer sur les relations et opinions (notamment sur l'armée alliée et ses

chefs) que les deux camps vont entretenir dans la bataille. Ensuite, le premier mois de guerre, qui voit une amère défaite franco-britannique va porter à son paroxysme les mauvaises relations entre alliés, conséquence qui peut sembler naturelle à une crise de cette ampleur (Grande Retraite, Paris menacée) et cela sera d'ailleurs l'occasion d'étudier certains exemples de ces mauvaises relations.

Lorsque Joffre présente ses modifications du Plan XVI, le plan de mobilisation imaginé par son prédécesseur, le général Michel, au Conseil supérieur de la Guerre en 1911, les états-major français et britanniques se rapprochent déjà progressivement. Joffre pense alors naturellement que «*selon toutes probabilités* l'Angleterre serait à nos côtés dans un conflit contre l'Allemagne» et de même son «état-major considérait [...] comme probable que l'Angleterre se joindrait à nous».²⁰¹ De fait, la 'probabilité' d'un engagement britannique n'évolue pas jusqu'en 1914, les diplomates de Asquith rappelant à chaque occasion qu'en dépit des discussions, leur gouvernement n'était lié ni forcé en aucun cas à quoi que ce soit en cas de guerre contre l'Allemagne. Lanrezac aussi se souvient : «Il n'est pas question des Anglais dont on n'a pas le droit d'escompter l'appui.»²⁰² Ainsi, cette incertitude perdure jusqu'à la Crise de Juillet où «nous apprenions par une lettre de notre attaché militaire [La Panouse] que le War Office n'avait encore pris aucune mesure à la date du 26 [juillet]»²⁰³. Le 3 août, alors que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France, et quelques heures avant que le Royaume-Uni ne réponde, Joffre écrit que «l'attitude de l'Angleterre ne laissait pas de nous inquiéter.»²⁰⁴

Il transparait donc, à travers des bribes des mémoires de Joffre et Lanrezac que l'incertitude demeure voire empire avec l'anxiété de devoir faire la guerre sans que l'appui britannique n'ait été concrètement exprimé. En outre, il est possible de dire que cette indécision britannique et ses conséquences de l'autre côté de la Manche (que nous avons déjà évoquées) amorcent des relations plus compliquées qu'en temps de paix. La difficulté à cerner les intentions opaques du gouvernement d'Asquith troublent les

²⁰¹ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre : 1910-1917*. Plon, 1932, p.108-109.

²⁰² Lanrezac, Charles. *Le Plan de campagne français et le premier mois de la Guerre, 2 août-3 Septembre 1914*. Paris, Payot, 1921, p.16-17.

²⁰³ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre : 1910-1917*. Plon, 1932, p.215.

²⁰⁴ Ibid, p.235.

Français, et notamment les généraux comptant sur la réputée armée du Roi ; d'autant que des échanges diplomatiques et militaires existent depuis dix ans et que ces derniers ont toujours semblé garantir une intervention, et notamment Wilson, davantage dirigé par sa francophilie et son entrain que par ses supérieurs : «Mais en faisant part de ses propres opinions plutôt que de celles de son propre gouvernement, il donna aux Français une image très erronée de l'enthousiasme britannique pour l'intervention.»²⁰⁵

En fait, comme il a été dit, l'hésitation du gouvernement et sa conséquence, le retard de la BEF, ont pour conséquence directe chez les militaires une aigreur, un ressentiment, surtout au sein de la Ve armée, dont les renseignements font de plus en plus état de forces allemandes fondant sur sa région. Si bien que dès les premiers échanges, dès les premiers mots, la froideur des relations est de mise, pas généralisée aux deux armées, mais déjà présente ; pas chez n'importe qui puisque c'est le général Hély d'Oissel, le chef d'état-major de la Ve armée, l'homme le plus important du corps après Lanrezac qui s'écrie en voyant Huguet arriver avec la BEF : «Eh bien! vous voici (il voulait dire vous, les Anglais), il n'est que temps! Si nous sommes battus ce sera grâce à vous!»²⁰⁶ Ainsi, déjà les relations débutent sur le ton des reproches et des accusations.

Il faut dire que, comme l'a prouvé Roy A. Prete, les Français pendant l'avant-guerre et surtout durant la Crise de Juillet se sont basés sur trois illusions : «que les Britanniques entreraient en guerre immédiatement, que la mobilisation britannique serait simultanée à celle des Français, et que le déploiement de la BEF s'en suivrait automatiquement.»²⁰⁷ Ces illusions, certes issues de l'incapacité britannique à s'engager auprès des Français ni même de définir une politique en cas de conflit continental, et très probablement d'une guerre face à l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, ont exercé une tension chez les Français. Ces illusions, comblent ainsi en France, en quelque sorte, une absence de connaissance des plans britanniques, et sont la conséquence d'une part

²⁰⁵ Prete, Roy A. *Strategy and Command: the Anglo-French Coalition on the Western Front, 1914*. McGill-Queens University Press, 2009, p.32.

«But reflecting of his own views rather than those of his own government, he gave the French a badly misleading picture of British enthusiasm for intervention.»

²⁰⁶ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.97-98.

²⁰⁷ Cf. notamment Prete, Roy A. «French Strategic Planning and the Deployment of the BEF in France in 1914». *Canadian Journal of History*, p.42-62, avril 1989, p.61.

«that the British would enter the war at once, that British mobilization would be simultaneous with that of the French, and that dispatch of the B.E.F would follow automatically.»

de ce que pense l'état-major français comme à la fois probable mais sont aussi le reflet de ses velléités.

Comme nous l'avons vu, ces premières mésententes ne sont pas sans entraîner des tensions, les clichés s'en trouvant confortés, et les mauvaises opinions aussi. Comme pour les préjugés raciaux, une personne suffit souvent à établir des certitudes pour une généralité, pour sa nation entière. Pour les généraux et l'armée qu'ils commandent, il en est de même : bien souvent, les capacités militaires sont fustigées quand le général ou l'état-major à sa tête est la cible ou la raison des faiblesses décrites. Ainsi parfois, une mauvaise opinion d'un général est clairement formulée, parfois c'est de l'armée alliée qu'il est fait état, tout en incriminant ses dirigeants pour ses failles.

Et ces mauvaises opinions débutent bien avant la guerre, avant même les rapprochements entre les deux pays, à partir de 1906. Il faut dire que l'image militaire des deux puissances ressort impactée par les derniers conflits auxquels elles ont participé : la guerre de 1870 pour la France et les deux Guerre des Boers (1880-1881 et 1899-1902) pour le Royaume-Uni. Ainsi, lorsque Huguet est missionné à Londres comme attaché militaire en décembre 1904, la France regarde avec dédain l'armée de son futur allié.

L'armée anglaise était, à ce moment, considérée, au Ministère de la Guerre français, comme un organe un peu archaïque, et personne ne pensait qu'elle pût jamais nous être d'aucune utilité au point de vue militaire ; aussi je reçus, en quittant Paris, aucune instruction particulière en ce qui concernait mes nouvelles fonctions. Cette opinion était partagée par mon prédécesseur (...) il ne me cacha pas son sentiment à l'égard d'une armée à laquelle il avait été attaché au Transvaal, pendant la guerre sud-africaine, et qu'il ne jugeait apte qu'à des opérations de police ou à des expéditions coloniales restreintes.²⁰⁸

Il semble qu'en 1904, l'armée britannique, n'est aux yeux des dirigeants militaires français, pas le «précieux appoint» qu'elle aura en 1914 selon Joffre.²⁰⁹ Huguet montre ici que les opinions françaises sur les qualités de l'armée sont déjà mauvaises, alors que l'*entente* vit ses premiers mois. Bien sûr ces considérations sont loin d'être partagées par l'ensemble des généraux français, et encore moins au cours des dix ans à suivre.²¹⁰ Bien que probablement exagérées, ces considérations françaises font part d'un retard

²⁰⁸ Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928, p.13.

²⁰⁹ Joffre, Joseph. *Mémoires du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.256.

²¹⁰ Cf. par exemple la citation de Foch «une des meilleures armées en existence» ou de La Panouse «des progrès notables» dans Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.28.

des autorités militaires à s'adapter aux exigences de la guerre moderne, que ce soit au niveau doctrinal, comme matériel ; retard que la France subit aussi – au contraire de l'Allemagne qui a elle totalement intégré les nouvelles demandes de la guerre du 20e siècle et elle prouva durant les premières semaines de la guerre.²¹¹ C'est pourquoi, le constat est à peu près similaire chez les Britanniques, puisque Lord Kitchener, volontaire dans une ambulance de campagne en France en 1871²¹², qui a donc pu observer l'armée française (ou ce qu'il en reste en 1871) à l'oeuvre. Avec toujours ces souvenirs en tête, en 1911 il clame qu'il est certain que «les Allemands battraient les Français»²¹³ en cas de guerre ; et pire, qu'ils marcheraient parmi les Français «comme des perdrix»²¹⁴.

La frontière entre mauvaise opinion et mauvaise relation est fine. Souvent les deux sont liées, l'une étant la cause ou la conséquence de l'autre. On peut toutefois affirmer que les mauvaises opinions exposées juste avant sont le résultat d'un manque de connaissance, de jugements basés sur des conflits antérieurs et non suite à de réelles observations récentes. Néanmoins, une fois la guerre débutée, les mauvaises considérations sur l'allié se poursuivent mais sont plutôt le reflet de relations tendues et le fruit d'observations personnelles lors de rencontres entre généraux de l'*entente*. Ces confidences à-propos de l'allié dans des lettres ou journaux personnels sont l'occasion de notes acerbes – qui ne sont pas sans rappeler les préjugés et généralités raciaux vus précédemment. C'est le cas notamment de Sir French et Haig, ces derniers critiquant les Français selon les relations qu'ils entretiennent avec eux. Ainsi Haig écrit à sa femme le 23 février 1916 :

Les Français sont très pénibles, mais nous nous devons de garder des relations amicales. La vérité est que nous sommes des hommes bien trop courtois pour eux. Ils essaient de retirer tout ce qu'ils peuvent de nous, et certains ne se gênent pas de mentir pour obtenir des faveurs! J'essaie quand même de faire ce qui est juste.²¹⁵

²¹¹ On peut notamment penser à l'utilisation des réserves, à l'utilisation de la puissance du feu plutôt que celle du choc (contrairement aux Français, par exemple) ; ou encore la massification de l'artillerie lourde et l'utilisation des mitrailleuses.

²¹² Il faisait partie de la IIe Armée de la Loire, largement défaite par l'Allemagne, notamment en janvier 1871 au Mans. Cf. Magnus, Philip. *Kitchener: Portrait of an Imperialist*. Penguin Books, 1968, p.27.

²¹³ Esher, Reginald. *Journals and Letters of Reginald Viscount Esher*. Édité par Maurice V Brett et Oliver Esher, vol. 3, Ivor Nicholson & Watson, Ltd, Londres, 1934, 6 septembre 1911, p.58.

«the Germans would beat the French»

²¹⁴ Magnus, Philip. *Kitchener: Portrait of an Imperialist*. Penguin Books, 1968, p.334.

«the Germans would walk through the French 'like partridges' »

²¹⁵ Haig, Douglas à Lady Haig (Dorothy ou « Dorie»), 23 février 1916, Archives de Haig, Bibliothèque Nationale d'Écosse, Édinburgh, dossier 156.

Bien que ces mots sont assez parlants d'eux-mêmes, il est possible de savoir à qui il fait précisément référence. On sait, grâce aux *Carnets secrets du maréchal Haig*, qu'il a dîné avec De Castelnau le 18 février, soit cinq jours avant la lettre à sa femme, puisqu'il en fait part à Robertson dans une autre lettre :

À mon grand ennui (que je n'ai pas manifesté), il a de nouveau insisté pour que je relève la 10e Armée. La raison, cette fois est la perspective d'une attaque imminente contre Verdun [...] Il se borne à répéter que ses idées sont très logiques. Ces français sont vraiment des gens curieux !²¹⁶

Hormis la résonance qu'ont les mots de Haig dans l'histoire (les Allemands lancent en effet la Bataille de Verdun trois jours plus tard), Haig fait ici part de ses pensées (notamment son «grand ennui») lorsqu'il rencontre un général français – et pas des moindres. C'est assez rare de pouvoir quasiment certifier de la véracité de ces pensées puisque Haig n'a aucune raison de mentir à ce sujet ni à Robertson (alors chef d'état-major impérial, à l'époque) ni à sa femme (à qui il envoyait d'ailleurs les notes de son journal). On comprend dans les deux lettres que De Castelnau, alors chef d'état-major général (second plus haut poste de l'armée française derrière celui de Joffre) a demandé un soutien militaire afin de renforcer le secteur de Verdun, pour lequel les renseignements indiquaient une offensive prochaine. À l'heure où Haig écrit la lettre à sa femme, soit deux jours après l'attaque allemande sur Verdun, la véracité des dires de De Castelnau n'est plus à discuter puisque plus d'un million d'obus allemands ont déjà été tirés sur la zone ; néanmoins, le commandant-en-chef des forces britanniques ne concède rien au général français, pensant toujours, malgré la confirmation de l'attaque sur Verdun, que les Français (avec De Castelnau dans le viseur) sont «pénibles», menteurs et essaient de profiter de leurs alliés. Il semblerait que les relations entre l'Occitan et Haig ne soient pas des plus douces, puisqu'en décembre 1916 – cette fois-ci quatre jours avant la fin de la Bataille de Verdun – il écrit dans son journal que ce dernier «d'une façon générale, a manifesté de l'hostilité envers nous.»²¹⁷ Il est étonnant que le Britannique fasse part d'une aversion de De Castelnau pour «nous» puisque, comme nous l'avons vu précédemment, le «capucin botté» est un des

«The French are really very tiresome, but one has to keep on friendly terms. The truth is that we are too much of gentlemen for them. They mean to get all they can out of us, and some of them don't stick at a lie to benefit their case! However, I try do to what is right.»

²¹⁶ Haig, Douglas. *Carnets secrets du maréchal Douglas Haig: 1914-1919*. Presses De La Cité, 1964, p.171.

²¹⁷ Ibid, p.248. 14 décembre 1916.

généraux français à avoir été le plus en contact avec Wilson et ses pairs entre 1910 et 1914, ce qui implique une certaine proximité ; une «hostilité» semble donc peu probable.²¹⁸

Sir French non plus ne retient pas ses mots à l'encontre des généraux français. Ses premières critiques apparaissent naturellement dès les premiers revers d'août 1914, en témoigne la lettre qu'il adresse à son supérieur, Kitchener, le 30 août :

Je ne saurais dire que je considère avec beaucoup de confiance le développement et l'avenir de la campagne en France. Ma confiance dans la capacité des chefs de l'Armée française à poursuivre cette campagne avec succès jusqu'à la victoire décroît rapidement, et c'est là la véritable raison de la décision que j'ai prise de retirer si loin les forces britanniques...²¹⁹

Ainsi, au coeur de la bataille, quand le sort est défavorable à l'alliance, rapidement des doutes apparaissent. Qu'ils soient légitimes ou pas, ils démontrent une fragilité des liens, le peu de confiance entre les généraux alliés étant vite altéré. Plus encore, cette lettre alarmante, qui fera se déplacer Kitchener le 1er septembre à Paris afin de rétablir la situation²²⁰, expose la rupture de la coopération entre forces françaises et britanniques, puisque Sir French a rompu la ligne avec la Ve armée et a donc retiré ses troupes de la ligne de front. Ses sentiments ne s'améliorent d'ailleurs pas beaucoup au fil des mois de guerre (ses relations avec les généraux français, non plus) si bien qu'en juin 1915, lassé de collaborer avec ses alliés, il écrit dans son journal : «La discussion était habituelle à une conversation avec les généraux français. Il est très difficile de les décrire; mais ils semblent faire fi de tout argument logique quand leurs propres idées vous sont contraires de la plus petite des mesures. Ils deviennent absolument entêtés.»²²¹ Encore une fois, des critiques sont faites sur l'allié, la collaboration semble difficile et ces mots ne peuvent que refléter des relations compliquées.

²¹⁸ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.51-53 et «Wilson et la France avant la guerre» dans l'Annexe, qui même si ils ne font pas clairement apparaître de bonnes relations de De Castelnau avec tous les Britanniques, souligne sa connaissance de l'armée britannique et ses bonnes relations avec Wilson.

²¹⁹ French, John à Kitchener, Horatio, 30 août 1914. La traduction provient Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.331. La lettre entière est en Annexe, Cf. « Sources complémentaires».

²²⁰ Pour plus de détails, Cf. Magnus, Philip. *Kitchener: Portrait of an Imperialist*. Penguin Books, 1968, p.350-355.

²²¹ French, John, 2 juin 1915. Archives de Sir John French, Imperial War Museum, Londres.
«The conversation was of the usual kind when I am confronted with the French Generals. It is very difficult to describe; but they appear to throw all logical argument to the winds when their own ideas are in the least degree opposed. They become absolutely *mulish*.»

Cependant, Sir French lui-même n'est pas en reste puisqu'au sein même de ses rangs, sa personne nourrit des doutes. Ainsi, avant même que la BEF soit en France, Haig émet des réserves sur les deux membres les plus importants du corps expéditionnaire :

Connaissant ainsi le général et son chef d'état-major [Murray] auxquels je suis subordonné, j'ai de graves raisons pour m'inquiéter de ce qui peut nous arriver dans la grande aventure qui commence pour nous ce soir.
[...] Car, très certainement, French et Murray ont des qualités, même si, à mon avis, ils ne sont pas qualifiés pour remplir la mission que notre pays leur a confiée en cette heure de crise.²²²

Comme il a déjà été vu et comme il le sera encore, Sir French ne manque pas de diviser et ce dernier est loin de faire l'unanimité, même parmi ses pairs. Cela n'est ainsi pas différent chez les Français, et pas seulement Lanrezac, puisque Henri Berthelot, premier aide-major général de Joffre écrit dans son journal :

Le général [Joffre] a reçu une lettre du ministre transmettant, en les appuyant, les propositions du maréchal French au sujet de l'établissement d'un plan d'opérations. Comme il n'en fait jamais qu'à sa tête, je ne vois pas quel fonds on peut faire sur lui. Il est parfaitement capable de ne pas suivre son plan. Mais la consigne est d'être aimable. Soyons-le !²²³

Encore une fois, nous avons les impressions honnêtes et sans concession d'un général français sur un général britannique – ici, un maréchal, même ! Il confie clairement à son journal une froideur pour Sir French, il lui reproche de ne pas vouloir collaborer, un nouveau signe de la mauvaise entente franco-britannique. Enfin, il fait part d'une certaine hypocrisie demandée à l'état-major français, celle de maintenir une affinité d'apparat. Cette mauvaise collaboration, s'exprimant par des rapports tendus et de froides discussions est aussi montrée dans les mémoires de Joffre avec cet extrait lunaire : «French ne se rendait pas à mes objurgations. D'ailleurs, pendant que je parlais je voyais très distinctement son chef d'état-major sir Archibald Murray qui tirait le maréchal par les basques de sa tunique, comme pour le retenir d'acquiescer à mes demandes.»²²⁴ Cette rencontre entre Joffre et Sir French a lieu au Château de Compiègne, alors quartier-général du britannique, le 29 août 1914, soit la veille de la

²²² Haig, Douglas. *Carnets Secrets Du maréchal Douglas Haig: 1914-1919*. Presses De La Cité, 1964, p.90. Jeudi 13 août 1914.

²²³ Berthelot, Henri-Mathias. *Souvenirs de la Grande Guerre: notes extraites de mon journal de guerre*. Édité par Grandhomme Jean-Noël, Ed. Des Paraiges, 2018, p.107.

²²⁴ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.341.

lettre écrite à Kitchener vue juste avant.²²⁵ Joffre s'est ainsi déplacé en personne pour conjurer Sir French de maintenir la ligne avec la Ve armée (qui contre-attaque alors à Guise). Ce souvenir de Joffre (si il est vrai, bien sûr) laisse imaginer une discussion plus que froide et houleuse, Murray tentant discrètement de dissuader son chef, alors que Joffre l'a remarqué. En plus de rendre compte d'une collaboration et d'échanges presque brisés, la citation sous-entend la faiblesse de Sir French, ou tout au moins le fait qu'il puisse être manipulé par son premier conseiller.

Les relations ne sont donc pas au beau fixe comme elles purent l'être à l'entrée en guerre, par exemple et se sont même dégradé assez vite. Ainsi, Sir French qui en parlant de sa première rencontre avec Joffre avait dit de lui qu'il était «un homme de grande volonté et déterminé»²²⁶ et avait confié à Kitchener être «très impressionné par tout ce que j'ai vu de l'état-major général français»²²⁷ le 16 août 1914, se voit dire deux semaines plus tard, dans une lettre à Kitchener «ma confiance dans la capacité des chefs de l'Armée française à poursuivre cette campagne avec succès jusqu'à la victoire décroît rapidement»²²⁸. Plus encore, dans cette même lettre, il pointe directement les responsables du cours défavorable qu'a pris la guerre en disant : «Sachant ce que je sais des vertus combattives du soldat français [...], je ne puis attribuer ces échecs qu'aux défaillances du Haut Commandement.»²²⁹ Ces opinions et les relations qui en découlent ne s'arrangent visiblement pas puisqu'il va jusqu'à confier en avril 1915 son mépris de l'allié français : «Ce sont de drôles de gens... des 'alliés' très peu fiables et que l'on doit tout le temps surveiller...Vraiment je ne veux plus être allié avec eux plus qu'une fois dans une vie. On ne peut pas leur faire confiance... [Ils] sont de terribles alliés.»²³⁰ Cette citation qui n'a rien d'équivoque interroge sur la façon dont ont pu survivre les

²²⁵ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.82, note 219.

²²⁶ French, John. *1914*. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.34.
«a man of strong will and determination»

²²⁷ Ibid, p.40. À noter que cette citation et la précédente sont extraites de paroles citées plus largement, respectivement dans Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.36 et 37.

«I am much impressed by all I have seen of the French General Staff»

²²⁸ French, John à Kitchener, Horatio, 30 août 1914. Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.82.

²²⁹ Ibid.

²³⁰ French, John à Bennett, Winnifred, 23, 27, 28, 29 avril 1915. Archives de Sir John French, Imperial War Museum, Londres 75/46/1.

«They are funny people...not very reliable 'allies' and one always has to be watching them... Truly I don't want to be allied with them more than once in a lifetime. You can't trust them...[They] are terrible as allies.»

relations militaires franco-britanniques tant les mots que Sir French confie ici sont âpres à l'égard des Français.

Une des raisons qui peut avoir conduit à de tels ressentiments (réciproques) est sans doute le premier mois catastrophique de guerre, où Paris est mise en danger, où la BEF est proche de la débâcle et même de re-traverser la Manche. Au coeur de ces événements initiaux difficiles pour l'*entente* en guerre, une mauvaise relation entre le chef de la BEF et le chef de la Ve armée à ses côtés ; deux personnalités et tempéraments inconciliables, et encore plus une fois qu'ils furent dans l'oeil du cyclone qu'est le Plan Schlieffen. Nous pouvons – et nous le ferons – nous interroger sur la nomination de Lanrezac à la tête de cette armée et son association à Sir French, qu'il n'avait jamais rencontré avant le 17 août 1914, soit quatre jours avant le début des combats. Un autre choix de commandant d'armée, peut-être plus cohérent vis-à-vis de la coalition aurait pu être fait, comme le souligne bien Maurice Frederick :

Un nombre de généraux français importants, comme Foch et de Castelnau, étaient venus en Angleterre dans les années précédant la guerre et avaient assisté à nos manoeuvres militaires. Les deux étaient employés loin sur l'aile droite française en Lorraine. Le général Lanrezac, qui commandait la 5e armée n'était jamais allé en Angleterre, ne savait rien de notre armée, et n'aimait pas les Anglais.²³¹

Comme il a été vu plus tôt, Foch avec sa diplomatie et son amitié avec Wilson et De Castelnau avec ses nombreux contacts avec Wilson avant la guerre auraient tous les deux été sans doute plus judicieux au commandement de la Ve armée, dans l'optique d'une meilleure relation avec l'allié britannique. Car il semble bien que ce soit Lanrezac qui divise et que ce soit sa relation avec Sir French qui pose problème.

²³¹ Maurice, Frederick. *Lessons of Allied Co-Operation: Naval, Military and Air, 1914-1918*. Oxford University Press, Londres, 1942, p.8. Cf. l'Annexe «Carte» pour un aperçu plus net des remarques de Frederick.

«A number of leading French generals, notably Generals Foch and de Castelnau, had come to England in the years before the war and had attended our army manoeuvres. Both of these were employed far away on the French right in Lorraine. General Lanrezac, who commanded the Fifth Army had never been in England, knew nothing of our army, and did not like the Englishmen.»

3 - Lanrezac - Sir French



Les services éminents que vous avez rendus à la Patrie n'ont pas été oubliés. La manoeuvre en retraite que vous avez dirigée restera comme un exemple [...]. Nous avons tous eu l'impression qu'en l'exécutant vous avez [...] sauvé en même temps votre armée et la France.²³²

je ne fus ainsi pas surpris quand par la suite il se révéla être le meilleur exemple, parmi les nombreux que cette guerre avait apportés, des pédants de l'Ecole de guerre, dont 'l'éducation supérieure' n'avait donné que peu d'idée sur la façon dont on faisait la guerre.²³³

C'est en ces mots que parlent respectivement les Maréchaux Pétain et Sir French à-propos de Lanrezac. Ces deux citations opposées démontrent à la fois la reconnaissance unanime de ses qualités de stratège militaire et sa mésentente notoire avec le commandant-en-chef de la BEF (voire sa personnalité peu conciliante). Telle est la dichotomie qui entoure les trois semaines de participation de Lanrezac à la guerre. Lui qui se préparait à la revanche depuis 1870, où en tant que jeune officier encore élève à St Cyr, il avait assisté impuissant à la débâcle. Il avait aussi préparé la jeune

²³² Engerand, Fernand. *Lanrezac: avec une photographie du général*. Éditions Bossard, 1926, p.6.

²³³ French, John. 1914. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.36-37.

«I was therefore not surprised when he afterwards turned out to be the most complete example, amongst the many this war has afforded, of the Staff College 'pedant', whose 'superior education' had given him little idea of how to conduct war.»

génération d'officiers, comme professeur à l'École de Guerre. Car Lanrezac est avant tout un intellectuel militaire, un des stratèges les plus fins et les plus redoutés en Europe avant la guerre. «Toute ma génération d'officiers sortant de l'École de guerre avait pour lui la plus haute admiration»²³⁴ écrit même Gamelin, ancien élève du général. Son prestige semble à la hauteur de son talent militaire puisque «Le général Joffre le regardait comme le meilleur de ses lieutenants» et avait même répété «Si je venais à manquer, c'est Lanrezac qui devrait me remplacer.»²³⁵

Son talent et ses capacités ne semblant donc pas à démontrer davantage, il convient de se tourner vers d'autres raisons probables de la mésentente avec Sir French en août 1914, en particulier sa personnalité. La famille Cazernal issue de la noblesse toulousaine avait fui la Restauration et changé de nom en optant pour l'anagramme inversé Lanrezac.²³⁶ Qualifié par Gamelin comme doué d'«un tempérament plus complexe»²³⁷, «la parole aisée et même le verbe haut»²³⁸, son franc-parler et même la trivialité passagère de ses paroles sont connus de tous; et voici donc peut-être un premier élément de séparation vis-à-vis de son homologue britannique, dont le rang collait au comportement distingué de *gentleman* aristocrate. Gamelin, témoin privilégié des discussions entre états-majors français et britanniques, va dans ce sens : «il y eut, dès les premiers contacts, une sorte 'd'incompatibilité d'humeur' entre eux et un homme qui donnait parfois une certaine impression d'exhubérance, en tout cas qui n'avait rien de la retenue britannique». Il termine en se demandant si «peut-être y eut-il des propos peu heureux, ou maladroitement rapportés ?»²³⁹ Car il est certain que l'incapacité à communiquer convenablement est un facteur de la mésintelligence qui a gangrené les relations entre la Ve armée et la BEF – l'anecdote autour de la prononciation de 'Huy' démontre bien tout cela²⁴⁰.

Comme il fut vu précédemment au travers du personnage de Wilson, qui rassemble et même incarne les relations optimales entre alliés franco-britanniques, les

²³⁴ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.98.

²³⁵ Ibid, p.99.

²³⁶ Cf. Engerand, Fernand. *Lanrezac: avec une photographie du général*. Éditions Bossard, 1926, p.8-9. Le contexte du changement de patronyme et de la fuite de la famille jusqu'en Guadeloupe demeure confus mais il semblerait que le changement de nom soit intervenu suite à la Restauration de 1814.

²³⁷ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.98.

²³⁸ Ibid, p.99.

²³⁹ Ibid, p.100.

²⁴⁰ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.71.

deux protagonistes que sont Sir French et Lanrezac représentent, à l'inverse une relation qui comporte tous les obstacles à une coalition efficace, dont certains ont été abordés plus tôt. De par l'importance (inattendue) que les deux commandants-en-chef et leurs armées ont eu en août 1914, la tenue de bonnes relations est un élément clé des événements auxquels ils ont joué les premiers rôles. De plus, puisque les deux ne se sont rencontrés que deux fois, le 17 et le 26 août 1914, et sachant que leur bonne entente ne pouvait sans doute plus être sauvée le 26, leur première rencontre à Rethel tient un rôle fondamental dans la construction de leurs rapports. Ensuite, leurs différences de tempérament et de comportement ne sont pas sans rappeler les prétendues différences raciales évoquées plus tôt et dont les idées sur les stéréotypes de l'Anglo-Saxon ou du Gaulois sont partagées par tous. Ces différences qui ne font qu'amplifier les divisions entre les deux chefs entraînent une baisse voire une absence claire de désir de coopération entre les deux, un repli sur eux-mêmes. Enfin, seront montrés des exemples probants de mésentente, d'inimitié, que la retraite, et le cours des événements inquiétants jusqu'à début septembre ne font qu'accentuer.

Le rôle de la Ve armée épaulée par la BEF dans le Plan XVII a déjà été exposé au début de ce travail²⁴¹ mais il convient de rappeler brièvement leur tâche aussi inattendue que prééminente. Lanrezac était censé contrôler la zone des Ardennes ainsi que le sud de la Belgique, d'où il était présumé que la droite allemande déboucherait. Lorsqu'il remplace Joseph Galliéni à la tête de la Ve armée en mai 1914, il fait immédiatement part de ses doutes et surtout de la dangerosité d'une attaque enveloppante par le nord de la Meuse ; il renouvelle ses demandes de mesures de prévention d'une telle attaque les 7, 11, 13 et 14 août 1914 par lettres à Joffre et en se rendant même au GQG (Grand Quartier Général). Ses demandes sont peu écoutées et il n'est qu'à peine autorisé à déplacer son armée vers le nord. L'armée britannique à ses côtés, qu'il ne connaît pas, commandée par un chef qu'il n'a jamais rencontré auparavant, est censée renforcer en nombre l'extrême gauche du dispositif, qu'il occupe, et défendre la Belgique autant que possible. Après une incertitude quant à leur intervention, qui a engendré un léger retard par rapport à la mobilisation française, Sir French, débarqué deux jours plus tôt rencontre son voisin pour les semaines à venir avec en tête les éloges dites à son propos

²⁴¹ Cf. Ozouf, Léandre. «Contexte d'avant-guerre...», *Les relations personnelles...*

au GQG.²⁴² C'est cette première rencontre qui va jeter les bases de leur relation à venir ; ils ne le savent pas encore complètement, mais ils devront supporter à eux seuls le poids de trois armées allemandes lancées vers Paris. Spears, attaché à la Ve armée se souvient de l'enjeu :

Les officiers s'intéressaient énormément à la chose, car on se rendait parfaitement compte de l'importance vitale qu'allaient prendre les relations personnelles entre les deux commandants. Ils étaient l'un et l'autre à la tête d'une grande armée [...]. Comment s'établirait la coopération de ces armées ?²⁴³

L'importance de l'entrevue et de ses suites sont en effet comprises de tous. Comme l'est la nécessité de bien coopérer, de maintenir une communication, notamment le 22 août lorsque les premiers affrontements des deux armées ont lieu. Wilson regrette d'ailleurs : «J'aurai aimé réussir à convaincre Sir John d'aller voir Lanrezac. Il est d'une grande importance qu'ils arrivent à s'entendre l'un et l'autre.»²⁴⁴ En plus de confier implicitement qu'ils ne s'entendent toujours pas, cinq jours après leur première rencontre, on déduit que Sir French n'a pas voulu voir Lanrezac une seconde fois en ce jour. Ainsi, même si les rapports ne sont pas encore délétères comme ils pourront l'être quelques jours plus tard, on constate déjà peu d'envie de collaboration, peu de sympathie, la rencontre de Rethel et ses événements ayant refroidi les deux personnages. Entre l'entrevue initiale d'homme à homme sans que personne ne sache comment ils ont pu communiquer, la réponse acerbe de Lanrezac à la question maladroite de Sir French ou le reproche acrimonieux de Hély d'Oissel²⁴⁵, chef d'état-major de Lanrezac, d'aucuns peuvent considérer ce premier contact entre états-majors de la BEF et de la Ve armée comme raté. «Étant donné son issue, il n'y a pas dans l'Histoire d'entrevue entre deux individus de situation équivalente qui, par ses résultats purement négatifs, conduisit à d'aussi graves, d'aussi désastreuses conséquences.»²⁴⁶ La citation sans détour de Spears montre bien les effets (sans doute un peu exagérés) de cette rencontre, qui n'a en tout cas pas fait partir les relations de Lanrezac et Sir French sur de bonnes bases. Pire, toujours selon l'attaché britannique, la

²⁴² Cf. French, John. *1914*. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919, p.36-37.

²⁴³ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.94.

²⁴⁴ Callwell, C.E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson - His Life and Diaries*. New York, Charles Scribners Sons, 1927, p.166.

"I wish I could have got Sir John to go and see Lanrezac. It is of great importance they should understand each other."

²⁴⁵ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.78.

²⁴⁶ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.95.

rencontre a nourri les premières mauvaises opinions de part et d'autre : «Le général Lanrezac ne dissimulait pas à son entourage ses sentiments vis-à-vis de Sir John, et j'appris quelques jours plus tard au Coteau que Lanrezac avait déplu à Sir John. Le résultat de l'entrevue était un fiasco complet.»²⁴⁷

Comme par exemple pour Haig et De Castelnau en 1916, les rencontres en temps de guerre n'ont pas les mêmes effets que celles en temps de paix (s'il y en a eu). De plus, on constate une retenue, une certaine politesse naturelle – pour ne pas dire une hypocrisie – qui provoquent des rencontres à l'ambiance certes froide, mais dont les réels ressentis se dévoilent *a posteriori*. Sans nul doute, les difficultés créées par le fait qu'aucun des deux ne parle la langue de l'autre est un facteur de plus dans le «fiasco» qu'est cette rencontre. Ces problèmes de langage ont été présentés plus tôt²⁴⁸ ainsi que les problèmes évidents qu'ils engendrent, surtout en tant de guerre, mais aussi entre deux personnalités au caractère irritable.

La langue n'est toutefois qu'une différence – la plus visible, sans doute – parmi toutes celles qui séparent les deux chefs d'armée. Ces disparités sont naturellement davantage d'éléments d'incompréhension, de distance, et de froideur. Et dès le 17 août, avant même que la rencontre ait lieu, Spears et les autres officiers d'état-major présents savent déjà les différences qui séparent les deux hommes :

Les différences d'instruction et de tempérament entre l'une et l'autre [des armées] trouveraient-elles une compensation dans les qualités particulières à chacune d'elles ? Cela dépendait de ces deux hommes plus que de tout autre facteur. Personne alors ne mettait en doute les heureux résultats qu'aurait cette entrevue; la seule chose qui demeurât en question c'était de savoir jusqu'à quel point il en serait ainsi et de quelles aptitudes les deux généraux feraient preuve pour se plier à cette coopération. Chacun devinait quelles difficultés pouvaient surgir entre des alliés différant totalement par la langue, les traditions et la mentalité; nul ne se rendait compte de l'importance que prendraient ces difficultés.²⁴⁹

Ainsi, Lanrezac et Sir French portent sur leurs épaules non seulement leur entente, et les conséquences de leurs relations personnelles pour leurs armées respectives et même la tenue des opérations, mais également la conciliation de leurs armées qui devront manoeuvrer conjointement, se couvrir mutuellement et combattre côte à côte. Certaines de ces disparités à outrepasser, certainement les plus importantes, sont

²⁴⁷ Ibid, p. 98-99.

²⁴⁸ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.71-74.

²⁴⁹ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.94-95.

mentionnées par Spears : «la langue, les traditions et la mentalité» (ainsi que les différences de leurs armées). La question de la langue ayant déjà traitée, il convient de s'arrêter sur les traditions et la mentalité – questions plus ou moins liées. En ce qui concerne les traditions, bien qu'il soit assez difficile de définir ce que Spears entend par là, on peut toutefois rappeler que Sir French est issu de la cavalerie, il acquiert une expérience de la guerre en prenant part à la seconde Guerre des Boers, une guerre coloniale, puis sert ensuite dans l'administration militaire (inspecteur général de l'armée entre 1907 et 1912) et comme aide-de-camp du Roi avant d'être chef d'état-major général de l'armée qui lui vaut le commandement de la BEF qu'on lui connaît. Lanrezac lui est davantage un théoricien, St Cyrien et professeur, il n'a pas la fougue du cavalier qu'est Sir French, et bien que son prestige soit très considérable avant la guerre, il peine à avoir un poste à la hauteur de son prestige avant d'être nommé à la tête de la Ve armée en 1914. En ce qui est de la mentalité, Sir French est lié aux consignes de Kitchener, préconisant les moindres pertes (et risques), quand Lanrezac tente par tous moyens de sauver son armée d'un encerclement et de l'anéantissement, tout en contre-attaquant – en connaissant les conséquences qu'aurait la destruction de son armée pour l'armée française entière, comme en 1870. D'une certaine manière, les deux agissent pour les propres intérêts de leur armée (et de leur pays), mais ces derniers n'allant, en août 1914, pas forcément dans le sens de l'*entente*. Ces différences de visions et de caractères, freins évident à une bonne entente, sont perçues par Joffre qui se souvient de la réunion des trois chefs à St Quentin le 26 août : «j'étais impressionné par la mésintelligence que je sentais naître entre le maréchal French et le commandant de la 5e armée : deux tempéraments, deux mentalités si essentiellement différents qui, aux rudes contacts des difficultés de la bataille paraissaient ne pas pouvoir s'accorder.»²⁵⁰ Une nouvelle disparité est mentionnée par la placide Joffre, – pourtant «impressionné» – il s'agit des tempéraments que nous avons déjà évoqués. Ici, il confirme bien l'assertion faite jusqu'à présent : la mauvaise tenue des premiers combats ne fait qu'empirer une relation déjà mauvaise (et dont «la mésintelligence» chronique qui en résulte n'est cependant plus naissante en ce 26 août). Toutes ces évocations de différences fondamentales entre deux protagonistes étrangers, ne partageant pas les mêmes mentalités, les mêmes tempéraments, et traditions (sans même évoquer la langue) ne sont pas sans rappeler les

²⁵⁰ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.319.

antagonismes opposant Britanniques et Français et les décrivant comme inconciliables ; comme si les différends entre les généraux des deux pays, entre Lanrezac et Sir French, n'étaient qu'une évidence puisque tous tombent sous la contrainte de la généralité, tous étant définis par leur 'race' d'Anglo-Saxon ou de Gaulois.

En outre, il n'est pas étonnant que Joffre se souvienne bien de la mésentente et de la tension existantes entre les deux hommes en ce jour, pour leur deuxième et dernière rencontre, puisque «Ni Sir John ni le général Lanrezac ne s'adressèrent la parole directement»²⁵¹ selon Edward Spears. Ainsi à en croire Spears, la dernière fois où les deux hommes s'adressèrent la parole fut le 17 août à Reims, pas plus de trente minutes²⁵² après s'être vus pour la première fois. Car même si le 26 août confirme unanimement la mauvaise entente, celle-ci est déjà d'actualité depuis plusieurs jours – «je savais déjà qu'il existait quelques tiraillements entre le maréchal et le commandant de la 5e armée»²⁵³ comme rappelle avec euphémisme Joffre en préambule de la rencontre de St Quentin. Cette mésintelligence va durer jusqu'au limogeage de Lanrezac le 3 septembre, en s'aggravant au fil de la retraite. Le paroxysme est peut-être atteint le 28 août 1914, lorsque Lanrezac, préparant la contre-attaque de son armée à Guise le lendemain obtient d'Haig l'aide de son corps d'armée – sans qu'il ne consulte son supérieur au préalable. Sir French, en l'apprenant (et connaissant l'état du second corps d'armée, celui de Smith-Dorrien, hors d'état de combattre depuis la Bataille de Le Cateau, deux jours plus tôt) refuse qu'Haig participe à la contre-attaque et poursuit la retraite générale de la BEF. Lanrezac, en l'apprenant, explose : «La colère du général Lanrezac fut d'une violence inouïe. Il dit des choses terribles, impardonnables au sujet de Sir John French et de l'armée anglaise»²⁵⁴. Cette accès de colère est même confirmé par son auteur : «Est-il étonnant que je témoigne quelque mauvaise humeur de ce lâchage ?»²⁵⁵. Bien que les réactions de Lanrezac et de Sir French soient compréhensibles elles reflètent pour le premier un manque de compréhension et surtout de retenue : il n'est pas souhaitable, de faire part d'états d'âme si négatifs au sujet de l'allié. Pour Sir French, cela démontre un manque de solidarité et d'appréciation des

²⁵¹ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.269.

²⁵² Cf. Spears, E.L. *Liaison 1914*. New York, Stein and Day, 1968, p.76.

²⁵³ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p.316.

²⁵⁴ Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932, p.300. Voir aussi Tuchman, *Guns of August*, p.414.

²⁵⁵ Lanrezac, Charles. *Le Plan de campagne français et le premier mois de la Guerre, 2 août-3 Septembre 1914*. Paris, Payot, 1921, p.230-231.

événements, puisque le corps de Haig était, selon toute vraisemblance, parfaitement capable de se battre et contribuer, conjointement aux Français, à la première victoire du camp de l'entente. Bien qu'il laisse exprimer sa colère (dirigée à l'encontre de Sir French et son armée), il se garde toutefois de critiquer Haig : «Bien entendu je n'ai jamais songé à en rendre responsable le général Haig, vrai gentleman et excellent militaire.»²⁵⁶ Ainsi bien que son anglophilie demeure incertaine (même si l'armée britannique est victime de ses foudres dans la citation, sans trop de raisons), il apparaît que ce sont bien les rapports avec Sir French, les rapports personnels qui posent principalement problème. Il l'exprime même clairement après la guerre : «Il était manifeste par le moins clairvoyant que ce n'était pas précisément de la sympathie que nous avons éprouvée l'un pour l'autre, le maréchal French et moi, cependant rien ne pourrait encore inciter l'un de nous donc à douter de la valeur militaire de l'autre.»²⁵⁷ Cette citation est importante car, bien qu'il admette que les relations qu'ils partageaient n'étaient pas des plus cordiales, il reconnaît les qualités militaires qui faisait de Sir French le commandant-en-chef de la BEF. Ainsi, pas de doute, c'est bien dans les relations personnelles, dans leur accointance mutuelle, que résident les problèmes du tandem Lanrezac-French.

C'est donc un nouvel exemple de l'importance clé que tiennent les relations personnelles entre généraux français et britanniques, comme clé de voûte à une coalition efficace. Avant même leur première rencontre qui scella quasiment leur mauvaise entente, avant même que leurs personnalités ne se confrontent, le duo pouvait déjà compter plusieurs entraves à leur bonne relation ; généralement les mêmes que pour leurs pairs. Déjà, l'incertitude et le retard britannique à se mobiliser, et l'attente fébrile générée ont déjà pu affecter la patience de Lanrezac comme des autres généraux français. Lorsqu'on y ajoute la méfiance réciproque et les idées préconçues ('la Perfide d'Albion', etc.) sur le pays allié, il est difficile d'aborder une première rencontre sans pressentiments ; puisqu'en effet beaucoup de généraux français et britanniques ne se rencontrent pour la première fois qu'à l'aube des premiers combats. Lors de ses rencontres, les problèmes posés par la langue agissent comme une barrière à une discussion fluide d'homme à homme, puis les personnalités entrent en jeu. Déjà nourris

²⁵⁶ Ibid, note de bas de page, p.230-231.

²⁵⁷ Lanrezac au Daily Mail, Archives de Lanrezac, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), Vincennes, 1K444.

d'*aprioris*, certains esprits ne demandent presque qu'à confirmer leurs idées sur l'allié héritées de leur éducation.²⁵⁸ Puis, comment ces mauvais sentiments ne peuvent-ils donc pas empirer dans les pires moments de la guerre, en août 1914 ou en février 1916, à l'aube de la Bataille de Verdun, pendant la préparation de la Bataille de la Somme ? En pleine Grande Retraite, devoir se replier à la hâte, conjointement à une autre armée, autant chahutée – et tout ce que cela implique : coordination, communication, logistique, et couverture mutuelle des flancs – est loin d'être chose facile et est d'autant plus compliqué quand il s'agit d'une armée étrangère ; surtout lorsque les relations avec son commandant souffrent déjà d'un passif difficile. Par ailleurs, lorsque les relations tendent à être mauvaises, les généraux aux commandes de leurs armées sont vus comme le reflet de leurs troupes et sont la cible de mauvaises opinions, dirigées directement contre eux ou contre leurs hommes. Les deux personnages concentrant le plus tous ces aspects dans leur relation sont, comme il a été vu, Lanrezac et Sir French. Le commandant-en-chef britannique, et ses agissements durant le premier mois de la guerre (résumés comme un « lâchage » par les Français) peuvent être discutés et restent ambigus. Il semble (pendant la guerre) stratégiquement écartelé – et peut par conséquent sembler indécis – entre Kitchener²⁵⁹, celui à qui il doit rendre compte de ses faits, et Joffre, celui à qui il doit une coopération étroite ; entre Murray et Wilson, et son personnage fait finalement encore débat.²⁶⁰ Non moins clivant, Lanrezac est un personnage ambivalent, mêlant un talent militaire et une intelligence remarquables, à un tempérament peu propice à une collaboration commode entre alliés.²⁶¹ Il est encore possible, connaissant sa personnalité, de se demander pourquoi ne pas – par exemple – lui avoir confié la II^e armée de De Castelnau, appelée à combattre près du secteur des

²⁵⁸ Cf. par exemple la citation de Foch dans Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.64.

²⁵⁹ Pour davantage de précisions voir Magnus, Philip. *Kitchener: Portrait of an Imperialist*. Penguin Books, 1968, p.349. Il décrit l'ambiguïté du rôle qui lui est attribué par Kitchener et rappelle la situation initiale de la BEF et de son chef lors des 9 premiers jours de la guerre.

²⁶⁰ L'article de Philpott, William « The strategic ideas of Sir John French. » *Journal of Strategic Studies*, vol. 12, no. 4, 1989, doi: 10.1080/01402398908437391, montre notamment des oppositions aux biographes de Sir French (Richard Holmes et George Cassar) au sujet de ses talents de stratège et de ses opinions stratégiques d'avant-guerre.

²⁶¹ Cf. en plus des autres citations vues allant de ce sens, Tuchman, Barbara W. *The Guns of August*. Penguin Books, 1962, p.198 : « Grâce à sa « vive intelligence » Lanrezac était considéré comme une sommité à l'État-major Général, qui lui pardonnait ses manières caustiques, ses accès d'humeur et son langage impoli ».

« Because of his "keen intelligence" Lanrezac was considered a star at the General Staff, which forgave him his caustic manner and his tendency to bad temper and impolite language ».

Vosges dont il était spécialiste (à la différence des Ardennes), et donné à De Castelnau la Ve armée, d'une personnalité plus conciliante et bien plus habilitée à combattre aux côtés des Britanniques, dont il connaissait l'armée, et certains de ses membres d'état-major.²⁶² Il semble ainsi qu'à l'heure des attributions des commandements d'armées dans le Plan 17, la priorité n'était pas la coopération, en plaçant un général qui pouvait s'entendre au mieux avec les Britanniques – dont l'intervention demeure incertaine jusqu'à août 1914 – mais à nommer le général le plus capable²⁶³ de mener à bien le rôle le plus périlleux dudit Plan, à la tête de la plus grande (en nombre) des cinq armées : «Le général Joffre [...] lui avait confié cette 5e Armée, dont la tâche paraissait d'avance la plus délicate, exigeant un esprit manoeuvrier au premier chef»²⁶⁴.

En outre, le limogeage de Lanrezac le 3 septembre 1914 a plusieurs raisons. Hormis «l'état de dépression morale et physique» qui l'avaient entraîné à «discuter tous les ordres reçus», Joffre pointe surtout son entente avec Sir French, nuisible à l'*entente* : «ses rapports personnellement mauvais avec French avaient compromis la collaboration de l'armée anglaise avec les armées françaises»²⁶⁵. On comprend ici qu'en plus de créer une coopération difficile entre sa Ve armée et la BEF, il avait affecté l'opinion voire les rapports de Sir French avec tous les militaires français. En plus de ses «relations personnelles déplaisantes»²⁶⁶ avec Sir French, Lanrezac et son éviction peuvent servir à justifier la défaite initiale de Joffre et de son plan lors des trois premières semaines de guerre ; d'autant que dans l'optique de ses relations avec le commandant-en-chef britannique, Lanrezac est le seul des deux dont Joffre puisse se débarrasser pour remédier à la situation sur son aile gauche. Toutefois, le chef de la Ve armée n'est pas le seul général français à subir les conséquences des échecs des trois premières semaines puisque Joffre limoge, entre le 2 août et le 6 septembre 1914, deux commandants d'armée (Lanrezac donc, et Ruffey, commandant la IIIe armée), dix commandants de corps d'armée ou de groupements de divisions et trente-huit commandants de

²⁶² Foch, encore général de corps d'armée dans l'armée de De Castelnau en août 1914 est une autre possibilité. Cf. la citation de Maurice Frederick dans Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.85 allant dans ce sens.

²⁶³ Ce qui correspond avec l'estime de Joffre à-propos de Lanrezac ; d'ailleurs, son prédécesseur à la tête de la Ve armée n'était autre que Joseph Galliéni, retiré du service actif en mai 1914 pour raisons d'âge et de santé, mais ancien supérieur de Joffre, à Madagascar pour lequel il avait ainsi une haute estime.

²⁶⁴ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.99.

²⁶⁵ Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932, p. 370.

²⁶⁶ Tuchman, Barbara W. *The Guns of August*. Penguin Books, 2014, p. 457-458.

«unpleasant personal relations»

division.²⁶⁷ Peut-être Joffre a-t-il voulu faire porter la faute sur les exécutants plutôt que sur les planificateurs, mais ce débat n'est pas le nôtre ici.

CONCLUSION

L'étude des relations personnelles entre généraux français et britanniques pendant la Première Guerre mondiale trouve sa source en 1904 avec la signature de l'Entente Cordiale, qui, dans la perspective d'un conflit face à l'Allemagne – entre autres – voit les états-majors généraux des deux pays se rapprocher. Les discussions sont d'abord plutôt officieuses et sans hâte, avec comme objectif principal de rapprocher les membres des états-majors et de mieux apprivoiser l'armée de l'autre. Du côté britannique, c'est le poste de *D.M.O (Director of Military Operations*²⁶⁸) qui se distingue comme poste clé dans les relations militaires avec la France ; c'est à celui qui l'occupe qu'incombe la tâche de préparer l'envoi des forces britanniques sur le continent. Pour la France, c'est le poste d'attaché militaire (à l'ambassadeur de France) qui semble avoir une place privilégiée au plus près des militaires et hommes politiques britanniques qui comptent ; Victor Huguet marque ainsi ce poste de son importance dans les discussions d'avant-guerre dès 1904. Le *D.M.O* en place pour l'inauguration de l'*entente* est le général Grierson (en poste jusqu'en 1906), qui fait partir les relations de l'*entente* du bon pied, avec ses visites en France (souvent avec Sir French) et sa très bonne connaissance de l'armée française. Signe de ces bonnes relations initiales, Grierson est décoré de la Légion d'honneur à l'occasion d'une visite en 1906.²⁶⁹

²⁶⁷ Selon les chiffres fournis par Gamelin, Maurice dans *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3^{ème} éd., Grasset, 1954, p. 77. Il ajoute d'ailleurs au sujet de Lanrezac (avec un soupçon de prétention) : « C'est qu'en temps de paix, il est rarement possible de juger des questions de caractère, de l'attitude qu'auront les chefs devant, non seulement les dangers du champ de bataille [...], mais les lourdes responsabilités qu'ils comportent. »

²⁶⁸ Directeur des Opérations Militaires.

²⁶⁹ Philpott William J. "The Making of the Military Entente, 1904–14: France, the British Army, and the Prospect of War." *The English Historical Review*, vol. 128, no. 534, 2013, p.1155–1185. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/24474673, p.1177. Plus précisément, selon la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, Grierson a été décoré le 6 octobre 1911. Cependant, toujours selon la Grande Chancellerie dans l'annuaire officiel de la Légion d'honneur de 1927-1932 (où se trouvent bien Grierson et Wilson), il n'y a pas de présence de Sir John French. Wilson n'est lui décoré que le 8 janvier 1916 et non en 1911 comme il est dit dans l'article de W. Philpott.

Spencer Ewart, le successeur de Grierson entre 1906 et 1910 est moins retenu pour son passage au *War Office* dont la période en poste coïncide – malgré lui ou non – avec une stagnation (voire un ralentissement) des rapprochements entre Britanniques et Français. Enfin, dans le dernier tiers des phases de rapprochement d'avant-guerre²⁷⁰, une accélération des contacts à partir de 1911 semble claire, pour deux raisons. D'une part, un sentiment d'urgence apparaît suite à la Crise d'Agadir de 1911, où les tensions entre France et Allemagne manquent de déboucher en guerre et rappellent aux protagonistes de l'*entente*, pas encore prête, que la guerre pourrait être prochaine. Et d'autre part, les nominations de Wilson au poste de *D.M.O* en 1910, puis de Joffre comme chef d'état-major général en 1911 vont aussi accélérer les discussions franco-britanniques. Wilson, avec sa détermination et sa francophilie va quasiment bouleverser le rythme et la chaleur des contacts, en se rendant une multitude de fois de l'autre côté de la Manche. Joffre est lui bien conscient de l'intérêt d'un soutien militaire britannique et se montre ainsi plus ouvert à son partenaire de l'*entente* que ses prédécesseurs. La rencontre entre Wilson et les principaux membres de l'état-major général de novembre 1911 montre bien ces rapprochements et cette coopération nouvelle.²⁷¹ Présent en cette journée en sa qualité de proche conseiller de Joffre et de membre très important de l'état-major général, Edouard De Castelnau se distingue avant-guerre par la récurrence de ses contacts avec les Britanniques et surtout Wilson, et pourrait se révéler – sous couvert de recherches plus approfondies – comme un protagoniste trop sous-estimé des relations franco-britanniques d'avant-guerre.

Vient ensuite une période de transition pour l'*entente*, entre paix et guerre, qui s'étend du début de la Crise de Juillet au 28 juin 1914 jusqu'à la fin de la concentration de la BEF près de Maubeuge, le 20 août 1914. Il s'agit d'une étape complexe pour l'alliance puisqu'elle mêle doutes, exaltation, impatience et discorde. Il a toutefois été vu que les membres d'état-major britanniques, et notamment les officiers généraux, en août 1914, sont heureux de s'engager avec la France et de conclure le processus de coalition entrepris depuis dix ans. Les Français sont eux rassurés de compter la BEF à leurs côtés. Malgré les hésitations (voire les réticences du gouvernement Asquith) et les

²⁷⁰ Cette période d'avant-guerre de 1904 à 1914 peut en effet être découpée en trois tiers selon chaque *D.M.O*, chacun avec son temps au poste correspond à un changement dans les relations entre Français et Britanniques.

²⁷¹ Cf. Ozouf, Léandre. *Les relations personnelles...*, p.51-52.

débats quant au déploiement de la BEF (durant le *great War Council* du 5 et 6 août), la BEF arrive à se déployer plutôt rapidement à l'extrême gauche du dispositif français. Par ailleurs, il a été démontré – plus tard dans ce travail – que l'indécision britannique et l'attente française qui en résulte, provoquent de la tension et la résurgence d'opinions négatives qui ont pu jouer en défaveur de l'*entente*, en rendant cette transition vers la guerre moins tranquille et avec, déjà, des doutes et de l'aigreur en France. Ces trois semaines ont aussi vu les premières rencontres de protagonistes des plus importants pour la coalition, en particulier celles de Sir French et Joffre puis de Sir French et Lanrezac, respectivement le 16 et 17 août 1914, une semaine à peine avant les premiers combats ; il s'avère en effet que ces rencontres ont une certaine importance, à la hauteur de la nécessité d'une collaboration étroite. En outre, ces premiers combats entre le 21 et le 23 août font apparaître au grand jour les faiblesses de l'*entente*, notamment issues des discussions d'avant-guerre. En effet, le Royaume-Uni s'est toujours gardé de se contraindre à une intervention militaire dans la perspective d'une alliance avec la France, et l'Entente Cordiale ne devient une alliance qu'au début d'août 1914, comme le rappelle Gamelin : «Si les Russes étaient nos alliés, les Britanniques et les Belges ne le devinrent que sous la pression des événements»²⁷². Quoiqu'il en soit, cet engagement britannique seulement partiel n'a pu que freiner les discussions d'avant-guerre – «la nature ténue de l'entente cordiale, en fait, empêchait un arrangement plus spécifique»²⁷³. Pire encore, les défaites initiales et la retraite qui s'ensuivent peuvent être en partie imputées à ce manque d'arrangements (quant à l'organisation du commandement opérationnel en tant que coalition, par exemple). Ces premiers jours de débâcle²⁷⁴, vont jeter les bases des relations franco-britanniques en guerre, avec un sentiment d'abandon mutuel, conséquence aux situations de la BEF et de la Ve armée dans l'oeil du cyclone jusqu'au 29 août – on peut considérer qu'il existe une accalmie de la pression allemande après la Bataille de Guise. Ces relations de fin août 1914 sont vues avec plus de précision plus tard, notamment à travers le cas des rapports entre Sir French et Lanrezac. Encore une fois, nous pouvons citer Gamelin sans la possibilité de le

²⁷² Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.50.

²⁷³ Prete, Roy A. "Joffre and the question of allied supreme command, 1914-1916". Proceedings of the annual meeting of the western society for French history n°16, 1989, p.329-338. HathiTrust, <https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015061531375>, p.329.

«the tenuous nature of the Entente Cordiale, in fact, forbade a more specific arrangement.»

²⁷⁴ Le 22 août 1914 représente par exemple le jour le plus meurtrier de l'histoire de France.

contredire, au regard des évènements évoqués : «Si une ‘alliance’ peut se décider sous la pression des évènements, la coopération efficace initiale des armées ne peut s’improviser».²⁷⁵

S’il en est un qui a sans cesse oeuvré pour une coopération efficace, c’est Henry Wilson, qui s’est toujours efforcé de rapprocher ses pairs français et britanniques et comporte toutes les conditions et caractéristiques d’une bonne entente avec un allié : attrait pour l’autre pays, ses généraux, son armée, maîtrise de sa langue, connaissance de l’allié, rapports de confiance. Avant la guerre, c’est de son poste de *D.M.O* qu’il a principalement oeuvré pour un rapprochement militaire franco-britannique, puis a continué comme sous-chef d’état-major de la BEF en août 1914. Ce sont ses travaux avec Huguet, son amitié avec Foch et ses rapports fréquents avec De Castelnau qui font qu’il réussit (non sans aide, bien entendu) à préparer l’envoi d’un corps expéditionnaire pour combattre en France. On ne peut ainsi que confirmer l’affirmation de Gamelin (non différente des autres dithyrambes sur Wilson et son travail, déjà citées) : «le futur maréchal Wilson, a toujours été le lien le plus précieux de la solidarité franco-britannique».²⁷⁶

Il est aussi apparu que le début du conflit est un tournant dans les relations entre généraux français et britanniques. Comme si la guerre mettait à jour les problèmes créés par une préparation insuffisante, d’une part du côté britannique, mais aussi et davantage encore en tant que coalition. Comme si les relations d’avant la guerre, aussi cordiales que fragiles (presque artificielles) qui ne reposaient que sur peu de choses (l’implication de Wilson, ou le travail d’Huguet, par exemple) avaient quasiment volé en éclats dans la tension de la guerre, et des premiers revers. Cependant, on peut aussi avancer que la guerre n’est pas la cause directe de ces mauvaises relations mais bien ce qui les met à jour ; ce qui craquèle le vernis de cordialité établi en dix ans de contacts croissants.

Plusieurs raisons à cette fragilité ont été données et d’abord des causes externes à la guerre ; la première étant qu’il n’existait en 1904 comme en 1914 pas vraiment d’amitié entre France et Royaume-Uni, et que l’*entente* est plutôt le résultat de calculs géopolitiques, dont les protagonistes militaires sont d’ailleurs bien au courant.

²⁷⁵ Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.60.

²⁷⁶ Ibid, p.134.

Conscients de cela, les généraux français (surtout) et britanniques éprouvent bien des difficultés à se faire confiance. Les Français n'ont pas oublié que la «perfidie d'Albion», si elle venait d'aventure à intervenir, le faisait en priorité pour servir ses intérêts et aussi ceux de la Belgique, d'une grande importance pour la Couronne. Une seconde cause abordée, importante par la récurrence avec laquelle elle est revenue, est celle des différences de nationalité, de culture, d'éducation, et de tout ce qui est regroupé au début du 20^e siècle sous la dénomination de 'race'. On constate que ces disparités sont évidentes aux yeux des protagonistes, qui ne doutent jamais de la différence entre le Gaulois et l'Anglo-Saxon, et voient (souvent avec dédain) cela comme des barrières à une bonne entente, à une coopération efficace. Un troisième frein à l'*entente* est celui de la langue. Du côté français, on note un très mauvais niveau général en anglais, l'allemand étant plus courant. Pas mieux disposés dans la langue de l'allié, les Britanniques ne sont que peu à pratiquer la langue de Molière, et il est souvent fait usage d'officiers de liaison comme traducteurs. Le français est encore à l'époque la langue communément utilisée dans les relations internationales et diplomatiques²⁷⁷, et la guerre se déroulant sur un sol français (et francophone pour la Belgique) sont d'autant plus de raisons d'utiliser le français et de contraintes pour les Britanniques dans l'*entente*. Ces problèmes de langue ne sont pas sans créer des soucis de communication, entraînant à l'occasion, des mauvaises relations, des malentendus, des incompréhensions, etc.

Concernant les mauvaises relations relatives à la guerre, en plus d'exemples, il a été vu que ces rapports compliqués sont souvent – et logiquement – liés à de mauvaises opinions, parfois dirigées à l'encontre de l'armée alliée, parfois directement envers un général allié. Dès le début de l'*entente*, il existe une mauvaise opinion de l'armée (notamment britannique) qui s'améliore au fil des années, grâce aux rapports réguliers de Huguet puis de La Panouse sur les progrès de la BEF, ou de Foch et ses pairs de retour de manoeuvres et de visites outre-Manche. Pendant la guerre, ces mauvaises opinions perdurent et dénotent de mauvaises relations personnelles que seule une cordialité de façade masque. De plus, il apparaît avec évidence que les relations, la confiance et la communication entre généraux français et britanniques se détériorent

²⁷⁷ Le Traité de Portsmouth entre la Russie et le Japon en 1904-1905 est par exemple rédigé exclusivement en français.

avec la guerre, la pression des évènements et leurs conséquences ; il va sans dire qu'avec les défaites, ces rapports se détériorent encore plus.

C'est le cas avec les trois semaines de relations entre Sir French et Lanrezac qui rassemblent, de manière condensée, toutes les difficultés auxquelles pouvaient se heurter les officiers généraux de l'*entente* (aspect crucial de la première rencontre, langue, disparités de 'race', objectifs divergents, manque de confiance impliquant parfois une mauvaise communication). Les exemples de mésintelligence entre le commandant-en-chef de la BEF et le commandant de la Ve armée sont finalement assez similaires à ceux par exemple relevés entre Haig et De Castelnau, Joffre et Robertson, ou autres ; la différence réside en fait dans l'étroite collaboration qui leur est exigée par les évènements, et l'importance que l'armée alliée avait pour l'autre, étant donnée leur place au point clé du Plan Schlieffen. En outre, ils ont aussi été évoqués en tant qu'hommes, montrant ainsi leurs deux personnalités inconciliables. Lanrezac, est peut-être en 1914 le général le plus brillant mais également celui avec peut-être le tempérament le plus rude de l'armée française. Sir French lui est un brave et fier maréchal (aux talents de stratège débattus) qui ne semble en fait jamais avoir été libre dans ses décisions, prisonnier des influences et exigences pesantes sur lui. Enfin, cette partie a pu démontrer, probablement plus encore que le reste de ce travail, l'importance que tiennent de bonnes relations, voire des rapports décents ou cordiaux entre généraux alliés appelés à combattre ensemble, et comment leur désunion peut gangrener une collaboration entre armées et même nuire à l'efficacité au combat de ces dernières.

En fait, pour statuer sur la nature des relations entre généraux français et britanniques entre 1904 et septembre 1914, on peut dire, tout en évitant toute généralité, que les relations sont pour la plupart bonnes avant la guerre, et pour la plupart plutôt mauvaises durant.²⁷⁸ Bien sûr il existe des protagonistes (Wilson, Hugué, Lanrezac) hors de ces constantes que nous avons retenus pour leur singularité à refléter avec entièreté les prérequis à une bonne ou une mauvaise entente entre alliés.

²⁷⁸ Concernant la période de guerre, nous conviendrons qu'il s'agit d'un petit échantillon qui ne peut en aucun cas refléter en moins d'un mois, quatre ans de guerre.

Enfin, il convient ici de rappeler les mots de Sir William Robertson²⁷⁹, qui avait écrit : «Je pense qu'ils [les Français] sont d'aussi bons alliés qu'aucun pays ne peut demander. Je souhaite seulement insister sur le fait que la grande difficulté a toujours été et sera pour toujours dans les opérations menées par des armées alliées. Cela est bien naturel».²⁸⁰ En considérant la réciproque au sujet des Britanniques comme également vraie, il est possible d'affirmer que l'*entente*, pour les différentes raisons abordées, a souffert des «grande[s] difficulté[s]» inhérentes aux grandes différences existantes entre Français et Britanniques. Que cela concerne le domaine politique, géopolitique, militaire, culturel, les différences sont bien plus marquées et incompatibles que dans le cas de la Duplice²⁸¹, par exemple. De ce fait, les problèmes les plus importants rencontrés par l'Entente Cordiale (comme celui des relations personnelles, ainsi que leurs causes et conséquences) pourraient ne pas résider dans les agissements de l'un ou l'autre des pays et de ses protagonistes, mais bien par sa nature, sa forme, son organisation même d'alliance : une coalition comporte toujours des problèmes à résoudre. Comme le dit Robertson, ces difficultés sont tout simplement «bien naturel[les]»...

²⁷⁹ Chef d'état-major de la BEF au moment où il écrit cette lettre, quelques semaines avant de devenir chef d'état-major impérial.

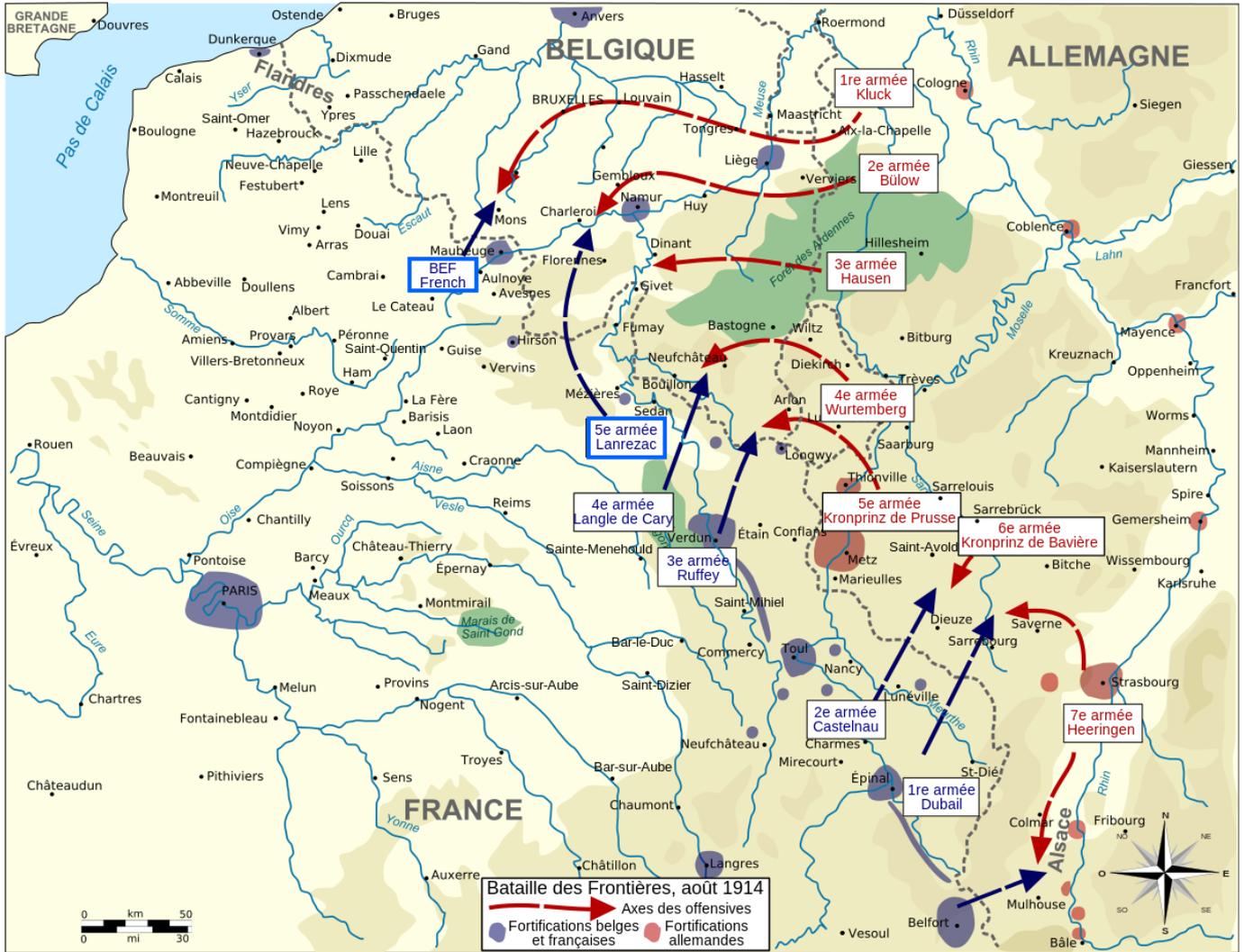
²⁸⁰ Robertson, William à Lord Stamfordham, 1 octobre 1915, Archives Robertson, King's College Liddell Hart Archives, Londres, 1/12/5. Lord Stamfordham, Arthur Bigge de son nom, est le secrétaire privé du Roi George V.

«I believe {the French} are as good allies as any countries could have. I merely wish to emphasize the great difficulty there has been and always will be in operations conducted by allied armies. It is only natural»

²⁸¹ Alliance entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

ANNEXE

CARTE



CHRONOLOGIE

Création de l'Entente : 8 avril 1904.

Grierson directeur des opérations militaires au War Office : 1904 - 1906.

Huguet nommé attaché militaire à Londres : Décembre 1904.

Wilson directeur des opérations militaires au War Office : Août 1910 - août 1914.

Joseph Joffre nommé à la tête de l'armée française : Juillet 1911.

Crise d'Agadir : 1911 – Canonnière allemande dans la baie d'Agadir. Escalade de tensions entre la France et l'Allemagne, probabilité d'une guerre croissante, accélération des préparatifs de la BEF.

Huguet remplacé par De La Panouse : Début 1912.

Crise de Juillet : 28 juin 1914 - 1 août 1914. Pour plus de précision cf. «Crise de Juillet» dans le glossaire.

_____ Guerre _____

Début de la mobilisation française : 2 août 1914.

Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France : 3 août 1914.

Violation allemande du territoire belge : 4 août 1914.

Déclaration de guerre du Royaume-Uni à l'Allemagne : 4 août 1914.

Conseil de Guerre (War Council) : 5 août 1914 – Réunion présidée par le Premier ministre Asquith entre les personnalités militaires britanniques les plus importantes (French, Haig, Churchill, Wilson, etc.). C'est là que sont décidées les modalités de l'intervention britannique.

Embarquement des forces de la BEF : À partir du 9 août 1914.

Début de la concentration de la BEF près de Maubeuge : 16 août 1914 – Plus précisément dans le triangle Maubeuge - Le Cateau - Hirson.

Première rencontre entre Sir French et Joffre : 16 août 1914 – Au GQG (Grand Quartier Général) de Joffre, à Vitry-le-François.

Première rencontre entre Sir French et Lanrezac : 17 août 1914 – Au quartier-général de Lanrezac à Rethel.

Concentration des troupes de la BEF terminée et premiers mouvements en avant : 21 août 1914 – Retard d'un jour par rapport au plan de mobilisation français. En réalité, la BEF se met en marche alors que tous ses approvisionnements ne sont pas encore arrivés et ne le seront que deux jours plus tard.

Premiers combats de la BEF : 22 août 1914.

Bataille des Frontières : 21 août 1914 - 23 août 1914 – La période concerne seulement la période durant laquelle la Ve armée et la BEF y ont pris part (pour l'armée française, elle débute autour du 5 août). Elle se termine avec les premiers mouvements de retraite.

Bataille de Charleroi : 21 - 23 août 1914 – La Vème armée française, dépassée en nombre est défaite par les IIe et IIIe armées allemandes. Retraite en bon ordre.

Bataille de Mons : 23 août 1914 – Bataille parallèle à la Bataille de Charleroi pour la BEF. Déroute au soir malgré d'âpres combats ; 1ère armée allemande accrochée.

Début de la retraite de la BEF et de la Ve armée : 24 août 1914 – En déroute et en sous-nombre, les deux armées se replient vers le Sud en restant plus ou moins en contact et au contact l'une de l'autre.

Grande Retraite : 24 août 1914 - 3 septembre.

Bataille de Le Cateau : 26 août 1914 – Le IIe corps d'armée de la BEF (soit presque la moitié du contingent) réussit à stopper la 1ère armée allemande pour une demie-journée au prix de 5000 britanniques morts. Le corps d'armée de Smith-Dorrien poursuit sa retraite au soir.

Deuxième et dernière rencontre entre Sir French et Lanrezac, organisée par Joffre : 26 août 1914 – À St Quentin. Wilson présent.

Joffre rencontre Lanrezac puis Sir French : 29 août 1914 – Joffre fait le déplacement en début d'après-midi à Laon, où se situe le quartier-général de la Ve armée pour s'entretenir avec Lanrezac. Puis poursuit sa route jusqu'à Compiègne, quartier-général de la BEF, pour prier Sir French d'arrêter la retraite de la BEF et rester aligné avec les forces françaises.

Bataille de Guise : 29 août 1914 – Contre-offensive de la Ve armée. Première victoire alliée de la guerre.

Rencontre en Kitchener et Sir French : 1 septembre 1914 – Kitchener s'est déplacé jusqu'à l'ambassade du Royaume-Uni à Paris dans la nuit depuis Londres suite à une lettre inquiétante de Sir French l'informant qu'il rompait la ligne avec la Ve armée et battait en retraite à distance du front (cf. source complémentaire n°2). Les échanges sont vifs et tendus mais Sir French accepte de reprendre la coopération et de se remettre en ligne.

Lanrezac relevé de son commandement par Joffre : 3 septembre 1914 – Joffre se déplace au QG de la Ve armée, à Sézanne pour annoncer la nouvelle à Lanrezac, puis nomme le général Franchet d'Esperey.

Première Bataille de la Marne : 5 septembre - 12 septembre 1914.

Bataille des Dardanelles : 18 mars 1915 - 9 janvier 1916.

Sir French remercié, remplacé par Haig : 19 décembre 1915.

Joffre remercié, remplacé par Nivelle : Décembre 1916.

Foch nommé général en chef des armées alliées : Avril 1918 - Mai 1918 – D'abord seul le commandement des armées en France lui est confié puis celui-ci est élargi à tout le front de l'ouest.

Armistice : 11 novembre 1918 – Arrêt des hostilités, signifiant une défaite allemande.

Traité de Versailles : 28 juin 1919 (mis en vigueur à partir de janvier 1920) – Il réunit les puissances vainqueurs et l'Allemagne et définit les sanctions contre l'Allemagne. La Société des Nations est aussi créée.

SOURCES COMPLÉMENTAIRES

Source N°1 :

- Lettre de Kitchener à Sir French, 9 août 1914 : (*Spears p.532)

Owing to the infringement of the neutrality of Belgium by Germany, and in furtherance of the Entente which exists between this country and France, his Majesty's Government has decided, at the request of the French Government, to send an Expeditionary Force to France, and to entrust the command of the troops to yourself.

The special motive of the Force under your control is to support and co-operate with the French Army against our common enemies. The peculiar task laid upon you is to assist the French Government in preventing or repelling the invasion by Germany of French and Belgian territory and eventually to restore the neutrality of Belgium, on behalf of which, as guaranteed by treaty, Belgium has appealed to the French and to ourselves.

These are the reasons which have induced His Majesty's Government to declare war, and these reasons constitute the primary objective you have before you.

The place of your assembly, according to present arrangement, is Amiens, and during the assembly of your troops you will have every opportunity for discussing with the Commander-in-Chief of the French Army the military position in general and the special part which your force is able and adapted to play. It must be recognised from the outset that the numerical strength of the British Force and its contingent reinforcements is strictly limited, and with this consideration kept steadily in view it will be obvious that the greatest care must be exercised towards a minimum of losses and wastage.

Therefore, while every effort must be made to coincide most sympathetically with the plans and wishes of our Ally, the gravest consideration will devolve upon you as to participation in forward movements where large bodies of French troops are not engaged and where your Force may be unduly exposed to attack. Should a contingency of this sort be contemplated, I look to you to inform me fully and give me time to communicate to you any decision to which His Majesty's Government may come in the matter. In this connection I wish you distinctly to understand that your command is an entirely independent one, and that you will in no case come in any sense under the orders of any Allied General.

In minor operations you should be careful that your subordinates understand that risk of serious losses should only be taken where such risk is authoritatively considered to be commensurate with the object in view.

The high courage and discipline of your troops should, and certainly will, have fair and full opportunity of display during the campaign, but officers may well be reminded that in this their first experience of European warfare, a greater measure of caution must be employed than under former conditions of hostilities against an untrained adversary.

You will kindly keep up constant communication with the War Office, and you will be good enough to inform me as to all movements of the enemy reported to you as well as those of the French Army.

I am sure you fully realize that you can rely with the utmost confidence on the wholehearted and unswerving support of the Government, of myself, and of your compatriots, in carrying out the high duty which the King has entrusted to you and in maintaining the great tradition of His Majesty's Army.

KITCHENER, Secretary of State.

- Traduction de la lettre de Kitchener à Sir French :

*Provient de Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928, p.56-58.

Etant donné la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne, et conformément à l'entente qui existe entre notre pays et la France, le Gouvernement de Sa Majesté a décidé, sur la demande du Gouvernement français d'envoyer un Corps expéditionnaire en France et de vous en confier le commandement.

La mission spéciale des forces placées sous vos ordres est d'appuyer l'armée française et de coopérer avec elle contre nos ennemis communs. Votre tâche particulière est d'aider à prévenir ou à repousser une invasion allemande en France ou en Belgique, éventuellement de rétablir la neutralité belge que nous avons garantie par traité, et pour la sauvegarde de laquelle la Belgique s'est adressée à la France et à nous-mêmes.

Telles sont les raisons qui ont décidé le Gouvernement de Sa Majesté à déclarer la guerre ; elles constituent le premier objectif que vous ayez à vous proposer.

Le point de rassemblement de vos troupes, conformément aux arrangements actuels, est Amiens. Pendant que leur concentration s'effectuera, vous aurez toute latitude pour discuter avec le commandant en chef des armées françaises, la situation militaire générale et le rôle spécial que vos troupes seront susceptibles d'y jouer.

Il doit être bien entendu dès le début que la force numérique de ce Corps expéditionnaire ainsi que des renforts qu'ils pourra recevoir, est strictement limitée ; en ne perdant jamais de vue cette considération, vous comprendrez que tous les efforts doivent être faits pour réduire les pertes au minimum et éviter tout gaspillage.

Aussi, quoique vous deviez faire tous vos efforts pour entrer aussi étroitement que possible dans les vues et les désirs de nos alliés, vous devrez cependant considérer avec la plus grande circonspection tout cas où vous auriez à participer à des mouvements en avant dans lesquels, n'étant pas appuyées par des corps importants de troupes françaises, vos propres troupes pourraient être amenées à attaquer dans des conditions défavorables ; si le cas se produisait, je vous prierais de m'en informer en détail, et assez à temps pour que je puisse vous communiquer toute décision que le Gouvernement de Sa Majesté pourrait être amené à prendre sur la question. A ce propos, je vous prie de considérer nettement que *vosre commandement est entièrement indépendant*, et que vous ne serez jamais, en aucun cas et dans aucun sens, placé sous les ordres d'un général allié.

Dans les petites opérations, vous veillerez à ce que vos subordonnés comprennent qu'ils ne doivent courir aucun risque de pertes sérieuses que si le commandement n'estime que ces pertes sont proportionnées à l'importance du résultat à obtenir.

Vos troupes trouveront certainement, au cours de cette campagne, l'occasion de déployer leur courage et de montrer leur esprit de discipline. Les officiers toutefois devront se rappeler que la guerre actuelle est leur première expérience de guerre européenne, et qu'ils doivent faire preuve de plus de prudence que dans leurs campagnes antérieures, menées contre des adversaires moins aguerris.

Vous voudrez bien rester en liaison constante avec le War Office et me tenir au courant de tout mouvement de l'ennemi qui viendrait à votre connaissance, ainsi que de ceux de l'armée française.

Vous ne doutez pas, j'en suis persuadé, que vous pouvez compter de la manière la plus absolue sur l'appui complet et immuable du Gouvernement, de moi-même et de tous vos compatriotes, pour l'accomplissement de la haute mission que le Roi vous a confiée, ainsi que pour le maintien des grandes traditions de l'armée de Sa Majesté.

Source N°2 :

- Lettre de Sir French à Kitchener, écrite depuis son QG de Compiègne, 30 août 1914 : (Philip Magnus, *Kitchener*, p. 350)

I cannot say that I am happy in the outlook as to the further progress of the campaign in France. My confidence in the ability of the leaders of the French Army to carry this campaign to a successful conclusion is fast waning, and this is my real reason for the decision I have taken to move the British Forces so far back.

I feel most strongly the absolute necessity of retaining in my hands complete independence of action and power to retire on my base when circumstances render it necessary.

I have been pressed very hard to remain, even in my shattered condition, in the fighting line; but I have absolutely refused to do so, and I hope you will approve of the course I have taken. Not only is it in accordance with the spirit and letter of your instructions, but it is dictated by common sense.

Knowing what I do of the French soldier's fighting capabilities and the immense amount of energy, skill, time and trouble which for many years has been brought to bear upon their training and efficiency, I can attribute these constant failures to no other cause than defective higher leading.

I have tried many times to persuade General Joffre to adopt a stronger and bolder line of action, but without avail ...

- Traduction de la lettre de Sir French à Kitchener :

*Provient de Spears, *En Liaison*, p. 331. (pour les deux paragraphes entre guillemets)

*Traduction personnelle pour le reste.

«Je ne saurais dire que je considère avec beaucoup de confiance le développement et l'avenir de la campagne en France. Ma confiance dans la capacité des chefs de l'Armée française à poursuivre cette campagne avec succès jusqu'à la victoire décroît rapidement, et c'est là la véritable raison de la décision que j'ai prise de retirer si loin les forces britanniques...»

Je ressens des plus fortement la nécessité absolue de conserver entre mes mains une totale indépendance d'action, et le pouvoir de me replier sur mon point de départ lorsque les circonstances le rendent nécessaire.

On m'a sommé avec insistance de rester, malgré la condition de mon armée, sur la ligne de front ; mais j'ai absolument refusé de le faire, et j'espère que vous approuverez mes décisions. Celles-ci ne sont pas seulement en accord avec l'essence de vos instructions, mais aussi dictées par le bon sens....

«Sachant ce que je sais des vertus combattives du soldat français [...], je ne puis attribuer ces échecs qu'aux défaillances du Haut Commandement.»

J'ai tenté à de multiples reprises de persuader le général Joffre d'adopter une ligne d'action plus forte et plus audacieuse, mais en vain...

RECENSEMENTS DES RENCONTRES ENTRE BRITANNIQUES ET FRANÇAIS

N.B : Les listes fournies ci-dessous sont des recensements des différentes visites de Wilson en France et ses rencontres avec les généraux français, des visites des autres généraux britanniques en France et des rencontres de Sir French avec Joffre et Lanrezac. Ces recensements sont délimités par le cadre temporel de l'étude et ne concernent (notamment pour la deuxième liste) que les généraux vus dans l'étude.

Il convient naturellement de rappeler que ces inventaires ne se veulent en aucun cas exhaustifs et sont le résultat de relevés dans des sources secondaires pour la plupart, l'exactitude de ces dernières nécessitant de garder une certaine méfiance.

Ces inventaires, dans la lignée de ce travail, se veulent utiles à la recherche et ont été écrits à cet effet.

À noter que les quelques déplacements recensés (dans le première et deuxième recensement) des généraux français en Grande-Bretagne sont également notés, et sont souvent consécutifs aux visites de leurs homologues britanniques. Ces voyages sont ainsi renseignés par décalage de la marge (double alinéa).

Wilson et la France avant la guerre :

(Total de rencontres avec De Castelnau : 10)

1909

- Début été 1909 : Valenciennes-Belfort à vélo et train (accompagné).
- 2-3 Décembre 1909 : Visite à l'École Supérieure de Guerre avec Foch (idée de Wilson).

1910

- 14 Janvier 1910 : Visite à Foch à l'École Supérieure de Guerre (peut-être là où Foch clame son célèbre «[donnez-nous] Un simple soldat et nous nous assurerons qu'il soit tué»)

- 7,8,9 Juin 1910 : Foch rend visite au *Staff College* de Wilson avec Huguet. Grierson est aussi là.

Nommé *DMO*²⁸² au WO : 1 août 1910

- Première semaine après nomination comme *DMO* : Visite en France pour un *staff tour* avec Foch mais annulé (Foch part pour assister à des manoeuvres en Russie), Wilson va donc voir Fairholme.

- Octobre 1910 : En France pour le mariage de la fille de Foch (Fairholme est aussi invité).

- Décembre 1910-Janvier 1911 : Foch à Londres.

²⁸² Directeur des opérations militaires (*Director of Military Operations*).

1911

- Début 1911 : À Paris, dîner avec Foch)
- Février 1911 : Inspection des docks à Rouen, puis dîner à Paris avec De Castelnau, Millerand puis visite à Chaumont, où Foch commande une division.
- 20-21 Juillet 1911 : Visite à Paris pour discuter de l'accélération du déploiement de la BEF en France et essayer de l'effectuer en 15 jours (Suite à la Crise d'Agadir). Rencontre avec Dubail (chef d'état-major général), Huguet et Messimy.
- 28 Septembre 1911 : Wilson à Paris. Matinée de discussion avec l'état-major général français qui partagent leurs plans avec Wilson.
- Octobre-Novembre 1911 : Passage par Paris où il rencontre Dubail et Foch. Se rend ensuite en Belgique, puis inspecte la frontière française du côté français entre Avesnes et Hirson puis descend jusqu'à Verdun et les champs de bataille de 1870.
- Wilson assiste aux manoeuvres de l'armée française avant novembre, sans plus de précisions sur la date.

1912

- Tout début février 1912 : Rencontre avec Joffre, De Castelnau, Millerand à Paris et avec Foch à Chaumont à son quartier-général (en route pour ses vacances annuelles en Suisse pour skier).
 - Foch assiste aux manoeuvres de l'armée britannique (pas plus de précisions sur la date).
- Septembre-Octobre 1912 : Avec Macdonogh et Farquhar pour assister aux manoeuvres françaises d'automne dans le Poitou. Tournée à Berlin, Varsovie, Saint Pétersbourg, Kiev, Vienne. Sur le chemin du retour, il passe par Paris, où il a une entrevue avec De Castelnau le 10 octobre.
- 27-29 novembre 1912 : Encore à Paris, encore pour voir De Castelnau et certains de son état-major pour discuter de l'éventualité d'une Belgique hostile.

1913

- Début janvier 1913 : Sur la route pour la Suisse, il voit De Castelnau.
- 14 Février 1913 : Au retour de Suisse, il visite '*the leading military men*'²⁸³ ; s'entretient notamment avec De Castelnau, deux heures avec Joffre et M. Etienne (le nouveau ministre de la guerre). Puis il se rend à Bourges chez Huguet et y voit Foch
- Mi-juin 1913 : Rencontre Foch, Huguet et De Castelnau (probablement à Paris).
- Début août 1913 : Visite des manoeuvres à Châlons-sur-Marne (avec Sir French et James Grierson)

²⁸³ les militaires les plus importants.

- (vers le 13) Septembre 1913 : Visite des manoeuvres du XXe Corps (commandé par Foch).

Mi-Septembre : Wilson va aux manoeuvres de l'armée britannique dans les Midlands auxquelles assiste aussi De Castelnau.

- Fin octobre 1913 : De retour du Proche-Orient, il passe par Paris où il voit De Castelnau.

1914 : Avant la guerre

- Mi-avril 1914 : En France pour voir De Castelnau et lui expliquer l'incident Curragh.

- Fin mai 1914 : Assiste à un *staff tour* dirigé par De Castelnau.

- Joffre devait assister aux manoeuvres britanniques, mais empêché par la guerre.

Visites de généraux britanniques (hormis Wilson) en France avant la guerre :

N.B : Grierson accompagne souvent Sir French aux manoeuvres, d'une part pour son expertise de l'armée française et sa connaissance de la langue, mais surtout parce qu'il était pressenti pour être le chef d'état-major de la BEF si elle devait être déployée.

- Février 1905 : Grierson visite des casernes.

- Mars 1906 : Grierson visite les ports français sur la Manche.

- Septembre 1906 : Visite de Sir French des manoeuvres du IIe Corps d'armée avec Grierson. Invités par le général Brun, chef d'état-major général.

- Juin-Juillet 1907 : Invitation réciproque puisqu'ils invitent les généraux Michel (IIe Corps d'armée) et Marion (IIIe division de cavalerie).

- 1908 : Sir French assiste aux manoeuvres françaises.

- 1909 : Sir French et Grierson visitent et assistent aux manoeuvres du VIe corps d'armée commandé par le général Durand.

- 1909 : Durand invité réciproquement.

- Août - Septembre 1913 : Visite de Sir French des manoeuvres à Châlons-sur-Marne (accompagné de Wilson et Grierson).

- Juillet 1914 : Haig, Grierson, Allenby assistent aux manoeuvres de la 11e division d'infanterie (du XXe Corps d'armée, commandé par Foch) à Mailly.

Rencontres entre Joffre et Sir French :

- 16 août à 12h : Première rencontre, bonne impression mutuelle.

- 26 août à 10h30 : Deuxième rencontre au quartier-général de Sir French, à St Quentin, au sujet de la bataille Verdun-Laon-St Quentin. Lanrezac présent. La rencontre se tient après la déroute de Le Cateau.
- 29 août : Château de Compiègne au quartier-général de Sir French après être passé voir Lanrezac à son quartier-général à Laon. Joffre essaie de convaincre Sir French, avec sa BEF en fuite de maintenir la ligne aux côtés de la Ve armée. A lieu durant la contre-offensive réussie à Guise.
- (- 5 septembre : Au Château de Vaux-le-Pénil, en présence de l'état-major de la BEF. Joffre s'y rend pour convaincre Sir French de participer à la contre-offensive sur la Marne. Marquée par l'emportement de Joffre qui implore quasiment Sir French.)

Rencontres entre Sir French et Lanrezac :

- 17 août : Première rencontre, atmosphère et situations étranges et impressions réciproques assez mauvaises. Dure entre vingt minutes et une demie-heure selon Spears.
- 26 août : Avec Joffre, à St Quentin, au quartier-général de la BEF. Ils ne se parlent pas. Situation très tendue.

GLOSSAIRE

N.B : Lorsque la source n'est pas mentionnée, il s'agit d'une définition personnelle.

Crise de Juillet :

Période d'escalade des tensions entre les pays de la Triple Entente et de la Triple Alliance. Elle débute, le 28 juin 1914 par l'assassinat de l'héritier de l'Empire d'Autriche-Hongrie, l'Archiduc Franz-Ferdinand dans l'Attentat de Sarajevo. Elle se termine le 1er août 1914, par la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, deux grandes puissances continentales ; ce qui engage le processus de guerre continentale comme conséquence du jeu des alliances.

État-major :

- Selon Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954, p.104.

Chez nous, le 'service' d'état-major est simplement l'organe d'exécution du chef ; certes, il lui arrive de proposer des solutions, mais, dans le domaine de la conception, il n'est jamais que le reflet du commandement.

- Selon Cairn, Cnrs, <https://www.cnrtl.fr/definition/academie8/etat-major>.

Ensemble des officiers sans troupes placés, auprès des chefs investis du commandement pour transmettre leurs ordres, en assurer l'exécution et coordonner les opérations des diverses armes et des services militaires.

Il y a des États-majors aux différents échelons du commandement.

Chef d'État-major :

Officier supérieur, souvent un général, à la tête de l'état-major (d'une armée, par exemple). Il se veut le premier exécutant et conseiller du commandant-en-chef ou du général qui commande le corps à qui l'état-major est attaché ; il est donc la deuxième personne la plus importante dudit corps.

Chef d'État-major de l'armée ou Chef d'état-major général de l'armée, (source : ibis)

Général auxiliaire du Ministre de la Guerre en temps de paix et qui est, en temps de guerre, le commandant en chef du principal groupe d'armées. En temps de paix, il dirige, au Ministère de la Guerre, les diverses sections de l'État-major de l'armée. C'est le poste le plus important de l'armée en temps de paix et c'est celui qu'occupe Joffre entre juillet 1911 et le début de la guerre (il devient commandant-en-chef de l'Armée avec la guerre, soit «généralissime»).

Généralissime :

“généralissime.” Cairn, Cnrs, <https://www.cnrtl.fr/definition/academie8/generallissime>

Le chef suprême des armées en temps de guerre, le général qui commande aux autres généraux.

Attaché militaire : Il est, en fait, le conseiller militaire d'un ambassadeur, entre soldat et diplomate.

- Hilbert, Lothar. « Les attachés militaires français : leur statut pendant l'entre-deux-guerres », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 215, no. 3, 2004, pp. 25-33.

<https://doi.org/10.3917/gmcc.215.0025>

Le problème est délicat. Car, à la limite entre le monde militaire et le monde diplomatique, l'attaché militaire se trouve dans une situation particulière, lui permettant de ne pas seulement connaître les deux milieux, mais aussi de les interpréter, le plus souvent fort bien. Il est peu surprenant que plus tard dans les années de la guerre froide la presse ait fait régulièrement état des attachés militaires, accusés de n'être que des espions officiels. Pour bien comprendre le rôle et l'influence des attachés, même dans la période contemporaine, il est nécessaire de connaître l'évolution de cette institution à travers l'histoire diplomatique et militaire. En fait, leur situation est méconnue, sans doute parce qu'ils ne sont pas de la «Carrière» et qu'ils sont détachés de l'armée seulement pour leur service au sein d'une mission diplomatique.

L'institution qui existe actuellement acquiert ses caractéristiques essentielles vers 1860. C'est en effet après l'époque de la guerre de Crimée que la pratique des attachés militaires se généralise dans les grandes puissances. Pour ainsi dire, l'attaché militaire devient en quelque sorte l'«aide de camp» de l'ambassadeur, étant à sa disposition pour toutes les questions ressortissant à sa spécialité.

Illustrations & Crédits Iconographiques

Page 22 :

Joffre (premier plan, à gauche) et **De Castelnau** (à droite) **discutant**.

Agence Meurisse. “Le Général Joffre Et Le Major Général De Castelnau : [Photographie De Presse] / Agence Meurisse.” *Gallica*, BNF, Paris, 11 Apr. 2011, <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb41573014b>. Domaine public.

Page 34 :

Wilson (à gauche), **Foch** (au centre), et **Huguet (?)** (à droite).

Agence Meurisse. “Conférence De Boulogne Sur Mer : Sur Le Perron De La Villa Belli, Le Maréchal Wilson, Le Maréchal Foch Et Le Sous-Préfet De Boulogne : [Photographie De Presse] / Agence Meurisse.” *Gallica*, BNF, Paris, 11 Apr. 2011, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9033827g>. Domaine public.

Bien que la BNF décrive le personnage à droite comme le sous-préfet de Boulogne-sur-mer (où se tient la Conférence inter-alliés, à la Villa Belli) il s’agirait en fait de Huguet – dont le visage est peu connu. Après investigations auprès de la préfecture du Pas-de-Calais, le sous-préfet de Boulogne-sur-mer à l’époque où la photographie aurait pu être prise serait soit Émile Buloz, nommé le 10 mars 1918 (dont la visage ne correspond en aucun cas à celui sur la photographie), soit Maurice Certoux en fonction entre mai 1915 et février 1918, mais dont le faciès n’est pas connu (et dont la période en poste correspond moins à la date de la photographie). De plus, Barbara Tuchman, lorsqu’elle utilise cette photographie dans *Guns of August* (entre les pages 160 et 161) indique également que l’homme à droite de la photo est Huguet.

Page 41 :

Henry Wilson de profil

Gravure par Georges Charles Beresford d’après une photographie de John George Day. 1921, © National Portrait Gallery, Londres.

Luminosité et contraste retouchés pour un meilleur rendu d’impression.

Page 86 :

Charles Lanrezac (photographie de gauche).

Photographe inconnu. Propriété du Arbejdermuseet, Copenhague avec la permission d’utiliser la photographie, libre de copyright.

https://abm.reindex.net/ABA/main/T.php?Ifm=Pz&ColSearch=node0_0&zoomed=&qe=id=F20130218062&Lang=eng.

Page 86 :

John French (photographie de droite).

Stoneman, Walter. "John Denton Pinkstone French, 1st Earl of Ypres." *Npg.org*, Londres,

<https://www.npg.org.uk/collections/search/portrait/mw93481/John-Denton-Pinkstone-French-1st-Earl-of-Ypres?LinkID=mp04989&role=sit&rNo=16>.

Page 103 :

Carte de la Bataille des Frontières – Annexe «Carte»

Lvcvlvs. "Carte Général De La Bataille Des Frontières, En Août 1914." *Wikipedia*, 21 Oct. 2013, https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bataille_des_Frontières.svg. Modification de l'originale : rectangles bleus pour mettre en évidence la BEF et la Ve armée. Droits d'utilisation et de modification.

La carte correspond environ aux opérations allant du 20 au 24 août. Elle retranscrit donc les placements initiaux des troupes en accord des plans de mobilisation respectifs (Plan XVII et Plan Schlieffen), puis les premiers mouvements vers l'avant et les combats qui s'ensuivent, juste avant que débutent (pour la Ve armée et la BEF, notamment) les mouvements de retraite vers le sud, sud-ouest.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires :

1. Asquith, H.H. *H.H. Asquith: Letters to Venetia Stanley*. Ed. Michael et Eleanor Brock. Oxford University Press, 1982.
2. H.H Asquith à Margot Asquith, 6 juillet 1915. Bodleian Library, Oxford, fos. 191-2, Ms.Eng.c.6691.
3. Berthelot, Henri-Mathias. *Souvenirs de la Grande Guerre: notes extraites de mon journal de guerre*. Édité par Grandhomme Jean-Noël, Ed. Des Paraiges, 2018.
4. Callwell, C.E. *Field-Marshal Sir Henry Wilson - His Life and Diaries*. New York, Charles Scribners Sons, 1927.
 - 4.1. Callwell, C.E. *Journal du maréchal Wilson*. Édition française par le commandant Lhopital, Payot, 1929.
5. Clemenceau, Georges. SHDT, 2N1/4 «Conseil Supérieur de la Défense Nationale», notes du 31 décembre 1906.
6. À Court Repington, Charles. *The First World War 1914–1918*. 2 vols, Londres, Constable, 1920.
7. Esher, Reginald. Archives Esher, Public Record Office, Kew, Londres, ESHR 2/13, 20-21 août 1914.
8. Esher, Reginald. *Journals and Letters of Reginald Viscount Esher*. Édité par Maurice V Brett et Oliver Esher, vol. 3, Ivor Nicholson & Watson, Ltd, Londres, 1934.
9. Foch, Ferdinand. SHDT, ‘Archives de la Guerre’ boîte 25 «Organisation générale de l’Armée Anglaise», 28 octobre 1912.²⁸⁴
10. France, et al. *Les Armées Françaises Dans La Grande Guerre*. Vol. 1, Imprimerie Nationale, 1922. *Gallica*, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62726914/f1.image>.
11. Maurice, Frederick. *Lessons of Allied Co-Operation: Naval, Military and Air, 1914-1918*. London: Oxford University Press, 1942.
12. French, John, Imperial War Museum (IWM) Londres, 75/46/2, 17 août 1914, Archives French.

²⁸⁴ Selon la note de bas de page de Prestwich, Patricia E. *French attitudes toward Britain*. Stanford University, 1973, p.311. L’ajout de SHDT à la mention de cette source vient du fait qu’il semblerait que ce qu’elle nommait à l’époque les Archives de la Guerre soient devenues le Service Historique de la Défense.

13. French, John. *1914*. Boston and New York, The Riverside Press Cambridge, 1919.
14. Gamelin, Maurice. *Manoeuvre et victoire de la Marne*. 3ème éd., Grasset, 1954.
15. Haig, Douglas à Haig, Dorothy, 23 février 1916. Archives de Haig, Bibliothèque Nationale d'Écosse, Édimbourg, dossier 156.
16. Haig, Douglas. *Carnets secrets du maréchal Douglas Haig: 1914-1919*. Presses De La Cité, 1964.
17. Huguet. SHDT, 7N1226, «Impressions anglaises sur les récentes grandes manoeuvres...» 29 Octobre 1911.
18. Huguet. SHDT, 7N1225, Huguet au Ministre de la Guerre, 16 février 1911.
19. Huguet. *L'intervention militaire britannique en 1914*. Berger-Levrault, éditeurs, 1928.
- 19.1. Huguet. *Britain and the War - A French Indictment*. Cassell and Company Ltd, 1928.
20. Joffre, Joseph. *Mémoires Du Maréchal Joffre: 1910-1917*. Plon, 1932.
21. Lanrezac, Charles. *Le Plan de campagne français et le premier mois de la Guerre, 2 août-3 Septembre 1914*. Paris, Payot, 1921.
22. Lanrezac au Daily Mail, Archives de Lanrezac, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), Vincennes, 1K444.
23. La Panouse, Louis. SHDT, 7N1228/1, «L'armée anglaise pendant l'année 1912», Panouse au Ministre de la Guerre, 5 mars 1913.
24. Spears, E.L. *Liaison 1914*. New York, Stein and Day, 1968.
- 24.1. Spears, E.L. *En Liaison 1914*. Gallimard, 1932.
25. Robertson, William à Lord Stamfordham, 1 octobre 1915. Archives Robertson, King's College Liddell Hart Archives, Londres, 1/12/5.
26. Robertson, William à Haig, Douglas, janvier 1916. Archives Sir William Robertson, Liddell Hart Center for Military Archives (LHCMA), King's College, Londres, 1/22/85.
27. Wilson, Henry. Sans Titre. Received by "Mon Général et monsieur", *FIELD MARSHAL SIR HENRY WILSON*, Imperial Museum of War, London, p. 1, Numéro de catalogue : HU 55855, www.iwm.org.uk/collections/item/object/205178724.

Sources secondaires :

1. Ash, Bernard. *The Lost Dictator: A Biography of Sir Henry Wilson*. London: Cassel, 1968.
2. Beau, Georges et Gaubusseau Léopold. *En août 1914, Lanrezac a-t-il sauvé La France?* Presses De La Cité, 1964.
3. Chassaing, Philippe, «L'Angleterre, ennemie héréditaire ?», *Revue historique des armées* [En ligne], p.264 | 2011, mis en ligne le 06 septembre 2011, consulté le 17 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7313>.
4. Crouzet, François. «L'Entente cordiale : réalités et mythes d'un siècle de relations franco-britanniques», *Études anglaises*, vol. tome 57, no. 3, 2004, p. 310-320.
5. Engerand, Fernand. *Lanrezac: avec une photographie du général*. Éditions Bossard, 1926.
6. French, David. *The International History Review*, vol. 29, no. 1, 2007, p.176–177. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/40109923.
7. Greenhalgh, Elizabeth. *Victory through Coalition Britain and France during the First World War*. Cambridge University Press, 2009.
8. Harris, Paul. *The Men Who Planned the War: A Study of the Staff of the British Army on the Western Front, 1914-1918*. Routledge, 2016. <https://books.google.fr/books?id=hAckDwAAQBAJ>.
9. Isaac, Jules. *Joffre et Lanrezac; étude critique des témoignages sur le rôle de la 5e Armée, Août 1914*. E. Chiron, 1922.
10. Jeffery, Keith. *Field Marshal Sir Henry Wilson: A Political Soldier*. Oxford University Press, 2006.
11. Lanrezac, Charles Junior à 'Mon Général', 24 mars 1962 et Lanrezac, Charles Junior à Georges Blond, 16 janvier 1963, Archives de Lanrezac, SHAT, 1K444.
12. Magnus, Philip. *Kitchener: Portrait of an Imperialist*. Penguin Books, 1968.
13. Philpott, William. «Britain and France Go to War: Anglo-French Relations on the Western Front 1914–1918.» *War in History*, vol. 2, no. 1, 1995, p.43–64. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/26004404.
14. Philpott, William. «Gone fishing? Sir John French's meeting with General Lanrezac, 17 August 1914» *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 84, no. 339, 2006, p.254–259. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/44231366.

15. Philpott, William. «Plus qu'un «*simple soldat*» : la France et la perspective d'un soutien militaire britannique avant 1914», *Revue historique des armées* [En ligne], p.264. | 2011, mis en ligne le 06 septembre 2011, consulté le 12 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7290>.
16. Philpott, William J. «The Making of the Military Entente, 1904–14: France, the British Army, and the Prospect of War.» *The English Historical Review*, vol. 128, no. 534, 2013, p.1155–1185. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/24474673.
17. Prestwich, Patricia E. *French attitudes toward Britain*. Stanford University, 1973.
18. Prete, Roy A. «Joffre and the question of allied supreme command, 1914-1916». Proceedings of the annual meeting of the western society for French history n°16, 1989, p.329-338. HathiTrust, <https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015061531375>.
19. Prete, Roy A. «French Strategic Planning and the Deployment of the B.E.F. in France in 1914». *Canadian Journal of History*, vol. 24, no. 1, avril 1989, p.42-62.
20. Prete, Roy A. *Strategy and Command: the Anglo-French Coalition on the Western Front, 1914*. McGill-Queens University Press, 2009.
21. Tuchman, Barbara W. *The Guns of August*. Penguin Books, 2014.
22. Wallach, Jehuda, Lothar, *Uneasy Coalition: the Entente Experience in World War I*. Greenwood Press, 1993, p.4.
23. Williamson, Samuel R. *Politics of Grand Strategy* ou encore Wilson, Keith M. *The Policy of the Entente*. Cambridge University Press, 1985.
24. Wilson, Keith M. *The Policy of the Entente*. Cambridge University Press, 1985.

Résumé

Les interactions entre les principaux acteurs des relations franco-britanniques tiennent un rôle prépondérant et pourtant sous-estimé de la période précédente la Grande Guerre et des premières semaines de conflit. Cette étude explore les mémoires et d'autres sources d'archives pour déterminer la nature des relations entre des généraux tels que Foch, Haig, Joffre et French et comment ces relations ont contribué à la préparation et la conduite de la guerre par les deux pays. En se concentrant sur la période entre la signature de l'Entente Cordiale en 1904 et la Bataille de la Marne en septembre 1914, il apparaît clairement que les relations plutôt amicales de paix ont été plus qu'éprouvées par la guerre. Quatre conditions principales contribuent à une bonne alliance – une confiance mutuelle, une connaissance et un attrait pour la culture de l'autre et des relations nouées avant la guerre – tandis que quatre facteurs compliquent les relations – méfiance, disparités de culture, divergences géopolitiques, et la barrière de la langue.

Abstract

The interactions between the main actors in Franco-British relations form an important yet underappreciated dimension of the run-up to and outbreak of the Great War. This study mines memoirs and other archival sources to arrive at an understanding of the nature of the relations between Generals like Foch, Haig, Joffre, and French and how those relations shaped how both countries prepared and fought the war. Focusing on the period between the signing of the Entente Cordiale in 1904 and the Battle of the Marne in September 1914, it becomes clear that fairly friendly peacetime relations barely survived the test of battle. There were four main conditions that helped the alliance to be positive—mutual confidence, knowledge and appeal of the other's culture and pre-war relations—while four factors put stress on the relations—distrust, cultural disparities, geopolitical divergences, and language problems.